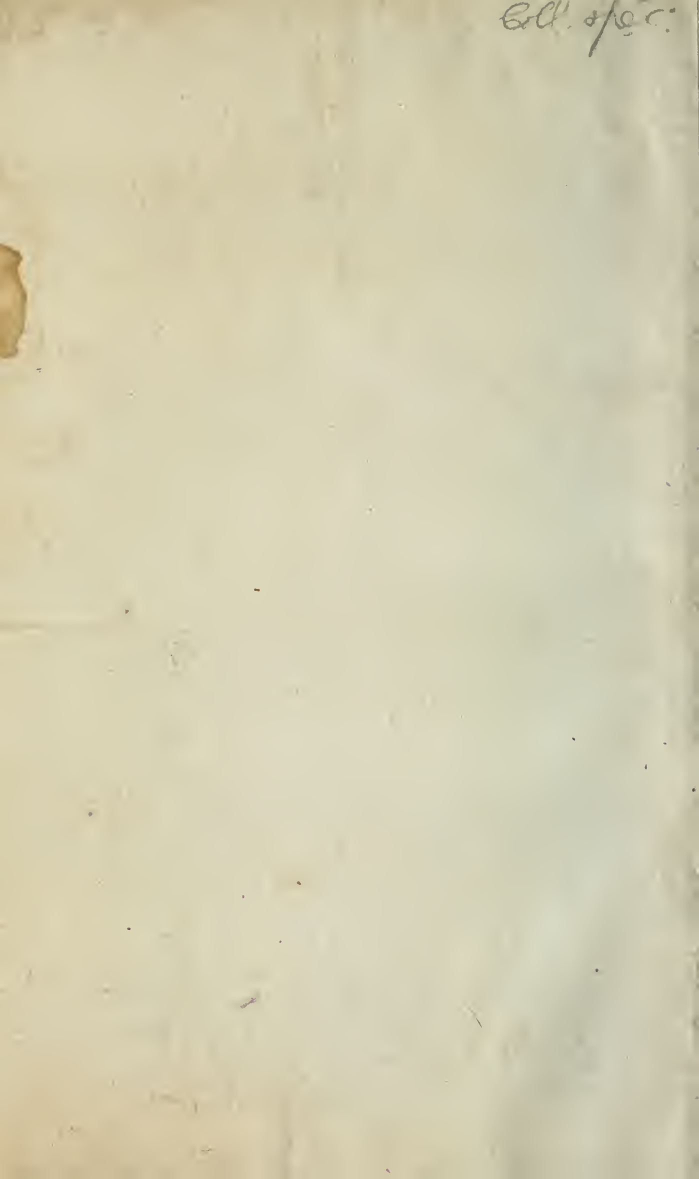



Universitas





L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT;

OUVRAGE

Dans lequel les Préceptes ſont confirmés par des Exemples tirés des meilleurs Orateurs & Poètes François :

DÉDIÉ A FEU MONSEIGNEUR

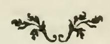
LOUIS-JOSEPH-XAVIER DE FRANCE,

DUC DE BOURGOGNE:

ſeconde Édition, revue & corrigée par M. DE WAILLY.

TOME SECOND:

IMAGES PHYSIQUES.

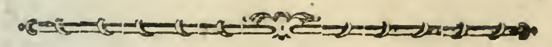


A PARIS,

Chez A. M. LOTTIN l'aîné, Libraire-Imprimeur Ordinaire de MGR LE DAUPHIN & de la VILLE, rue S. Jacques, au Coq & au Livre d'Or.

M D C C L X X I.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AVIS

Nécessaire a lire.

Pour éviter, dans le corps de l'ouvrage, d'inutiles & de fréquentes répétitions, il eſt bon de faire deux remarques eſſencielles.

La premiere, c'eſt que, dans les portraits, il ſe trouve ordinairement une penſée vive, ou une expreſſion forte, qui fait preſque toute la beauté de l'image qu'on préſente. Tantôt cette penſée eſt au commencement du portrait, & tout ce qui ſuit n'en eſt, pour ainſi dire, que le développement & l'application : tantôt cette penſée eſt au milieu ; &, comme un centre de lumiere, elle répand des rayons ſur ce qui précède & ſur ce qui ſuit : tantôt cette penſée ſe trouve à la fin ; & tout ce qui précède y conduit inſenſiblement, & contribue à rendre le dernier trait plus frappant. Il eſt im-

portant de ſaiſir cette penſée où elle ſe trouve ; pour que le Lecteur ne puiſſe pas s'y méprendre, on a eu ſoin de la marquer d'une *étoile*.

La ſeconde remarque, c'eſt qu'une Image, comme on l'a déja dit, n'eſt pas ſimplement ce qu'on appelle *Hypotypoſe ;* on peut Peindre ſous toutes les figures uſitées & connues dans la Rhétorique. Il eſt même des Images qui réuniſſent pluſieurs figures à la fois ; il eſt bon de les diſtinguer avec attention, & c'eſt pour faciliter cette attention qu'on a mis à la tête de ce Volume une Table numérotée des *Figures* que le Lecteur peut conſulter à chaque Peinture qu'il ſe mettra ſous les yeux.

A cette Table, nous en avons joint deux autres ; celle des *Images*, & celle des *Auteurs*.

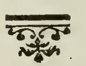


TABLE DES FIGURES

Renfermées en cette seconde Partie, avec leur explication & l'indication des Exemples où elles sont employées.

TABLE
DES IMAGES PHYSIQUES

Qui composent cette seconde Partie.

PREMIERE SECTION.

SECONDE SECTION.

TROISIÉME SECTION.

QUATRIÉME SECTION.

LE MONDE Elémentaire.

Le Ciel ou le Firmament.

CINQUIÉME SECTION.

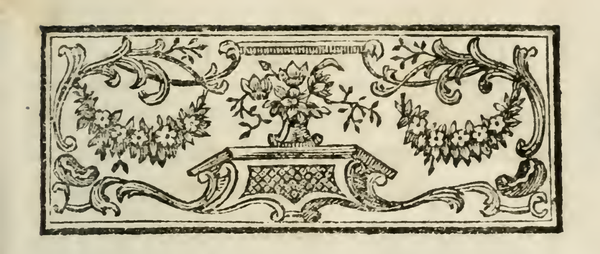
DIVERSES IMAGES PHISIQUES par ordre Alphabétique.



TABLE ALPHABÉTIQUE
DES AUTEURS

Dont on rapporte des Exemples dans cette seconde Partie.

L'ART



L'ART DE PEINDRE A L'ESPRIT.

SECONDE PARTIE. IMAGES PHYSIQUES.

I. DIEU.

DIEU.

ENTREPRENDRE de peindre *Dieu* tel qu'il eſt, ce ſeroit un projet inſenſé : être ſpirituel de ſa nature, il eſt au-deſſus de nos ſens : infini dans ſes perfections, il eſt au-deſſus de nos penſées, encore plus de nos paroles. On ne peut en donner quelques

DIEU.

légères idées, qu'en réuniſſant les définitions différentes que les Ecritures nous en donnent, qu'en parcourant les merveilles de la Nature qui montrent ſa puiſſance, ou les bienfaits de ſa main qui indiquent ſa bonté, ou les malheurs des hommes qui annoncent ſa juſtice, ou des prodiges éclatants qui publient ſa grandeur, ou les effuſions de ſa grace ſur ſon Egliſe, qui découvrent l'abondance de ſes miſéricordes. C'eſt ainſi que différents Auteurs ont dépeint l'Être ſuprême. Les portraits que nons rapportons ici ſont des définitions générales de *Dieu*, qu'on appelle en Rhétorique *Définitions Oratoires*, où l'on réunit pluſieurs parties ſous un ſeul point de vue. On verra ſurtout avec plaiſir la définition qu'en donne un Poëte moderne. Tout, dans ce ſecond morceau, eſt grand & d'un ſtyle ſerré, tel que le demandent l'Ode & la grandeur d'un ſujet ſur lequel il faut faire ſentir qu'on ne peut pas tout dire; que ce qu'on dit eſt au-deſſous de ce qu'on penſe, & ce qu'on penſe au-deſſous de ce qui en eſt.

ATTRIBUTS DE DIEU EN GÉNÉRAL.

DIEU.

FIGURE XX.

Je suis celui qui ſuis: cela comprend tout. Il eſt; ne lui cherchons point d'autre nom; ne lui cherchons point d'autre grandeur; ne lui cherchons point d'autre félicité; ne lui cherchons point d'autre perfection. Il eſt; il eſt; & non-ſeulement il n'y a point d'autre Dieu que lui, il n'y a point d'autre grand que lui, il n'y a point d'autre Très-haut que lui; mais tout ce qui eſt, n'eſt que par lui, n'eſt qu'en lui, n'eſt rien devant lui. Il eſt l'Être ſuprême, l'Être infini, l'Être indépendant, l'Être néceſſaire. Il eſt; & il ne peut pas ne pas être, & il ne peut pas être plus qu'il eſt, & il ne peut pas être moins qu'il eſt, & il ne peut être que ce qu'il eſt. Il eſt: il a en lui-même ſon origine, ſans origine. Il eſt, & il n'a pas été fait, * & il ne peut non plus perdre de ce qu'il eſt, que perdre l'être même. L'Être, l'immenſité de l'Être, ayant en lui la poſſibilité de tous les êtres à l'infini, & à l'infini. L'Être, ayant en lui la ſource & la plénitude de l'Être; & tout ce qui eſt hors de lui ne pouvant être lui, comme tout ce qui eſt en lui ne peut être que lui, c'eſt-à-dire, DIEU; tout ce qui eſt hors de lui n'étant que l'écoule-

DIEU. ment, la participation, la communication de ſon Être, qui demeure toujours dans la même plénitude. L'Être, ayant en lui avec le fond & la forme de tous les êtres, une fécondité qui répand l'être & diverſifie à l'infini la manière d'être, dans la nature & dans le même être. L'Être, ayant en lui une fécondité qui lui fait produire éternellement de ſon ſein, ce qui eſt égal à lui, & avec cet égal ce qui eſt égal à l'un & à l'autre. (*MOLINIER, I. Diſcours ſur la Trinité.*)



FIGURE XXV.

Il est, &, par lui ſeul, tout être a pris naiſſance;
Le néant exiſte à ſa voix;
La nature & les temps agiſſent par ſes loix:
Tout adore en tremblant ſa ſuprême puiſſance;
Inviſible & préſent, on le trouve en tous lieux;
Il remplit la Terre & les Cieux:
Par lui tout ſe meut, tout reſpire;
* Sa durée eſt l'Eternité;
Et les bornes de ſon Empire
Sont celles de l'immenſité.



Il produit, à ſon gré, le calme & les tempêtes;
Il commande aux flots en courroux;
Et des foudres bruyants qui menacent nos têtes
Ses ordres éternels conduiſent tous les coups.

Dieu.

Des climats où naît la lumière,
Aux lieux où le Soleil termine sa carrière,
Il étend ses soins bienfaisants;
* Et l'on voit sa bonté paroître
Par-tout où son pouvoir fait mourir & renaître
Les jours, les saisons & les ans.



Par lui brille en nos prés la riante verdure;
D'abondantes moissons les guérets sont couverts;
L'Automne de ses fruits enrichit la nature;
Et l'Aquilon fougueux ramène les hivers.
De l'énorme Eléphant à la Fourmi rampante,
De l'Aigle au Passereau, du Monarque au Berger,
Tout vit, tout se soutient par sa faveur présente;
Il change, comme il veut, la matière impuissante,
Et seul ne peut jamais changer.



Mais aussi terrible qu'aimable,
J'entends, Dieu tout-puissant, ta colère implacable
Porter par-tout le trouble & la terreur.
Je te vois des méchants peser les injustices,
Et leur préparer des supplices
Dignes de ta juste fureur.



Tu parles, & ta voix enfante le tonnerre;
Les Anges tombent à tes pieds;

DIEU.

Les Superbes vaincus, les Rois humiliés,
Rentrent dans le ſein de la terre.
Pour te venger & nous punir
Tous les Eléments vont s'unir.
La Mer ouvre ſes flancs, la Terre ſes abîmes;
L'Air s'allume, le Feu dévore les Mortels;
Et l'horrible trépas de tant de criminels
Ne fait qu'éterniſer leurs tourments & leurs crimes.



* *

Quelle divine main m'enlève dans les Cieux!
Ta ſplendeur ſe montre à mes yeux;
J'entre dans la Cité céleſte;
Saiſi, la force manque à mes ſens enchantés.
Quels torrents éternels de ſaintes voluptés!
L'ouvrage de tes mains ſemble égal à toi-même:
Tu couronnes en lui les dons que tu lui fais;
Comblé de tes faveurs, tu le chéris, il t'aime;
Et ta gloire eſt le prix de tes propres bienfaits.



Que ton pouvoir eſt adorable!
Tu peux faire toi ſeul notre félicité,
Toi ſeul dois être redouté:
Tout obéit à ta voix formidable:
Par toi de nos moments le cours eſt limité,
Et de la mort impitoyable
Tu conduis & ſuſpends l'aveugle cruauté.

Grand Dieu, qui fais trembler l'Enfer, la Terre & l'Onde, **Dieu.**
Dont l'Univers entier annonce la grandeur,
Toi, dont l'Aſtre du jour emprunte ſa ſplendeur,
Toi, qui d'un mot créas le monde,
Sageſſe, puiſſance, bonté,
Juſtice, gloire, vérité,
Principe de tout bien, ſeul bien digne d'envie!
Puiſſé-je, après ma mort dans une heureuſe paix,
M'enivrer dans ton ſein, dans ces ſources de vie
Qui ne doivent tarir jamais.

(*Duché.*)



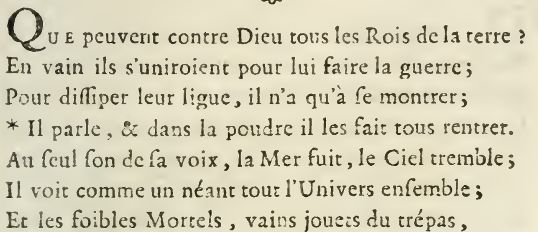
Ce Dieu d'un ſeul regard confond toute grandeur, *Figure XVIII.*
Des Aſtres devant lui s'éclipſe la ſplendeur.
Proſterné près du Trône où ſa gloire étincelle,
Le Chérubin tremblant ſe couvre de ſon aîle.
Rentrez dans le néant, Mortels audacieux;
Il vole ſur les vents; il s'aſſied ſur les Cieux;
Il a dit à la Mer: *Briſes-toi ſur ta rive;*
Et dans ſon lit étroit la Mer reſte captive.
* Les foudres vont porter ſes ordres confiés,
Et les nuages ſont la poudre de ſes pieds.
C'eſt ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suſpendit le Soleil, étendit nos campagnes,
Qui pèſe l'Univers dans le creux de ſa main.
Notre globe à ſes yeux eſt ſemblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il ſouffle, & de la Mer tarit le gouffre immenſe.

DIEU. Nos vœux & notre encens ſont dûs à ſon pouvoir :
Cependant quel honneur en peut-il recevoir ?
Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages ?
Lui ſeul, il eſt ſa fin ; il s'aime en ſes ouvrages.
Qu'a-t-il beſoin de nous ? D'un œuil indifférent
* Il regarde tranquille & l'Etre & le Néant.....
Il touche, il endurcit ; il punit, il pardonne ;
Il éclaire, il aveugle ; il condamne, il couronne :
S'il ne veut plus de moi, je tombe, je péris ;
S'il veut m'aimer encor, je reſpire, je vis.
Ce qu'il veut, il l'ordonne ; & ſon ordre ſuprême
N'a point d'autre raiſon que ſa volonté même.
O ſage profondeur ! O ſublimes ſecrets !
J'adore un Dieu caché ; je tremble, & je me tais.
(*M. RACINE, fils*, Poëme de *la Grace.*)



FIGURE XXV. C'EST Dieu qui du néant a tiré l'Univers ;
C'eſt lui qui ſur la terre a répandu les mers ;
Qui de l'air étendit les humides contrées ;
Qui ſema de brillants les voûtés azurées ;
Qui fit naître la guerre entre les Eléments,
Et qui régla des Cieux les divers mouvements.
La terre à ſon pouvoir rend un muet hommage ;
Les Rois ſont ſes ſujets, le monde eſt ſon ouvrage.
Si l'onde eſt agitée, il la peut affermir :
S'il querelle les vents, ils n'oſent plus frémir :
S'il commande au Soleil, il arrête ſa courſe :
* Il eſt maître de tout, comme il en eſt la ſource.

Tout ſubſiſte par lui, ſans lui rien n'eût été, DIEU.
Et lui ſeul des Mortels eſt la félicité.
(*Rotrou;* Tragédie du *véritable S. Géneſt.*)



Que peuvent contre Dieu tous les Rois de la terre ? *Figure XXV.*
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre;
Pour diſſiper leur ligue, il n'a qu'à ſe montrer;
* Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au ſeul ſon de ſa voix, la Mer fuit, le Ciel tremble;
Il voit comme un néant tout l'Univers enſemble;
Et les foibles Mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux comme s'ils n'étoient pas.
(*Racine, père,* Tragédie d'*Eſther.*)

Au-dessus des Cieux même eſt un Trône terrible, *Figure XXV.*
Que la foudre environne, & rend inacceſſible:
Les Eſprits les plus purs de ſa gloire étonnés,
De leurs aîles couverts, y tremblent proſternés.
Il eſt avant le Temps, les Cieux & la Lumière;
Les Aſtres près de lui ne ſont qu'ombre & pouſſière,
Et ſon Trône s'éleve encor plus ſur ces feux,
Que les Enfers profonds ne s'abaiſſent ſous eux.
Sur ce Trône éclatant règne l'Etre ſuprême;
Son fils, Verbe fait homme, auſſi grand que lui-même,
Eſt aſſis à ſa droite, & vainqueur de la Mort,
* Tient à ſes pieds le Temps, la Nature & le Sort.
De leurs perfections naît leur amour immenſe,
Eſprit vivifiant, même feu, même eſſence:

DIEU.

Ces trois divins Soleils unissant leur clarté,
Forment de l'Eternel l'ineffable unité.

(*S. Didier.*)

❀

Figure XXV.

De ce vaste Univers les diverses parties
Sont, pour former un tout, sagement assorties:
De ce tout étonnant la Nature est le corps;
L'Eternel en est l'ame, en conduit les ressorts;
Et, s'il se cache aux yeux, les traits de sa puissance
Annoncent à l'esprit son auguste présence.
En fabriquant la Terre, en construisant les Cieux,
Il est également puissant & glorieux;
En tous lieux il s'étend, sans avoir d'étendue;
Sans être divisé, par-tout il s'insinue;
Des esprits & des corps c'est l'invisible appui,
* Et tout être vivant, respire, agit en lui.
Il donne & ne perd rien; il produit, il opère,
Sans que jamais sa force, ou se lasse, ou s'altère;
Il se montre à nos yeux aussi sage, aussi grand
Dans le moindre Ciron, que dans un Eléphant;
Dans un homme ignoré sous une humble chaumière,
Que dans le Séraphin rayonnant de lumière.
Le foible & le puissant, le grand & le petit,
Tout, devant ses regards, tombe, s'anéantit;
Sa substance pénètre & le Ciel & la Terre;
Les remplit, les soutient, les joint & les resserre.

(*M. l'Abbé Du Resnel.*)

PUISSANCE DE DIEU.

DIEU.

LE TROISIÈME de ces morceaux qui eſt du célèbre Racine, apprend à rapprocher & à réunir pluſieurs faits ſous un même point de vue; à les rapporter à un même ſujet, qui eſt la *Puiſſance de Dieu.* Le quatrième raſſemble encore plus d'objets & les montre plus diverſement, comme il convient à l'Ode. Celui de Boſſuet & celui de Molinier ne font envifager que la *Puiſſance de Dieu*, à l'égard des Grands du monde. L'un eſt ſentencieux & grave, comme il doit être au commencement d'un Diſcours; l'autre plus vif, plus hardi, plus figuré, comme ſe trouvant dans le corps du Diſcours.



FIGURE XXIV.

CELUI qui gne dans les Cieux, & de qui relèvent tous les empires, à qui ſeul appartiennent la gloire, la majeſté & l'indépendance, eſt auſſi le ſeul qui ſe glorifie de faire la loi aux Rois, & de leur donner, quand il lui plaît, de grandes & de

DIEU. terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux Princes, soit qu'il la retire à lui-même, & ne leur laisse que leur propre foiblesse; il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine & digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; * & il leur fait voir en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, & que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main & sous son autorité suprême. (*BOSSUET*, *Oraisons Funèbres.*)

❀

FIGURE XVIII. DIEU fait enfanter la terre qui, perdant incessamment ses ornements, se trouve toujours ornée, & par son dépouillement même qui a sa beauté; qui, se délivrant sans cesse de ce qui la charge, reproduit sans cesse ce qui nous réjouit & nous nourrit. Dieu fait enfanter les animaux, & ce perpétuel enfantement avec cette perpétuelle destruction, est une des merveilles de la Puissance du Seigneur, ainsi que de sa Sagesse. Dieu fait enfanter les hommes; mais, en les faisant naître, il leur marque leur mort; & quand ils sont arrivés à ce terme, ce Dieu, * qui dispose si souverainement de la vie des humains, leur dit:

« Retournez, enfants des hommes, dans votre » poussière » : *Convertimini filii hominum.* Souverain maître de la vie & de la mort, c'est par-là qu'il est infiniment redouté de tous les hommes : c'est par-là qu'il est singulièrement redoutable à ces hommes, qui dans l'abondance & dans la prospérité, jouïssent de toutes les douceurs de la vie & de tous les avantages de ce siècle : c'est par-là qu'il est encore plus terrible à ces hommes qui tiennent eux-mêmes dans leurs mains la vie des autres hommes ; aux Rois de la terre qu'il arrache de leur trône pour les jetter dans le tombeau ; à ces maîtres du monde qu'il fait mourir de la même mort que le reste des hommes : *Terribili, & ei qui aufert spiritum Principum : terribili apud Reges terræ.*

Puissants de ce monde, vous êtes les Dieux de la terre ; vous renversez la terre ; vous décidez de la fortune des particuliers, vous vous jouez des hommes ; mais votre sort à vous-mêmes est entre les mains de Dieu, qui peut non-seulement vous jetter à bas de vos places, pour y faire monter vos concurrents, mais vous précipiter dans la mort, comme ces hommes dont vous vous jouez : *Et vos sicut homines moriemini.* (MOLINIER ; *Mystères.*)

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

DIEU.
FIGURE XVIII.

Et quel temps fut jamais ſi fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il ſon pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi! toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles ?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeller le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours;
Des Tyrans d'Iſraël les célèbres diſgraces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ſes menaces;
L'impie Achab détruit, & de ſon ſang trempé
Le champ que par le meurtre il avoit uſurpé:
Près de ce champ fatal, Jéſabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette Reine foulée;
Dans ſon ſang inhumain les chiens déſaltérés,
Et de ſon corps hideux les membres déchirés:
Des Prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du Ciel ſur l'Autel deſcendue;
Elie aux éléments parlant en Souverain,
Les Cieux par lui fermés & devenus d'airain;
Et la terre trois ans ſans pluie & ſans roſée:
Les morts ſe ranimants à la voix d'Eliſée.
Reconnoiſſez, Abner, à ces traits éclatants,
* Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il ſçait, quand il lui plaît, faire éclater ſa gloire,
Et ſon peuple eſt toujours préſent à ſa mémoire.

(*RACINE*, *père ;* Tragédie d'*Athalie.*)

❀

DIEU.
FIGURE X.

ETRE, principe de tout Etre,
En qui je vis, je ſens, je ſuis,
Lumière qui par-tout me luis,
Vainement l'inſenſé cherche à te méconnoître,
Vainement, pour calmer ſon trouble & ſon effroi,
Immortel vengeur de ta Loi,
A la voix qui t'annonce il veut fermer l'oreille :
S'il s'endort un inſtant dans ce calme impoſteur,
Le cri de l'Univers malgré lui le réveille,
Et dans tout ce qu'il voit lui montre un Créateur....



Pour moi, quelqu'effroi que m'inſpirent
Tes formidables Jugements,
Par-tout je te vois, je te ſens;
Par-tout j'entends ta voix, par-tout mes yeux t'admirent :
De l'aurore au couchant promenant mes regards,
* Je vois briller de toutes parts
Les traces d'une main ſage autant que puiſſante :
Arbres, Fleuves, Rochers, Mers, Aſtres, Terre, Cieux,
Toi, ſur-tout, toi ſubſtance animée & penſante,
Quel langage éloquent parlez-vous à mes yeux !



La Toute-puiſſance féconde
S'eſt dévoilée en vous créant :
* La voix qui commande au Néant
A pu ſeule enfanter la matière du monde.

Seule, elle en ſçut former tous ſes différents corps,
Fixer leur ordre, leurs rapports,
Les mouvoir, les doter d'attributs innombrables,
Et faire réſulter de leurs accords divers
Ce méchaniſme heureux dont les loix immuables
Contre l'effort du Temps défendent l'Univers.

(*Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux en* 1741.)

ÉTERNITÉ DE DIEU.

ON PEUT ſe convaincre, en liſant ce beau morceau de Molinier, que la répétition fréquente d'un mot, loin d'être un défaut, eſt au contraire une grande beauté, quand elle eſt bien placée. Elle pourroit néanmoins devenir ennuyeuſe, ſi elle duroit trop long-temps : c'eſt pourquoi nous voyons que l'Orateur a ſçu non-ſeulement la terminer à propos, mais la relever par une apoſtrophe ſublime & magnifique, qui préſente pluſieurs grandes images des Empires & des Royaumes, dont les renverſements & les cataſtrophes ont rendu hommage à l'*Eternité de Dieu.* La peinture de

cé

ce qui paroît le plus durable & le plus ſolidement établi dans le monde, qui néanmoins périt inſenſiblement, ou tout à coup, ſert beaucoup à relever l'*Eternité de Dieu*, qui non-ſeulement ne périt point, mais qui ne change jamais, & qui eſt toujours le même.

DIEU.



IL EST l'Eternel devant lequel tous les êtres créés diſparoiſſent. Il eſt l'Eternel; c'eſt le nom de ſa gloire, ſous lequel tous les peuples le connoiſſent, & les Eſprits céleſtes le révèrent; devant lequel tout ce qui eſt nommé ſur la terre & y a un grand nom, n'eſt rien. Il eſt l'Eternel; c'eſt ſa majeſté que toute créature humaine redoute, ſous le poids de laquelle s'affaiſſent, comme parle Job, ceux qui portent le monde. Il eſt l'Eternel, qui, dans le centre de ſon Eternité, voit tout commencer & tout finir. Il eſt l'Eternel autour duquel toutes les choſes humaines, ſelon leur nature changeante, changent ſans ceſſe, ſans qu'il change jamais lui-même, ſans qu'il y ait en lui ombre de changement. Il eſt l'Eternel, abſorbant les temps dans ſon Eternité; & après le temps qui ſe ſera écoulé comme une heure, comme un moment

FIGURE XX.

DIEU. devant lui, réduisant ce qui a été créé immortel à son Eternité; le rendant comme lui éternel, soit pour le bonheur, soit pour le malheur, selon qu'on l'aura servi, ou qu'on l'aura méconnu dans le temps. Il est l'Eternel; que rien dans la nature, non pas même le soleil, ne prenne un nom de durée devant lui. Il est l'Eternel, qui prévient tout, & qui est présent à tout; qui embrasse tout, de qui tout vient, à qui tout retourne, en qui tout ce qui passe fait ses circulations, pour retomber où il veut, & devenir ce qu'il a ordonné. Princes enivrés de votre gloire, qui, pendant que la mort vous dominoit de toutes parts, qu'elle vous suivoit, & que votre ruine pendoit sur votre tête, affectiez ou du moins laissiez mettre dans vos titres l'Eternité à côté de la Majesté, vous vous êtes donc perdus dans vos folles idées? Vous vous êtes donc évanouis dans vos pensées? Vous êtes passés comme l'ombre; & par votre courte apparition sur la terre, & par votre chûte éternelle, vous avez fait hommage à l'Eternel; vous lui avez rendu son Eternité & sa Divinité que vous lui aviez usurpées. Empire qui te flattois de l'Eternité, qui, dans cette folle & superbe pensée, étois toi-même ta première & ta plus respectable Divinité, quand l'Eternel a frappé le grand coup, après tant d'autres qui t'avoient

ébranlé, tu as été renversé comme ceux que tu avois renversés; tu as été brisé contre terre. * On a cherché tes traces; &, s'il est resté quelque chose de tes ruines, c'est pour marquer que tu avois été, mais que tu n'étois plus; tandis que l'Eternel demeure; qu'il est toujours le même, sans vieillir, & sans qu'on compte ses années; qu'il voit tout passer, & que devant lui mille ans sont comme le jour d'hier qui est passé. (*MOLINIER*; I. Sermon sur *la Trinité.*)

SAGESSE DE DIEU.

ON REND l'Auditeur ou le Lecteur plus attentif & plus curieux, lorsqu'on l'avertit de renouveller son attention par ces paroles ou d'autres semblables: *Voyez: Ouvrez les yeux: Usez de votre raison, &c.* Mais il faut alors que l'image soit très-forte; que les couleurs en soient très-vives, & les objets très-intéressants: toute autre peinture languiroit après un pareil début, & ne feroit qu'exciter le mépris & l'indignation de l'Auditeur ou du Lecteur. Aussi Molinier, qui

DIEU. commence comme nous avons remarqué, ſe garde-t-il bien de tomber dans cet inconvénient ; il réunit ici toute la chaleur & toute la rapidité qu'il diſperſe par-tout ailleurs.

❀

FIGURE XIV. OUVREZ les yeux qui vous ont été donnés pour voir. Raiſonnez, puiſque la raiſon ne vous a pas été donnée en vain, & vous comprendrez, après avoir d'abord admiré. Ce ſpectacle ſi magnifique de l'univers ; cet aſtre brillant & échauffant, dont la courſe uniforme fait les années ; dont la lumière réjouït, & dont la chaleur ranime & rend féconde toute la nature : cette planète dont l'inconſtance forme les mois & les ſemaines, & dont la clarté ſi douce fait de la nuit même un ſi beau jour : cette ſucceſſion éternelle de lumière & de ténèbres, qui en produit une autre de travail & de repos : ces ſaiſons qui viennent ſi régulièrement l'une après l'autre, apportant chacune ſa beauté, &, toutes les années, les mêmes biens ; faiſant dans la nature continuellement mourir & renaître mille choſes : ces ſources éternelles qui arroſent la terre : cette mer qui depuis le commencement reſpecte ſes bornes : tant d'animaux pour les différents uſages de la vie humaine, &

qui ont tous reçu pour leur confervation, ou la force, ou l'adreffe, ou l'agilité. Venons à l'homme : cette ftructure merveilleufe du corps humain, où tout eft pour la néceffité, ou pour l'ornement : cette façon admirable de naître : ce miracle d'être tous femblables, & de ne l'être pas. Voulez-vous encore une fois donner tout cela au hafard ? (*Molinier*, I. Difcours fur *la vérité de la Religion Chrétienne.*)



VOYEZ dans le cours des fiècles, dans le cours des années, dans le cours de chaque jour, une fageffe toujours la même & toujours marquée dans ce même cours : voyez toutes chofes, pour l'ornement du monde, comme pour le bien des hommes, fuivre ce cours réglé : cette diftribution de lumière & de ténèbres, de froid & de chaud, de vents & de pluies ; mille chofes contraires qui fe réuniffent au feul point de produire mille chofes merveilleufes dans la nature : voyez cette admirable ftructure des Cieux, ces belles & douces couleurs dans une belle nuit, ces étoiles femées fur ce riche fond, avec autant d'art que de profufion, laiffant ce qu'il faut de lumière au Voyageur, & marquant fa route au Nautonnier : cet autre aftre qui change la nuit en jour, fi beau

DIEU. dans ſon infériorité, plus admirable dans la lumière dont il reçoit & dont il nous rend la lumière. Mais ce magnifique ſoleil qui préſente tout d'un coup la grandeur de Dieu qui l'a formé, nous laiſſe-t-il ignorer ſa ſageſſe? Le ſoleil au haut des Cieux, qui eſt la joie de toute la terre & l'ame de toute la nature : ce ſoleil qui ſort tous les matins de ſa couche, paré comme un époux; qui part comme un Géant; qui parcourt l'univers d'un bout à l'autre bout, répandant par-tout cette lumière qui réjouït les hommes, avec cette chaleur qui rend la terre féconde. Voyez la terre enfanter ſes richeſſes, ſe décharger de ſon abondance pour ſe couvrir de nouveau de biens, de biens pour l'uſage de l'homme, & de biens pour la nourriture des animaux qui ſervent l'homme; auſſi ornée que féconde; quittant ſa beauté, mais pour la reprendre, & ne ſe variant ainſi que pour n'être pas à dégoût par ſon uniformité : uniforme dans ſes productions, & en même-temps infiniment variée pour le plaiſir des yeux, & infiniment diverſifiée pour l'utilité de la vie. Un climat apporte à un autre climat ce qui lui manque; & cet autre climat apporte à celui-ci ce qu'il ſouhaite; &, par-là, ces régions, comme étrangères entre elles, deviennent comme un même pays. Voyez les mers & cette multitude infinie, & cette

DIEU.

prodigieuſe variété de poiſſons. Voyez, par l'induſtrie des hommes, qui eſt un rayon en l'homme de la ſageſſe de Dieu, ce vaſte & liquide élément devenu comme un pont de communication entre les terres qu'il ſépare: * les mers devenues un chemin auſſi fréquenté, & preſque auſſi ferme, par le poids de ces grands navires, que nos routes de terre. (*Molinier*, II. Sermon ſur *la Trinité.*)

Justice de Dieu.

Un Dieu irrité, un Dieu vengeur, qui donne un libre cours à ſa colère, eſt ſans doute un objet capable de frapper vivement l'imagination, & de la remplir d'un enthouſiaſme tout divin. Les peintures que l'on a à faire d'un objet ſi terrible, toutes vives qu'elles doivent être, doivent néanmoins l'être plus ou moins, ſelon le genre de compoſition. Ainſi le premier de ces portraits eſt d'un ſtyle ſentencieux, qui dans ſa vivacité même conſerve une certaine gravité, parce que c'eſt une ſimple deſ-

DIEU. cription du Jugement dernier. Les autres qui doivent tenir de l'enthousiasme & de la liberté de l'Ode, entrecoupés de traits saillants, variés par différentes figures, sont des éclairs & des foudres. Tout y est digne de la grandeur d'un Dieu qui veut se venger, qui arme toute la nature, & qui lui en confie sa vengeance.

❀

FIGURE I. IL VIENDRA ce grand jour, tant de fois annoncé;
Ce jour dont l'Univers fut toujours menacé;
Ce jour que la nature a craint dès sa naissance.
Déja je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déja j'entends des Mers mugir les flots troublés;
Déja je vois pâlir les Astres ébranlés.
Le feu vengeur s'allume, & le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en séparer les Saints, son héritage,
De la Religion vient consommer l'ouvrage.
La Terre, le Soleil, le Temps, tout va périr,
Et de l'Eternité les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent. Le Dieu, si long-temps invisible,
S'avance précédé de sa grandeur terrible.
Entouré de la foudre, au milieu des éclairs,
Son Trône étincelant s'élève dans les airs.

Le grand rideau ſe tire, & ce Dieu vient en maître.
* Malheureux qui pour lors commence à le connoître!
Ebloui des rayons dont il ſe ſent percer,
L'Impie avec horreur voudroit les repouſſer;
Il eſt enſeveli dans le fond des abîmes.
De faux Chrétiens ſans nombre entraînés par leurs crimes,
Sont plongés avec lui dans les gouffres affreux.
Lieux de cris & de pleurs, où tombent avec eux
Tous ces objets ſi chers à leurs deſirs avares,
Pourpres, Mîtres, Tréſors, Couronnes & Tiares.
Quels ſeront leurs tourments! car même les Titus
Vont avec les Catons y pleurer leurs vertus.
Lorſque le Bonze étale en vain ſa pénitence,
Quand le pâle Bramine, après tant d'abſtinence,
Apprend que contre lui bizarrement cruel,
Il ne fit qu'avancer ſon ſupplice éternel?
De ſa chûte étonné, le Muſulman regrette
Ce Paradis charmant promis par ſon Prophéte;
Et, loin des voluptés qu'attendoit ſon erreur,
Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.
Le vrai Chrétien lui ſeul, n'a rien qui l'intimide;
Sur ce Trône éclatant, où ſon Juge préſide,
Il voit le même Dieu qu'il a cru, ſans le voir,
L'objet de ſon amour, la fin de ſon eſpoir.
Mais il n'a plus beſoin de Foi ni d'Eſpérance;
Un éternel amour en eſt la récompenſe.

DIEU.

(* * *)

❀

DIEU.
FIGURE XVIII.

LE ROI des Cieux & de la Terre
Defcend au milieu des éclairs;
Sa voix, comme un bruyant Tonnerre,
S'eft fait entendre dans les airs.
Dieux mortels, c'eft vous qu'il appelle;
Il tient la balance éternelle
Qui doit pefer tous les Humains:
* Dans fes yeux la flamme étincelle;
Et le glaive brille en fes mains.



Miniftres de fes Loix auguftes,
Efprits divins qui le fervez,
Affemblez la troupe des Juftes
Que les œuvres ont éprouvés;
Et de ces ferviteurs utiles,
Séparez les ames ferviles,
Dont le zèle oifif en fa foi,
Par des Holocauftes ftériles
A cru fatisfaire à fa Loi.



Allez, faintes Intelligences,
Exécuter fes volontés;
Tandis qu'à fervir fes vengeances,
Les Cieux & la Terre invités,
Par des prodiges innombrables,
Apprendront à ces miférables

DIEU.

Que le jour fatal eſt venu,
Qui fera connoître aux coupables,
Le Juge qu'ils ont méconnu.
(*Rousseau ; Ode.*)



Figure X.

Insensés ! qui, remplis d'une vapeur légère,
Ne prenez pour conſeil qu'une ombre menſongère,
Qui vous peint des tréſors chimériques & vains.
* Le réveil ſuit de près vos trompeuſes ivreſſes ;
Et toutes vos richeſſes
S'écoulent de vos mains.



L'ambition guidoit vos eſcadrons rapides ;
Vous dévoriez déja, dans vos courſes avides,
Toutes les régions qu'éclaire le Soleil.
Mais le Seigneur ſe lève ; il parle, & ſa menace
Convertit votre audace
En un morne ſommeil.



O Dieu, que ton pouvoir eſt grand & redoutable !
Qui pourra ſe cacher au trait inévitable
Dont tu pourſuis l'Impie, au jour de ta fureur ?
A punir les méchants, ta colère fidèle
Fait marcher devant elle
La mort & la terreur.



Contre ces inhumains, tes jugements auguſtes
DIEU. S'élèvent pour ſauver les humbles & les Juſtes,
Dont le cœur devant toi s'abaiſſe avec reſpect.
Ta juſtice paroît de feux étincelante ;
* Et la Terre tremblante
S'arrête à ton aſpect.

(*Rousseau ; Ode.*)



Figure XVIII. PEUPLES, élevez vos Concerts ;
Pouſſez des cris de joie, & des chants de victoire :
Voici le Roi de l'Univers
Qui vient faire éclater ſon triomphe & ſa gloire.



La juſtice & la vérité
Servent de fondements à ſon Trône terrible ;
Une profonde obſcurité,
Aux regards des Humains le rend inacceſſible.



Les éclairs, les feux dévorants
Font luire devant lui leur flamme étincelante,
Et ſes ennemis expirants
Tombent de toutes parts ſous ſa foudre brûlante.



Pleine d'horreur & de reſpect,
La Terre a treſſailli ſur ſes voûtes briſées ;
Les Monts, fondus à ſon aſpect,
S'écoulent dans le ſein des ombres embraſées.



* De ſes jugements redoutés,
La Trompette céleſte a porté le meſſage;
Et, dans les airs épouvantés,
En ces terribles mots ſa voix s'ouvre un paſſage:



« Soyez à jamais confondus,
» Adorateurs impurs de profanes idoles;
» Vous qui par des vœux défendus,
» Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.



» Miniſtres de mes volontés,
» Anges, ſervez contre eux ma fureur vengereſſe;
» Vous, Mortels que j'ai rachetés,
» Redoublez, à ma voix, vos concerts d'allégreſſe.



* » C'eſt moi, qui du plus haut des Cieux,
» Du monde que j'ai fait, règle les deſtinées;
» C'eſt moi qui briſe ces faux Dieux,
» Miſérables jouets des vents & des années.



» Par ma préſence raffermis,
» Mépriſez du méchant la haine & l'artifice;
» L'ennemi de vos ennemis,
» A détourné ſur eux les traits de leur malice.



DIEU.

» Conduits par mes vives clartés,
» Vous n'avez écouté que mes loix adorables ;
» Jouïſſez des félicités
» Qu'ont mérité pour vous mes bontés ſecourables.



» Venez donc, venez, en ce jour,
» Signaler de vos cœurs l'humble reconnoiſſance ;
» Et par un reſpect plein d'amour
» Sanctifiez en moi votre réjouïſſance.

(*ROUSSEAU ; Ode.*)

II. L'HOMME.

L'HOMME.

L'HOMME en général, ſoit qu'on décrive les maux qu'il éprouve ſucceſſivement dans les différents âges de ſa vie, comme fait le P. Pacaud ; ſoit qu'on dépeigne les mouvements inutiles qu'il ſe donne pour parvenir au bonheur, comme a fait Triſtan ; ſoit que l'on compare ſa miſère préſente à la grandeur de ſon origine, comme a fait Gaſpard Terraſſon ; ſoit qu'on le repréſente toujours en contradiction avec lui-même, comme a fait Brébeuf ; ſoit qu'on enviſage ce qu'il a de grand & de merveilleux, comme a fait

Racine; l'Homme, dis-je, fournit de très-belles peintures : mais pour être vraies & frappantes, il faut que chaque homme en particulier ſe retrouve & ſe reconnoiſſe dans ces peintures générales, comme il peut ſe reconnoître dans celles-ci.

L'HOMME.

L'HOMME EN GÉNÉRAL.

FIGURE XXV.

L'ÉTAT de l'homme ſur la terre n'eſt qu'un composé de miſères & de douleurs. Triſte ſort! l'homme eſt mortel avant de naître. Il entre en ce monde comme un criminel dans le lieu de ſon ſupplice, avec un appareil de tourments cruels : il annonce ſon malheur en naiſſant, par ſes gémiſſements & ſes pleurs. Hélas! comment pourroit-il ne pas gémir? Il reſpire à peine, qu'il ſe voit aſſailli de maux de toute eſpèce. Les maladies le déchirent, les fièvres brûlantes le dévorent, les beſoins le preſſent, les foibleſſes l'épuiſent. Dès ſon berceau, il ſe voit à tous moments ſur les bords de ſon tombeau. Eſt-il échappé aux infirmités de l'enfance, ſa vie n'en devient pas plus heureuſe : il faut livrer ſon corps au travail, & ſon eſprit à des ſoins pénibles. Les affaires naiſſent, les embarras ſe multiplient, les paſſions

l'Homme. s'irritent, les ſoucis, les chagrins le ſaiſiſſent de toutes parts : il ſe voit rempli de mille défauts, ſouillé de mille crimes, rongé de mille remords, troublé de mille craintes, environné de mille écœuils, accablé de mille accidents fâcheux, embarraſſé de mille vanités, également tourmenté de la ſoif des richeſſes, & des rigueurs de la pauvreté. * Par-tout il cherche le repos; & partout il ne trouve qu'illuſion & qu'affliction d'eſprit. Et, comme ſi tous les maux attachés à la nature, étoient encore trop peu de choſe, les hommes ſont ingénieux à ſe tourmenter eux-mêmes. On les voit tous occupés à ſe cauſer les uns aux autres mille peines nouvelles. L'humeur, la paſſion, l'injuſtice, l'envie, la calomnie, la violence, les fraudes, les procès, les haines meurtrières plongent, tous les jours, les hommes dans plus de douleurs que ne leur en cauſeroient les infirmités & les malheurs : la ſageſſe même ne les en défend pas. Et quoique le repos de la bonne conſcience rende le juſte plus tranquille au milieu de ſes peines, que le pécheur ne le ſçauroit être au milieu de ſes plaiſirs, la vertu ne lui ôte pas le ſentiment; ſon état paroît même d'autant plus à plaindre, que c'eſt la vertu qui l'expoſe aux inſultes des méchants. Eh! que n'a-t-il point à ſouffrir de leurs violences, de leurs

leurs impiétés, de leurs injuſtes préventions? Ah! dans ce monde on voit à tous moments les Juſtes immolés à l'injuſtice; les Sages du ſiècle ſe rient de leur ſimplicité; des eſprits artificieux & mauvais dreſſent des piéges à leur innocence; ces hommes qu'on appelle *Grands*, les foulent aux pieds comme les viles balayures du monde; leur grandeur orgueilleuſe & fière en fait le jouet de ſes caprices; &, tandis que le Dieu qu'ils ſervent, ſemble s'aſſoupir & les oublier, le ſuperbe s'enivre de leur ſang, & s'applaudit de leur ruine. (*P. PACAUD*; Diſcours ſur *la Touſſaints.*) L'HOMME



A CONSIDÉRER l'homme dans ſa première origine, il n'eſt rien dans ce monde viſible qui lui ſoit comparable; on le voit placé entre Dieu & les Créatures; établi pour commander aux Créatures & pour les aſſujettir à ſon uſage; le ſoleil & les aſtres n'ont de lumière que pour lui; la terre qui le porte, n'ouvre ſon ſein que pour lui prodiguer ſes tréſors; tout conſpire à le rendre heureux; tout obéit à ſa voix; chaque partie de cet univers le reconnoît pour ſon maître & pour ſon Roi, * & honore en ſa perſonne l'image de ſon Auteur: les Créatures qui ſont ſous lui ne réſiſtent point à l'impreſſion de ſa ſainteté; elles *FIGURE XVI.*

ne ſoupirent point après la délivrance d'un eſclavage qui leur eſt glorieux, parce qu'il eſt juſte. L'homme lui-même, ainſi placé, jouït de tous les droits que lui donne ſon innocence; il eſt maître de tous ſes ſens & de tous ſes deſirs; il n'eſt rien en lui qui combatte contre la loi de ſon eſprit; il ſçait où eſt ſon vrai bien; il le contemple & le goûte à loiſir; la juſtice & la vérité ſont toujours à ſa bienſéance; il conſulte la ſageſſe ſans effort; il l'écoute, ſans craindre l'illuſion; il la pratique ſans violence; il jouït de ſes douceurs ſans altération. Plus heureux encore dans ſa deſtinée, il voit à découvert toute ſa félicité future; il ſent qu'il eſt immortel; qu'on ne peut lui ravir malgré lui ſa récompenſe; & l'immenſe éternité ne lui préſente qu'une gloire qu'il peut obtenir par le ſaint uſage de ſa liberté.

Mais à peine le péché s'eſt-il introduit dans ſon ame, qu'auſſi-tôt il perd de vue ſon bonheur & ſon Dieu. La vérité ſe retire dans une lumière inacceſſible; ſon eſprit ſe couvre de ténèbres; ſon cœur ſe voit condamné à ramper ſur la terre; il cherche dans la pouſſière dequoi ſe dédommager de la perte qu'il a faite; mais il ne trouve partout que vanité & affliction d'eſprit: le bien qu'il veut ſaiſir, ou lui échappe, ou le remplit d'amertume: tout lui réſiſte; tout s'arme contre lui: la

terre ſe hériſſe de ronces & d'épines ; elle ſemble ne lui rendre qu'à regret le grain qu'il lui confie : les herbes & les plantes lui cachent toutes leurs vertus ; pluſieurs ne lui préſentent que la mort & le poiſon : l'air qu'il reſpire, les fruits qui le nourriſſent, altèrent ſa ſubſtance, & travaillent à la détruire : les animaux, ou fuient de devant lui, ou lui deviennent redoutables : le Ciel enfante le tonnerre pour l'écraſer ; les ſaiſons n'ont pour lui que des rigueurs : toute la nature devient un ſecret pour lui ; il faut qu'il la force pour en tirer les moindres ſervices ; elle ne ſe ſoumet que par contrainte à la violence de l'art ; elle ſe hâte de conſumer tous les ouvrages de ſes mains : ſon propre corps ſe rend ſon plus mortel ennemi ; il ſe révolte ; il le fait ſouffrir ; il l'accable ; il le tyranniſe ; il l'occupe tout entier ; il lui inſpire des deſirs horribles ; il corrompt toutes ſes facultés ; il pervertit ſon jugement ; il l'enivre de paſſions honteuſes ; & ce corps, après l'avoir bien tourmenté, s'uſe, dépérit, lui échappe, & devient enfin la pâture des vers. Mais ce n'eſt encore là que le commencement de ſes malheurs : ſon ame, toujours immortelle, ne voit devant ſoi qu'un avenir effroyable ; l'éternité ne lui offre que des ſupplices ; un feu jaloux s'enflamme pour le dévorer : * l'enfer le demande avec impatience,

L'HOMME. & fe dilate pour le recevoir : toutes les puiffances des ténèbres conjurent fa perte; elles fe plaignent à Dieu de fes retardements ; & Dieu lui-même, dont il eft un objet d'horreur, s'occupe tout entier à le punir & à le tourmenter. (*Gafpard* TERRASSON ; *Carême.*)



FIGURE XVI. EN MÊME-TEMPS tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant ; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre : le Ciel n'a plus cet air ferein ; les animaux qui lui étoient tous, jufqu'aux plus odieux & aux plus farouches, un divertiffement innocent, prennent pour lui des formes hideufes : Dieu, qui avoit tout fait pour fon bonheur, lui tourne en un moment tout en fupplice. Il fe fait peine à lui-même, lui qui s'étoit tant aimé : la rebellion de fes fens lui fait remarquer en lui je ne fçais quoi de honteux ; ce n'eft plus ce premier ouvrage du Créateur, où tout étoit beau ; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus fupporter fa honte, & voudroit pouvoir la couvrir à fes propres yeux ; mais Dieu lui devient encore plus infupportable. Ce grand Dieu qui l'avoit fait à fa reffemblance, & qui lui avoit donné des fens comme un fecours néceffaire à

ſon eſprit, ſe plaiſoit à ſe montrer à lui ſous une forme ſenſible. L'homme ne peut plus ſouffrir ſa préſence ; il cherche le fond des forêts pour ſe dérober à celui qui faiſoit auparavant tout ſon bonheur. Sa conſcience l'accuſe, avant que Dieu parle ; * ſes malheureuſes excuſes achèvent de le confondre. Il faut qu'il meure ; le remède d'immortalité lui eſt ôté ; & une mort plus affreuſe, qui eſt celle de l'ame, lui eſt figurée par cette mort corporelle, à laquelle il eſt condamné. (*Bossuet* ; *Hiſtoire Univerſelle.*)

L'Homme.

❀

Tel qu'au ſéjour des Euménides,
On nous peint ce fatal tonneau
Des ſanguinaires Danaïdes,
Châtiment à jamais nouveau :
En vain ces Sœurs veulent ſans ceſſe
Remplir la tonne vengereſſe ;
Mégère rit de leurs travaux ;
Rien n'en peut combler la meſure ;
Et par l'une & l'autre ouverture
L'onde entre & fuit à flots égaux.

Figure XIX.

❀

Tel eſt, en cherchant ce qu'il aime,
Le cœur des Mortels impuiſſants ;
* Supplice aſſidu de lui-même,
Par ſes vœux toujours renaiſſants.

L'HOMME.

Ce cœur, qu'un vain eſpoir captive,
Pourſuit une paix fugitive
Dont jamais nous ne jouïſſons ;
Et, de nouveaux plaiſirs avide,
A chaque moment il ſe vide
De ceux dont nous le rempliſſons.

(*LA MOTTE.*)



FIGURE XIX.

DE nouveautés toujours avide,
L'Homme n'eſt heureux qu'à demi ;
Dans ſes deſſeins mal affermi,
La ſeule inconſtance le guide.
Ses deſirs, ſans ordre conduits,
Anéantis & reproduits,
Tour à tour contre lui ſe liguent ;
Et tout prêts de s'évanouir,
* Cherche des biens qui le fatiguent,
Quand il commence d'en jouïr.

(*TRISTAN.*)



FIGURE XVI.

A DE vagues penſers, l'Homme eſt toujours en proie ;
Son inſtabilité ne finit qu'avec lui ;
Et nous voyons, Seigneur, que ſa plus douce joie
Dégénère ſouvent en un mortel ennui.



A cent objets divers, tour à tour il s'engage,
Et de cent, tour à tour, dégage ses souhaits;
Ce qui fait son bonheur se change en son dommage;
* Ce qui lui plaît de loin, le rebute de près.



Son ame en jouïssant regrette sa poursuite,
Se reproche ses soins & son empressement;
Mais, hélas! nous voyons qu'en changeant de conduite,
Il change de foiblesse & d'erreur seulement.



A son propre repos ses desirs se refusent;
Il gémit sous sa chaîne, & n'ose la briser:
Il conçoit le néant des choses qui l'abusent,
Et ne peut se résoudre à se désabuser.



Ainsi, toujours flottante & toujours incertaine,
Son ame se dissipe en cent vœux différents;
Court après ses malheurs, soupire après sa peine,
Et renonce aux vrais biens, pour des biens apparents.



De-là naît en nos cœurs cette humeur inégale
Qui tourne au premier souffle & change au gré du sort;
A qui vit loin de Dieu, l'inconstance est fatale,
Et trouve un homme foible, en l'homme le plus fort.



L'HOMME.

Il ſemble autant de fois que la fortune change,
Que l'Homme tout entier ſe change en même-temps ;
Et de ſuccès divers cette enchaînure étrange,
* Montre en un homme ſeul cent hommes différents.



Foible dans le bonheur, foible dans la diſgrace,
Tantôt il eſt ſuperbe, & tantôt abattu;
Dans le calme flatteur on le voit plein d'audace,
Et dans le moindre orage on le voit ſans vertu.



* Il veut; il ne veut pas; il accorde ; il refuſe ;
Il écoute la haine; il conſulte l'amour;
Il aſſure ; il rétracte; il condamne ; il excuſe;
Le même objet lui plaît & déplaît tour à tour.

(*Brébeuf.*)



Figure XVIII.

Mais un plus merveilleux ouvrage,
Dieu puiſſant, m'annonce ta main.
L'Homme vrai chef-d'œuvre divin,
M'offre de tes tréſors le plus riche aſſemblage ;
Son corps ſeul à mes yeux proclame ſon auteur;
Tout y brille de ſa ſplendeur.
Quel deſſein ! quels reſſorts ! quel ordre ! quelle grace !
Quel reſpectable aſpect ! quels traits majeſtueux !
* Un rayon de ta gloire éclate ſur ſa face;
Et tu daignes, Seigneur, te peindre dans ſes yeux.



L'HOMME.

O prodige d'Intelligence !
Un foyer toujours agiſſant,
Entretient ce corps renaiſſant
D'un millier d'autres corps qu'il change en ſa ſubſtance :
Sans ceſſe un vif organe, un flexible inſtrument,
Centre & ſource du mouvement,
Reçoit & darde au loin la liqueur qui l'anime ;
Et ce fleuve de vie avec art dirigé,
Vient repuiſer ſans ceſſe en cette ſource intime,
La chaleur qu'il répand en ce monde abrégé.



A cette admirable machine,
Eſt lié par d'intimes nœuds,
Un être actif & lumineux,
En qui tout manifeſte une auguſte origine.
* Cet être penſe, veut, ſent, réfléchit, prévoit;
Cieux, monde, abîme, il vous conçoit ;
Il s'obſerve ; il ſe ſonde ; il ſe connoît lui-même.
C'eſt peu ; quoiqu'à l'argile intimement uni,
Cet être te connoît, ô Principe ſuprême ;
Et, tout borné qu'il eſt, embraſſe l'infini.

(* * *)

FIGURE XVI.

LE ROI, pour qui ſont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble, & regarde les Cieux.
* Ce front, vaſte théâtre où l'ame ſe déploie,
Eſt tantôt éclairé des rayons de la joie ;

Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux ;
L'HOMME. Souvent l'ardent amour l'allume de ſes feux ;
ſouvent l'affreuſe haine, au regard homicide,
Y répand la lueur de ſon flambeau livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur ;
Le mépris y réſide, ainſi que la candeur.
La douceur, dont l'aſpect déſarme la colère ;
La crainte & la pâleur, ſa compagne ordinaire ;
Qui, dans tous nos périls funeſtes à nos jours,
Plus promptes que la voix, appellent du ſecours.
Quelle foule d'objets l'œuil réunit enſemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit raſſemble !
Tout s'y peint tour à tour ; le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, & le porte au cerveau.
D'innombrables filets, Ciel ! quel tiſſu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait ſon aſyle,
Et tient dans un dépôt fidèle & précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut, à toute heure, & remettre & reprendre ;
Y garder mes tréſors, ſoigneuſe à me les rendre.
Là, ces eſprits ſubtils, toujours prêts à partir,
Attendent le ſignal qui les doit avertir :
Mon ame les envoie ; &, miniſtres dociles,
Je les ſens répandus dans mes membres agiles.
A peine ai-je parlé, qu'ils ſont accourus tous :
Inviſibles ſujets, quel chemin prenez-vous ?
Mais, qui donne à mon ſang cette ardeur ſalutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur néceſſaire ;
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;
Dans ce centre fécond il forme ſa liqueur ;

Il vient me réchauffer par sa rapide course ;
Plus tranquille & plus froid il remonte à sa source,
Et, toujours s'épuisant, se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière ;
Prêtes, s'il reculoit, d'opposer leur barrière.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces loix ?
Et, pour les établir, ai-je donné ma voix ?
Je les connois à peine ; une attentive adresse
M'en apprend tous les jours & l'ordre & la sagesse.
De cet ordre secret reconnoissons l'Auteur :
Fut-il jamais des loix sans un Législateur ?

(*Racine.*)

L'Homme considéré *dans les Facultés de son Ame.*

Tous les morceaux suivants de M. de Fénelon, regardent les *Facultés de l'Ame de l'Homme :* ils sont remarquables, surtout, par l'art infini qui rend sensible, & qui met, pour ainsi dire, sous les yeux des choses purement spirituelles. La première pièce est une métaphore ingénieuse de la mémoire : on y voit toutes les beautés & tous les avantages de cette figure ; elle

jette de la variété dans le diſcours, elle ennoblit les détails ; elle relève les choſes baſſes ; elle éclaircit celles qui ſont obſcures ; elle donne du corps aux choſes ſpirituelles, & les fait preſque toucher au doigt ; elle fait une agréable illuſion à l'eſprit, en lui montrant une choſe & en lui en déſignant une autre.

❀

Figure XIV.

En effet, nous ne ſçaurions trop admirer cet empire abſolu de l'ame, ſur des organes corporels qu'elle ne connoît pas, & l'uſage continuel qu'elle en fait, ſans les diſcerner. Cet empire ſe montre principalement par rapport aux images tracées dans notre cerveau. Je connois tous les corps de l'univers qui ont frappé mes ſens depuis un grand nombre d'années ; j'en ai des images diſtinctes qui me les repréſentent, enſorte que je crois les voir, lors même qu'ils ne ſont plus. Mon cerveau eſt comme un cabinet de peinture, dont tous les tableaux ſe remueroient & ſe rangeroient au gré du maître de la maiſon. Les Peintres, par leur art, n'atteignent jamais qu'à une reſſemblance imparfaite. Pour les portraits que j'ai dans la tête, ils ſont ſi fidèles, que c'eſt en les conſultant que

j'apperçois tous les défauts de ceux des Peintres, & que je les corrige en moi-même. Ces images plus ressemblantes que les chefs-d'œuvre de l'art des Peintres, se gravent-elles dans ma tête sans aucun art? Est-ce un livre dont tous les caractères se soient rangés d'eux-mêmes? S'il y a de l'art, il ne vient pas de moi; car je trouve au-dedans de moi ce recœuil d'images, sans avoir jamais pensé ni à les graver, ni à les mettre en ordre; mais encore toutes ces images se présentent & se retirent comme il me plaît, sans faire aucune confusion. Je les rappelle, elles viennent; * je les renvoie, elles se renfoncent je ne sçais où; elles se rassemblent ou se séparent comme je le veux; je ne sçais ni où elles demeurent, ni ce qu'elles font; cependant je les trouve toujours prêtes. L'agitation de tant d'images anciennes & nouvelles qui se réveillent, qui se joignent, qui se séparent, ne trouble point un certain ordre qu'elles ont: si quelques-unes ne se présentent pas au premier ordre; du moins je suis assuré qu'elles ne sont pas loin: il faut qu'elles soient cachées dans certains recoins enfoncés. Je ne les ignore point comme les choses que je n'ai jamais connues; au contraire je sçais confusément ce que je cherche. Si quelque autre image se présente à la place de celle que j'ai appellée, je la renvoie sans hési-

L'HOMME. ter, en lui disant, ce n'est pas vous dont j'ai besoin. Mais où sont donc les objets à demi oubliés ? Ils sont présents au-dedans de moi, puisque je les y cherche, & que je les y trouve. Enfin comment y sont-ils, puisque je les cherche long-temps en vain ? (*Fénelon*; *Existence de Dieu.*)



Figure XVI. Ce même esprit qui voit sans cesse l'infini, &, dans la règle de l'infini, toutes les choses finies, ignore aussi à l'infini tous les objets qui l'environnent. Il s'ignore profondément lui-même; * il marche comme à tâtons dans un abîme de ténèbres; il ne sçait ni ce qu'il est, ni comment il est attaché à un corps, ni comment il a tant d'empire sur tous les ressorts de ce corps qu'il ne connoît pas; il ignore ses propres pensées & ses propres volontés; il ne sçait avec certitude, ni ce qu'il croit, ni ce qu'il veut. Souvent il s'imagine croire & vouloir ce qu'il n'a ni cru ni voulu. Il se trompe, &, ce qu'il a de meilleur, c'est de le reconnoître. Il joint à l'erreur des pensées le déréglement de la volonté. Il est réduit à gémir dans l'expérience de sa corruption: voilà l'esprit de l'homme; foible, incertain, borné, plein d'erreurs. Qui est-ce qui a mis l'idée de l'infini, c'est-

à-dire du parfait, dans un ſujet ſi borné & ſi rempli d'imperfection ? Se l'eſt-il donné lui-même, cette idée ſi haute & ſi pure, cette idée qui eſt elle-même une eſpèce d'infini en repréſentation ? Quel Etre fini diſtingué de lui, a pu lui donner ce qui eſt ſi peu proportionné avec ce qui eſt renfermé dans quelque borne ? Suppoſons que l'eſprit de l'homme eſt comme un miroir où les images de tous les corps voiſins viennent s'imprimer ; quel Etre a pu mettre en nous l'image de l'infini, ſi l'infini ne fut jamais ? (*Le même* ; *au même endroit.*) L'HOMME.

❀

NOUS RECEVONS, ſans ceſſe & à tous moments, une raiſon ſupérieure à nous, comme nous reſpirons ſans ceſſe l'air qui eſt un corps étranger ; ou comme nous voyons ſans ceſſe tous les objets voiſins de nous, à la lumière du ſoleil dont les rayons ſont des corps étrangers à nos yeux. Cette raiſon ſupérieure domine, juſqu'à un certain point, avec un empire abſolu, tous les hommes les moins raiſonnables, & fait qu'ils ſont toujours d'accord malgré eux ſur ce point. C'eſt elle qui fait qu'un ſauvage du Canada penſe beaucoup de choſes, comme les Philoſophes Grecs & Romains les ont penſées ; c'eſt elle qui fait que les Géomètres Chinois ont trouvé à peu près les *FIGURE XX.*

L'HOMME.

mêmes vérités que les Européens, pendant que ces peuples si éloignés étoient inconnus les uns aux autres ; c'est elle qui fait qu'on juge au Japon comme en France, que deux & deux font quatre ; & il ne faut pas craindre qu'aucun peuple change jamais d'opinion là-dessus ; c'est elle qui fait que les hommes pensent encore aujourd'hui sur divers points, comme on pensoit il y a quatre mille ans ; c'est elle qui donne des pensées uniformes aux hommes les plus jaloux & les plus irréconciliables entre eux ; * c'est elle par qui les hommes de tous les siècles & de tous les pays sont comme enchaînés autour d'un certain centre immobile, & qui les tient unis par certaines règles invariables qu'on nomme les *Premiers Principes*, malgré les variations infinies d'opinions qui naissent en eux de leurs passions, de leurs distractions & de leurs caprices, pour tous les autres jugements moins clairs ; c'est elle qui fait que les hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont point encore osé donner au vice le nom de *Vertu*, & qu'ils sont réduits à faire semblant d'être justes, sincères, modérés, bienfaisants, pour s'attirer l'estime les uns des autres. On ne parvient point à estimer ce qu'on voudroit pouvoir estimer, ni à mépriser ce qu'on voudroit pouvoir mépriser : on ne peut forcer cette barrière éternelle de la vérité & de

la

la justice. Le maître intérieur, qu'on nomme *Raison*, le reproche intérieurement, avec un empire absolu. Il ne le souffre pas, & il sçait borner la folie la plus impudente des hommes. Après tant de siècles de régne effréné du vice, la vertu est encore nommée *Vertu*; & elle ne peut être dépossédée de son nom par ses ennemis les plus brutaux & les plus téméraires. (*Le même; au même endroit.*)

L'HOMME CONSIDÉRÉ *dans sa Fin, ou dans sa Mort.*

LE PREMIER de ces portraits, par M. Bossuet, est très-remarquable : il s'agit du corps d'une jeune Princesse qu'on alloit ensevelir. L'Orateur profite habilement d'une circonstance frappante ; c'étoit la nécessité d'aggrandir le tombeau des Rois pour y placer son corps. Des Princes & des Rois qui semblent se hâter de mourir plutôt que les autres ; ce sont de ces traits qu'il ne faut pas négliger de faire valoir ; aussi M. Bossuet ne l'oublie-t-il pas. Il oublie encore

L'HOMME.

moins d'insister sur les horreurs du Tombeau, & de les opposer à toutes les graces extérieures dont la Princesse jouïssoit pendant sa vie. Ces qualités brillantes paroissent bien vaines & bien frivoles, lorsqu'on médite sur tout ce que dit l'Orateur d'un corps enseveli qui se dissout, qui se réduit en poussière, & qui bientôt ne conserve plus de figure humaine. Ces pensées, quoique communes, cessent de l'être lorsqu'elles sont rendues avec tant de noblesse. Les Narrations de Télémaque sont intéressantes, moins par elles-mêmes, que par les sentiments tendres & généreux dont elles sont entremêlées. Les morceaux de Massillon, par rapport à la Morale, sont des peintures naïves, prises d'après l'expérience; ce Tableau de tant de Générations qui se succèdent, de tous les hommes qui vont se perdre, & qui sont remplacés, jette dans l'ame cette salutaire tristesse que l'Orateur doit se proposer d'exciter. La première pièce de Poésie offre à l'imagination tout ce

que la *Mort* a d'horrible pour le Phyſique ; & la dernière Strophe met très-bien en œuvre cette penſée d'un Ancien qui, parmi des tas d'oſſements, cherchoit le corps d'un Roi fameux qu'on ne pouvoit plus diſtinguer d'un homme vulgaire. L'ingénieuſe Métaphore qu'emploie M. Greſſet, montre que les plus petits ſujets ſont ſuſceptibles de grandes beautés ſous une habile main ; il y a preſque autant d'images que de mots.

❀

FIGURE XIX.

NOUS MOURONS tous, diſoit cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence, au ſecond Livre des Rois ; nous allons ſans ceſſe au tombeau, ainſi que des eaux qui ſe perdent ſans retour : en effet nous reſſemblons tous à des eaux courantes. De quelque ſuperbe diſtinction que ſe flattent les hommes, ils ont tous une même origine ; & cette origine eſt petite : leurs années ſe pouſſent ſucceſſivement comme des flots ; ils ne ceſſent de s'écouler ; tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit, & traverſé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous enſemble ſe confondre dans un abîme où l'on ne reconnoît plus ni Princes ni Rois, ni toutes ces autres qua-

L'HOMME.

lités ſuperbes qui diſtinguent les hommes ; * de même que ces fleuves tant vantés demeurent ſans nom & ſans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues. (*Bossuet ; Oraiſons Funèbres.*)



Figure I.

La voila, malgré ce grand cœur, cette Princeſſe ſi admirée & ſi chérie ; la voilà telle que la mort nous l'a faite : encore ce reſte, tel quel, va-t-il diſparoître ; cette ombre de gloire va s'évanouir, & nous l'allons voir dépouillée même de cette triſte décoration. Elle va deſcendre à ces ſombres lieux, à ces demeures ſouterraines, pour y dormir dans la pouſſière avec les Grands de la terre, comme parle Job ; avec ces Rois & ces Princes anéantis, * parmi leſquels on peut à peine la placer, tant les rangs y ſont preſſés, tant la mort eſt prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuſe encore : la mort ne nous laiſſe pas aſſez de corps pour occuper quelque place, & on ne voit là que les tombeaux qui faſſent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom ; même celui de *Cadavre*, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-temps ; il devient

un je ne ſçais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il eſt vrai que tout meurt en lui, juſqu'à ces termes funèbres par leſquels on exprimoit ſes malheureux reſtes. (*Bossuet*; *Oraiſons Funèbres.*) L'HOMME.



CEPENDANT on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercœuil orné de pourpre, d'or & d'argent. * La mort, qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté; & les graces étoient encore ſur ſon viſage pâle: on voyoit flotter autour de ſon cou, plus blanc que la neige, mais penché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atis & de Ganimède, qui alloient être réduits en cendres: on remarquoit dans le côté la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le Royaume ſombre de Pluton. Télémaque, triſte & abattu, ſuivoit de près le corps, & lui jetoit des fleurs. Quand on fut arrivé au Bûcher, le jeune fils d'Ulyſſe ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui envelopoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. « Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car » je n'oſe te nommer mon *Ami*: appaiſe-toi, ô » ombre, qui as mérité tant de gloire! ſi je ne *FIGURE I.*

L'HOMME. » t'aimois, j'envierois ton bonheur; tu es délivré » des misères où nous sommes encore, & tu en » es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! » que je serois heureux de finir de même! Que » le Styx n'arrête point ton ombre; que les champs » Elisées lui soient ouverts; que la renommée » conserve ton nom dans tous les siècles, & que » tes cendres reposent en paix ». A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'Armée poussa un cri: on s'attendrissoit sur Hippias dont on racontoit les grandes actions; & la douleur de sa mort rappellant toutes ses belles qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse & une mauvaise éducation lui avoient donnée. (*De Fénelon*; *Télémaque*.)

❀

Figure XIX. Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate; il le fit étendre dans un lit de pourpre, où, la tête penchée sur l'épaule avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre qui, ayant couvert la terre de son ombre, & poussé vers le Ciel des rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bûcheron: * il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mère féconde qui nourrit les tiges dans son sein; il languit; sa verdure

s'efface ; il ne peut plus se soutenir ; il tombe ; ses rameaux qui cachoient le Ciel, traînent sur la poussière ; flétri & desséché, il n'est plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate, en proie à la mort, étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le Bûcher fatal. Déja la flamme montoit vers le Ciel ; une troupe de Pyliens, les yeux baissés & pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement : le corps est bientôt brûlé ; les cendres sont mises dans une Urne d'or ; & Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette Urne comme un grand trésor à Calimaque qui avoit été le Gouverneur de Pisistrate. « Gardez, » lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux » restes de celui que vous avez aimé. Gardez-les » pour son père ; mais attendez à les lui donner » quand il aura assez de force pour les demander ». (*De Fénelon ; Télémaque.*) L'HOMME.

❀

RAPPELLEZ seulement les victoires, les prises de Places, les Traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce Régne. Vous y touchez encore ; vous en avez été, la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls & la gloire : *FIGURE II.*

L'HOMME. ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous ce n'est déja plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, & que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? Les années paroissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparoissent, elles nous échappent en un instant; & nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paroît encore si loin, & ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, & tel que vous le voyez aujourd'hui. Une nouvelle Cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux Acteurs: ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux Héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques: * Un nouveau monde s'est élevé, insensiblement & sans que vous vous en soyez apperçu, sur les débris du premier. Tout passe avec vous & comme vous; une rapidité, que rien

n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, & nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; la figure du monde passe sans cesse ; les morts & les vivants se remplacent & se succèdent continuellement ; rien ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint ; Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux ; * & il voit avec indignation de foibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, & tomber au sortir de-là entre les mains de sa colère & de sa vengeance. (*MASSILLON* ; *Carême.*)

L'HOMME.



CEPENDANT, mes frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui passe ? la mort de nos proches, de nos amis, de nos côncurrents, de nos maîtres ? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près ; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles : nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui ; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder ; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous ressemblons à ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, & dans le

FIGURE XV.

temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés ſous le fer & le feu des ennemis, ſe chargent avidement de leurs habits ; & à peine en ſont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venoient de ſe parer. Ainſi le fils ſe revêt des dépouilles du père ; lui ferme les yeux ; ſuccède à ſon rang, à ſa fortune, à ſes dignités ; conduit l'appareil de ſes funérailles, & ſe retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il eſt revêtu, qu'inſtruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de ſa perte, ou du moins déſabuſé des choſes d'ici-bas, par un ſpectacle qui lui met ſous les yeux le néant, & qui lui annonce inceſſamment la même deſtinée. La mort de ceux qui nous environnent n'eſt pas pour nous une inſtruction plus utile : un tel laiſſe un poſte vacant, & on s'empreſſe de le demander ; un autre vous avance d'un degré dans le ſervice : celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auroient incommodé ; celui-là vous laiſſe l'oreille & la faveur du maître ; & c'étoit le ſeul qui pouvoit vous la diſputer : un autre enfin vous approche d'une dignité, & vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui ; & là-deſſus on ſe ranime, on prend de nouvelles meſures, on fait de nouveaux projets ; &

loin de ſe détromper par l'exemple de ceux que l'on voit diſparoître, * il ſort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos deſirs, tous nos attachements pour le monde; & la mort, cette image ſi triſte de notre miſère, la mort ranime plus de paſſions parmi les hommes, que toutes les illuſions mêmes de la vie. (*MASSILLON*; *Carême.*)

L'HOMME.

❁

N'AVEZ-VOUS jamais lu dans l'ame d'un vieillard avare qui accompagne au tombeau une perſonne de ſon âge? Il me ſemble que je l'entends ſe parlant ainſi à lui-même: « J'ai quatre-vingts » ans accomplis; j'ai déja paſſé les limites que » Dieu a marquées aux humains, & j'aſſiſte à un » convoi funèbre; voici des flambeaux lugubres, » une troupe couverte de deuil, le tombeau qui » attend ſa proie. Pour qui ſe fait cette pompe? » Quel rôle joué-je dans cette Tragédie? Aſſiſté-» je au convoi d'un autre, ou ſont-ce mes funé-» railles qu'on prépare? Ah! ſi ces reſtes de mou-» vement & de vie me diſent que je ſuis encore » ſur la terre, le vieillard qu'on enſevelit me dit » que j'en vais ſortir; ces rides qui défigurent » mon viſage, ce poids d'années qui m'accable, » ces infirmités qui me minent, ce cadavre,

FIGURE XXXIV.

L'HOMME.

» mouvant encore, fecondent fa voix, & m'avertiffent de ma fin prochaine; cependant que fais-je? Je bâtis des maifons; j'amaffe & j'accumule; je me réjouis, dans la penfée que l'année qui fuit verra mes revenus groffir, & mes capitaux augmenter. Aveuglement fatal! folie d'un cœur que l'avarice rend infatiable! déformais je ne veux penfer qu'à la mort. Je vais faire mes derniers adieux, revêtir mes langes mortuaires, defcendre dans mon cercœuil, & devenir infenfible à tout autre foin, qu'à celui de mourir de la mort des juftes ». Ainfi raifonne ce vieillard, & vous croyez peut-être que fa vie, répondant à ces réflexions, on va le voir déformais charitable, libéral, défintéreffé. * Non, ces réflexions s'évanouiffent avec l'objet qui les avoit fait naître, &, ce cadavre difparu de devant fes yeux, il oublie qu'il eft mort.

(*Saurin.*)



FIGURE XVIII.

Sur ce Théâtre où difparoiffent
Tous les frêles préfents des caprices du fort,
Mes yeux épouvantés à peine reconnoiffent
L'Homme aux prifes avec la mort.
Quelle face! quels yeux! quel regard immobile!
Quel trouble! quel effroi fous ce dehors tranquille!

Par degrés il ſe ſent périr.
* Ce qu'il perd l'attendrit ; ce qu'il riſque le glace.
Ciel ! ſoutiens ſa foibleſſe ; & pour dernière grace,
Qu'il achève enfin de mourir.

Venez, voyez, troupe frivole
Qu'un culte ſacrilège oſe diviniſer.
L'arrêt n'eſt point douteux ; il a proſcrit l'idole ;
Et l'idole va ſe briſer.
Connoiſſez votre ſort, préſomptueux fantômes.
La foule des Humains, à vos yeux vils atômes,
Diſparoît devant votre orgueuil.
Rapprochez-vous enfin de l'eſpèce mortelle ;
Venez, pour la venger, vous confondre avec elle
Dans la pouſſière du cercœuil.



Mon œuil tremblant parcourt la terre ;
Les mourants & les morts giſſent de tous côtés ;
Elle entr'ouvre ſon ſein ; quel ſpectacle elle enſerre !
Tous mes ſens ſont épouvantés.
Que de gouffres infects qui ſans ceſſe engloutiſſent !
Que de lambeaux hideux qui lentement pourriſſent !
Tel eſt donc l'ouvrage du temps !
O terre ! de la mort trophée épouvantable,
* Qu'eſt-ce donc que ta maſſe ? un monceau lamentable
Des débris de tes habitants.



L'HOMME.

Dans ces tas de pouſſière humaine,
Dans ce cahos de boue & d'oſſements épars,
Je cherche, conſterné de cette affreuſe ſcène,
Les Alexandres, les Céſars.
Cette foule de Rois, fiers rivaux du tonnerre,
Ces Nations, la gloire ou l'effroi de la terre,
Ce Peuple, Roi de l'Univers,
Ces Sages dont l'eſprit brilla d'un feu céleſte,
* De tant d'hommes fameux, voilà donc ce qui reſte;
Des tombeaux, des cendres, des vers.
(*Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux en 1737.*)



FIGURE XXVIII.

VOUS VOYEZ un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriſſeau,
Quitte ſa tige, tombe, vole
Sur la ſurface d'un ruiſſeau.
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'Onde errante;
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paroît; il ſurnage;
Souvent il eſt au fond des eaux;
Il rencontre ſur ſon paſſage,
Tous les jours des pays nouveaux;
Tantôt un fertile rivage,
Bordé de côteaux fortunés;
Tantôt une rive ſauvage,
Et des déſerts abandonnés:

L'HOMME.

* Parmi ces erreurs continues,
Il fuit ; il vogue juſqu'au jour
Qui l'enſevelit à ſon tour
Au ſein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme ſans retour.

(*M. Gresset.*)



FIGURE X.

Que deviendront alors, répondez, Grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre eſpoir ſe fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuſe moiſſon ?
Sujets, amis, parents, tout deviendra ſtérile;
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,
Ne paira point à Dieu le prix de ſa rançon.



Vous avez vu tomber les plus illuſtres têtes,
Et vous pourriez encore, inſenſés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non ; tout doit franchir ce terrible paſſage ;
Le riche & l'indigent, l'imprudent & le ſage,
Sujets à même loi, ſubiſſent même ſort.

D'avides étrangers, tranſportés d'allégreſſe,
Engloutiſſent déja toute cette richeſſe ;
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
* Et que vous reſte-t-il en ces moments ſuprêmes ?
Un ſépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit ſerez enſevelis.

(*Rousseau ; Ode.*)



Société.

III. LE MONDE CONSIDÉRÉ COMME SOCIÉTÉ.

IL EST plus aisé de connoître le *Monde* que de le bien peindre. Si l'on veut réunir ce qui le caractérise en général, tant d'objets se présentent, qu'ils jettent de la confusion dans l'esprit & dans le discours. Si l'on veut se borner à quelque article particulier, on risque d'être froid & languissant. M. Fléchier & Gaspard Terrasson ont évité ces deux écœuils : l'un avec un style brillant & fleuri, expose toute la tromperie, la corruption & la vanité du *Monde ;* l'autre se borne à en décrire les agitations, avec un style rapide & précipité, qui par cela même répond à ce qu'il veut exprimer. Son dessein est d'opposer l'empressement & l'agitation du *Monde* à la bassesse & à la légéreté des objets qu'on s'y propose, & d'opposer ensuite l'empressement du *Monde* pour des objets frivoles à la lâcheté des Chrétiens,

pour

pour des objets auſſi importants que celui du Salut. C'eſt ainſi qu'un Portrait eſt fait pour inſtruire, & non pour amuſer. SOCIÉTÉ.



QU'EST-CE que le monde ? C'eſt cette ſociété & ce commerce de gens qui ſont animés par cet eſprit corrompu & déréglé, qui eſt naturel à tous les hommes, tant qu'ils vivent ſelon la première génération qu'ils ont reçue d'Adam, & non pas ſelon la ſeconde qu'ils ont reçue de Jéſus-Chriſt. C'eſt une ſecte preſque univerſelle d'eſprits trompeurs ou trompés qui, ſuivant les mouvements de leur propre cœur, & ne s'accommodant pas des maximes de l'Evangile, ne reconnoiſſent pour tous biens, que les plaiſirs, les honneurs, les richeſſes, la curioſité & l'indépendance; & qui, tantôt tranſportés d'une fauſſe joie, tantôt accablés d'un chagrin imaginaire, paſſent leur vie au hazard, à ſe réjouïr, ou à s'affliger, comme s'ils ne croyoient rien par-delà, & s'ils n'avoient de Religion que par coutume & par bienſéance. C'eſt une foule d'eſprits remuants qui s'entre-choquent les uns les autres, ou pour entretenir leur orgueil, ou pour avancer leur ambition, ou pour conſerver leurs intérêts. Les plus habiles & les plus polis ſont ceux qui ſe font une occupation *FIGURE XIV.*

Société. d'un amuſement ; qui négligent leurs véritables devoirs pour de vaines cérémonies ; qui ſçavent mieux déguiſer leurs paſſions, & flatter celles des autres ; * & qui, perdant un ſolide repos pour des prétentions imaginaires, s'occupent de riens, ſe laſſent de tout, travaillent ſans fruit, vivent ſans règle, & meurent ſans préparation. (*Fléchier* ; *Panégyriques.*)



Figure XXVI. Siècle trompeur & méchant, où les mœurs ſont corrompues par les relâchements, les vérités diminuées par les erreurs, les vertus affoiblies par les mauvais exemples, & les vices accrus par le libertinage & l'impénitence ; où le menſonge déguiſe tout ; où la vanité s'inſinue dans tous les cœurs ; où l'intérêt propre occupe toutes les penſées ; où croiſſent preſque malgré nous une foule de deſirs ſéculiers, par les diſcours, par les actions, & par la vue des gens du ſiècle ; * où le péché s'établit par des occaſions dont ſe forment les engagements, par des coutumes qui deviennent des néceſſités, par des bienſéances dont on ſe fait de miſérables devoirs, par des imitations auxquelles on eſt aſſujetti, & par l'orgueil & la complaiſance qu'on ſe communique les uns aux autres. (*Fléçhier* ; *Panégyriques.*)

❀

Société. *Figure XIV.*

A juger des affaires du monde par les différentes agitations que l'on ſe donne pour les traiter, on pourroit croire que tout ce qui y a rapport eſt fort important; qu'elles ſont d'une nature à devoir occuper tout le cœur humain; qu'il s'agit de quelque choſe de grand; que les biens que l'on pourſuit, que les maux qu'on veut éviter, doivent fixer pour jamais l'état des hommes; & qu'il n'y a rien de mieux à deſirer ni à faire, que de réuſſir dans tout ce que l'on entreprend. Ce ne ſont pas ſeulement ceux qui commandent dans l'univers, les grands, les puiſſants, les opulents, qui favoriſent ce préjugé; il paroît naître de tout ce qui ſe paſſe parmi le peuple, dans les plus petites familles; &, ſi l'on ſuivoit toutes les démarches, ſi l'on devinoit toutes les penſées de l'homme du plus bas état, l'on affirmeroit volontiers que quelque grand objet le poſſède; qu'il y va de tout pour lui, & que toute ſa deſtinée dépend des ſuccès qu'il eſpère. Qu'on jete les yeux ſur la face de la terre, qu'on la parcoure depuis l'Orient juſqu'à l'Occident, qu'on examine toutes les conditions; on ne voit que des hommes empreſſés, ardents, paſſionnés : ce ſont des mouvements violents, des travaux immenſes, des fatigues exceſſives, des ſoucis ſans relâche, des amertumes

SOCIÉTÉ. cuifantes, une multitude, une confufion de fentiments & de defirs. Nous apprenons tous les jours qu'il fe forme de grandes intrigues; que des Royaumes entiers fe remuent; qu'on lève de grandes armées. Nous voyons, dans les hautes conditions, des hommes qui fe travaillent eux-mêmes, le jour & la nuit; qui bâtiffent de vaftes projets; qui envoient dans toutes les parties du monde; qui élèvent ou de grandes fortunes ou de fuperbes édifices. Si je paffe à des conditions d'un ordre inférieur; mêmes agitations, mêmes follicitudes. Ici on fe confume de douleur & de dépit; là on s'anime à parler de ce que l'on aime; les uns rifquent leur fanté & leur vie dans de longs voyages; les autres expofent leurs biens pour quelque nouvelle entreprife; par-tout on fe traverfe mutuellement; on fe fupplante; on fe plaide; on fe querelle; on fe charge d'outrages; on fe détruit. Enfin la feule vue d'une ville, d'une place publique, ce tumulte, ces mouvements, ces courfes rapides, tout annonce de grandes affaires, de grands intérêts; & qui ne connoîtroit pas les hommes, jugeroit d'abord par tout ce fpectacle, qu'il fe paffe dans le monde de grandes chofes, & que de grands biens doivent être la récompenfe de tant d'agitations. Mais dès qu'on approche, tout ce phantôme s'évanouït:

ces objets de tant de recherches ne ſont plus que de l'ombre & de la fumée ; ces bruyantes entrepriſes, des jeux d'enfants ; toutes ces courſes, des délires de phrénétiques ; & lorſqu'on croyoit heureux ceux qui parvenoient à leurs fins, * la mort qui les enlève détruit tout leur ouvrage, & anéantit par ſon ſouffle tout cet édifice de vanité. SOCIÉTÉ.

(*G. TERRASSON ; Carême.*)

L'ÉGLISE.

QUELLE pompe, quelle majeſté, quelle nobleſſe de ſtyle, dans le portrait que M. Boſſuet fait de l'*Egliſe !* Quelle expoſition des faits ! quelle heureuſe application de l'Écriture ! quel ordre dans la diſtribution des choſes ! quel effet dans tout l'enſemble ! Le ſecond portrait, placé dans le corps du diſcours, demandoit plus de vivacité. Auſſi quelle chaleur, quel feu, quel enthouſiaſme ! Cette vivacité conſiſte moins encore dans les exclamations dont ce morceau eſt entrecoupé, que dans le feu des penſées, dans L'EGLISE.

l'EGLISE.

la rapidité du ſtyle & la préciſion des expreſſions. Les deux ou trois morceaux de Molinier qui ſuivent, ſont un parfait modèle de la manière de rapporter beaucoup de faits en peu de mots, & de les réduire en images. Enfin le dernier trait, qui eſt de Rouſſeau, peut apprendre comment la Poéſie abrège & rend en même-temps des penſées plus vives & plus ſaillantes.

❀

FIGURE XXXIII.

C'EST ſans doute un grand ſpectacle, de voir l'Egliſe chrétienne figurée dans les anciens Iſraélites, la voir, dis-je, ſortie de l'Egypte & des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promiſe au travers d'un déſert immenſe où elle ne trouve que d'affreux rochers & des ſables brûlants : nulle terre, nulle culture, nul fruit ; une ſéchereſſe effroyable ; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du Ciel ; nul rafraîchiſſement qu'il ne lui faille tirer par un miracle du ſein d'une roche ; toute la nature ſtérile pour elle, & aucun bien que par grace ; mais ce n'eſt pas ce qu'elle a de plus ſurprenant. Dans l'horreur de cette vaſte ſolitude on la voit environnée d'ennemis ; ne marchant

jamais qu'en bataille ; ne logeant que ſous des tentes; toujours prête à déloger & à combattre : étrangère, que rien n'attache, que rien ne contente, qui regarde tout en paſſant, ſans vouloir jamais s'arrêter. Heureuſe néanmoins dans cet état, tant à cauſe des conſolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cauſe du glorieux & immuable repos qui ſera la fin de ſa courſe. * Voilà l'image de l'Egliſe, pendant qu'elle voyage ſur la terre. Balaam la voit dans le déſert : ſon ordre, ſa diſcipline, ſes douze Tribus rangées ſous leurs étendarts ; Dieu, ſon Chef inviſible au milieu d'elle ; Aaron, Prince des Prêtres & de tout le peuple de Dieu, chef viſible de l'Egliſe, ſous l'autorité de Moïſe, ſouverain Légiſlateur, & figure de Jéſus-Chriſt : le Sacerdoce étroitement uni avec la Magiſtrature; tout en paix par le concours de ces deux puiſſances : Coré & ſes Sectateurs, ennemis de l'ordre & de la paix, engloutis, à la vue de tout le peuple, dans la terre ſoudainement entr'ouverte ſous leurs pieds, & enſevelis tout vivants dans les enfers. Quel ſpectacle ! quelle aſſemblée ! quelle beauté de l'Egliſe ! Du haut d'une montagne Balaam la voit toute entière ; &, au lieu de la maudire, comme on l'y vouloit contraindre, il la bénit; on le détourne; on eſpère lui en cacher la beauté, en lui

L'EGLISE. montrant ce grand corps par un coin, d'où il ne puiſſe en découvrir qu'une partie; & il n'eſt pas moins tranſporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance & toute la proportion qui les aſſortit l'une avec l'autre. Ainſi de quelque côté qu'il la conſidère, il eſt hors de lui, &, ravi en admiration, il s'écrie: *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, & tentoria tua, Iſraël!* Que vous êtes admirables ſous vos tentes, enfants de Jacob! quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuſe beauté paroît dans ces pavillons ſi ſagement arrangés! Et, ſi vous cauſez tant d'admiration ſous vos tentes & dans votre marche, que ſera-ce quand vous ſerez établis dans votre patrie? (*Bossuet*; Sermon ſur l'*Unité de l'Egliſe.*)



FIGURE XVIII. LA COMPRENEZ-VOUS maintenant cette immortelle beauté de l'Egliſe Catholique, où ſe ramaſſe ce que tous les ſiècles préſents, paſſés & futurs, ont de beau & de glorieux? Que vous êtes belle dans cette union, ô Egliſe Catholique; mais, en même-temps, que vous êtes forte! Belle, dit le ſaint Cantique, & agréable comme Jéruſalem, & en même-temps terrible comme une armée rangée en bataille; belle comme Jéruſalem, où

l'on voit une ſainte uniformité & une police admirable ſous un même Chef; belle aſſurément dans votre paix, lorſque, recœuillie dans vos murailles, vous louez celui qui vous a choiſie, annonçant ſes vérités à ſes fidèles. Mais ſi les ſcandales s'élèvent, ſi les ennemis de Dieu oſent l'attaquer par leurs blaſphêmes, vous ſortez de vos murailles, ô Jéruſalem, & vous vous formez une armée pour les combattre; toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas; mais tout à coup devenue terrible. Car une armée qui paroît ſi belle dans une revue, combien eſt-elle terrible quand on voit tous les arcs bandés, & toutes les piques hériſſées contre ſoi? Que vous êtes donc terrible, ô Egliſe ſainte, lorſque vous marchez! Pierre à votre tête, & la Chaire de l'Unité vous uniſſant toute; abattant les têtes ſuperbes, & toute la hauteur qui s'élève contre la ſcience de Dieu; preſſant ſes ennemis de tout le poids de vos bataillons ſerrés; les accablant tout enſemble & de toute l'autorité des ſiècles paſſés, & de toute l'exécration des ſiècles futurs; diſſipant les héréſies & les étouffant quelquefois dans leur naiſſance; prenant les petits de Babylone & les héréſies naiſſantes, & les briſant contre votre pierre; Jéſus-Chriſt votre Chef vous mouvant d'en haut & vous uniſſant par des inſtruments

L'ÉGLISE. proportionnés, par des moyens convenables, * par un chef qui le repréſente, qui vous fait en tout agir toute entière, & raſſemble toutes vos forces dans une ſeule action. (*Le même; ibid.*)



FIGURE XVI. S*ÆPE expugnaverunt me à juventute meâ; etenim non potuerunt mihi.* Les contradictions ont affligé l'Egliſe & l'ont agitée; elles lui ont porté de rudes coups; elles lui ont rouvert ſouvent les mêmes plaies, & lorſqu'elles étoient à peine fermées; mais elles n'ont pu y faire périr la moindre partie de la vérité : *Etenim non potuerunt mihi.* Selon que les héréſies prévues par S. Paul comme une choſe qui arriveroit infailliblement dans l'Egliſe, ont été plus puiſſamment appuyées; qu'elles ont été plus ſubtilement expoſées, ou plus adroitement menées; qu'elles ont gagné plus de gens par quelque appas de chair & de ſang, elles ont fait plus de ravage dans l'Egliſe; mais elles n'ont jamais pu lui faire abandonner la doctrine ancienne; &, ou elles y ſont revenues elles-mêmes par les inſtructions de l'Egliſe, ou elles ſe ſont retirées de l'Egliſe, ſéparées de la vérité & de Jéſus-Chriſt : *Etenim non potuerunt mihi.* Selon que des doctrines nouvelles touchant les mœurs, que des opinions contraires à la pureté de l'Evangile

& à la tradition, qui en eſt le ſeul interprête, ſe ſont gliſſées ſourdement; qu'elles ont trouvé des partiſans chauds & accrédités; qu'elles ont été goûtées des peuples toujours portés à la nouveauté & au relâchement; qu'elles ont ſçu trouver de la faveur auprès des Grands, & comme dans l'Egliſe, elles ont fait plus de progrès au milieu de l'Egliſe; mais elles n'ont jamais pu devenir la Doctrine de l'Egliſe, qui luit toujours au milieu de ces ténèbres; elles n'ont jamais pu prévaloir contre l'Egliſe, qui preſcrit contre elles par ce ſeul caractère de nouveauté qu'elles portent: *Etenim non potuerunt mihi.* Ainſi ces Doctrines d'erreur & de menſonge ſont amères pour l'Egliſe, & d'autant plus que c'eſt dans le temps de ſa paix; elles ſont toujours impuiſſantes contre elle, qui pour les décréditer & les condaner, quand ſa ſageſſe le lui inſpirera, n'aura qu'à nommer l'auteur de ces Doctrines perverſes; n'aura qu'à nommer le jour où elles ont paru pour la première fois dans l'Egliſe. Ces nouveautés hardies, ſelon le caractère de l'erreur, & des hommes qui les ſoutiennent & qui les ont inventées, pourroient bien ſe donner à elles-mêmes le nom de l'*Antiquité*, & ſe vanter inſolemment d'être la Doctrine de l'Egliſe; mais elles ne pourront pas effacer des eſprits & des livres la véritable anti-

L'EGLISE.

quité, qui, par ce ſeul caractère, eſt déclarée dans l'Egliſe ſa ſeule Doctrine : *Etenim non potuerunt mihi*. Elles pourront bien, à raiſon du malheur des temps, fermer la bouche de l'Egliſe pour un temps, & arrêter une formelle condanation ; mais jamais elles ne porteront l'Egliſe à une condeſcendance qui les mette ſur la même ligne que la pure & ſaine Doctrine qui vient des Apôtres, & qui éclate dans toute l'Egliſe. C'eſt une prévarication à laquelle ils s'attendroient vainement, parce qu'elle eſt ſans exemple, parce qu'elle eſt impoſſible dans l'Egliſe, qui ne peut non plus perdre la pureté de ſa morale, que la pureté de ſes Dogmes : *Etenim non potuerunt mihi*. * Que les Royaumes donc, & ceux qui les mènent par leurs intrigues, & ceux qui les troublent depuis ſi long-temps, ſe réuniſſent pour faire décider dans l'Egliſe quelque choſe de favorable & de précis touchant ces Doctrines licencieuſes qui cherchent à s'établir, toujours ſur des raiſons humaines : que tous les Royaumes, dis-je, de ce monde l'entreprennent & le pourſuivent vivement, l'Egliſe n'y prêtera jamais ſon autorité : qu'on y emploie l'artifice, l'Egliſe ne laiſſera rien paſſer de tel par une ſurpriſe humaine : cela ne ſe peut pas, les promeſſes y ſont formelles : *Etenim non potuerunt mihi*. Qu'ils ſe contentent donc de fatiguer

l'Eglise, de lui susciter au-dedans d'elle-même une grande, & peut-être la plus grande contradiction qu'elle ait éprouvée depuis qu'elle est née; mais qu'ils n'espèrent pas en remuant la terre, en remuant mille ressorts, de lui faire consacrer par des jugements solennels ces Doctrines des hommes : ils ne peuvent pas lui faire encore ce mal après tant d'autres : *Etenim non potuerunt mihi.* Qu'ils se contentent que l'Eglise les souffre sans les renvoyer parmi les infidèles, ou les joindre à ces anciens corrupteurs de la morale évangélique; mais qu'ils ne fassent point d'eux & de leurs erreurs une même chose avec l'Eglise & sa Doctrine : l'Eglise ne le pourroit souffrir; l'Eglise seroit en contradiction avec elle-même, & ils ne peuvent pas la pousser jusque-là : *Etenim non potuerunt mihi.* (*MOLINIER; Carême.*)

L'EGLISE.



FAIRE l'histoire du peuple de Dieu, c'est montrer aux hommes une suite de travaux & de combats de ce peuple bien-aimé depuis sa jeunesse; * c'est montrer aux hommes l'Eglise toujours attaquée par les hommes, & toujours défendue de Dieu; toujours en péril par les efforts de l'enfer, & toujours en assurance par cette

FIGURE XXXIII.

L'EGLISE. protection du Ciel ; quelquefois humiliée, mais jamais confondue ; quelquefois troublée, mais jamais abattue ; quelquefois ébranlée jusque dans ses fondements, mais jamais renversée ; quelquefois en guerre avec elle-même, c'est-à-dire, ses enfants avec ses enfants, mais jamais ne se détruisant elle-même ; quelquefois faisant de grandes pertes, mais toujours les réparant d'un autre côté ; quelquefois insultée de ses ennemis, comme s'ils l'eussent déja vaincue, ou qu'ils eussent été près de la vaincre ; & toujours plutôt ou plus tard, triomphant de ses ennemis les plus fiers & les plus obstinés ; toujours sortant plus pure de l'épreuve, plus forte du combat, plus certaine de ne pas périr de ces tempêtes où elle avoit crié à Dieu dans sa frayeur : « Tenez-moi de votre main » forte, afin que je ne périsse pas ; sauvez-moi, » mon Dieu, parce que les grandes eaux m'inon- » dent de toutes parts ».

(*MOLINIER ; Panégyriques.*)



FIGURE XVI. QUAND je parle du Peuple de Dieu, je remonte jusqu'à celui dont nous n'avons fait que continuer la succession, sous une autre forme de Religion. Quand je parle de l'Eglise, je remonte jusqu'à celle qui fut en même-temps la figure de celle

qui devoit naître au milieu des ſiècles, qui eſt celle d'aujourd'hui, & la véritable Egliſe de ces temps-là; cette Egliſe des temps anciens dans cette première ſource d'Iſraël; dans la maiſon d'Abraham, où Iſmaël, méchant & jaloux, le fils de l'eſclave, ne ceſſe de contredire & d'affliger Iſaac, le fils de la femme libre, & doux & pacifique. Dans l'Egypte, où elle eſt auſſi-tôt tranſportée, * voyez-la maltraitée de ceux qui la dominent, perſécutée ſans relâche, opprimée avec une malice profonde, & puis avec une violence ouverte, ſans pouvoir être détruite: voyez-la s'échappant de l'homme cruel, & de la colère du peuple barbare, ſe ſauvant à travers une mer comme de ſang; voyez-la dans le déſert, au ſortir d'Egypte, toujours en armes, toujours marchant en bataille; combattant à droite & à gauche; cherchant la Terre promiſe à travers les obſtacles & les ennemis, & y entrant par mille combats: voyez-la dans le lieu de ſon repos, de ce repos tant promis, toujours agitée à la vue des périls qui l'environnent; toujours occupée à ſe défendre contre les ſurpriſes ou les attaques ouvertes d'un ennemi qui ſubſiſte dans la défaite; toujours craignant les reſtes du Jébuſéen & de l'Armorrhéen, en étant ſouvent inſultée, & ne pouvant pas, quoique la plus forte, & ſous tant de grands Ca-

l'Eglise. pitaines, achever de détruire cet ennemi preſque détruit. (*Fléchier.*)



Figure III.

* Le trône eſt ſur l'Autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'Encenſoir.
Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante;
Là, ſon premier Apôtre, avec la vérité,
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.
Ses Succeſſeurs heureux, quelque temps, l'imitèrent,
D'autant plus reſpectés, que plus ils s'abaiſſèrent.
Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,
La pauvreté ſoûtint leur auſtère vertu;
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien deſire,
Du fond de leur chaumière ils voloient au martyre.
(*M.* de *Voltaire; Henriade.*)



Figure XVIII.

Sion, montagne auguſte & ſainte,
Formidable aux audacieux;
Sion, ſéjour délicieux,
C'eſt toi, c'eſt ton heureuſe enceinte
Qui renferme le Dieu de la Terre & des Cieux.



O murs! ô ſéjour plein de gloire!
Mont ſacré, notre unique eſpoir,
Où Dieu fait régner la victoire
Et manifeſte ſon pouvoir!

* Cent

L'EGLISE.

* Cent Rois ligués pour nous livrer la guerre,
Etoient venus ſur nous fondre de toutes parts;
Ils ont vu nos ſacrés remparts;
Leur aſpect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.



Le Seigneur dans leurs camps a ſemé la terreur.
Il parle; & nous voyons leurs trônes mis en poudre,
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs ſoldats conſternés d'horreur,
Leurs vaiſſeaux ſubmergés, & briſés par la foudre;
Monuments éternels de ſa juſte fureur.
Rien ne ſçauroit troubler les loix inviolables
Qui fondent le bonheur de ta ſainte Cité;
Seigneur, toi-même en as jetté
Les fondements inébranlables.



Au pied de tes Autels humblement proſternés,
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.
Des lieux chéris où le jour prend naiſſance
Juſqu'aux climats où finit ſa ſplendeur,
Tout l'Univers révère ta puiſſance,
Tous les Mortels adorent ta grandeur.

(*Rousseau.*)



LA COUR.

LA COUR.

RIEN n'eſt plus utile pour apprendre à penſer, que d'enviſager, comme on peut le faire ici, un même objet ſous différentes faces. D'abord on voit combien la *Cour* eſt dangereuſe pour l'innocence ; M. Fléchier en montre pluſieurs périls ſecrets, d'autant plus redoutables qu'ils le paroiſſent moins ; il donne enſuite une juſte idée des révolutions de la *Cour*, & des agitations que ces ſortes de révolutions excitent dans les eſprits & dans les cœurs des particuliers. M. Boſſuet, en peu de mots, mais énergiques, ôte, pour ainſi dire, à la *Cour*, le maſque riant dont elle couvre ſes vrais chagrins. M. l'Abbé Poulle ſe borne à la ſervitude brillante de la *Cour*. Le P. Maſſillon en dépeint la perfidie, & en fait ſentir l'impoſture & la duplicité par des penſées neuves, fines & nobles. Le P. de Neuville en fait un portrait général, où pas un des traits précédents n'eſt oublié. M. de Fénelon, ſous un emblême

ingénieux, relève adroitement l'audace & la fierté des Grands, & les flatteries basses & rampantes de ceux qui leur sont soumis. Les traits en paroissent outrés à ceux qui n'ont fait qu'entrevoir le *Monde*; mais ils paroissent vrais & naturels à ceux qui le connoissent par expérience. Enfin M. de Voltaire, & M. l'Abbé de Bernis, avec des pensées & des tours différents, montrent la fausseté, la malice & la perfidie de la *Cour*. On peut remarquer dans tout cela, que chaque Auteur dit précisément tout ce qu'il faut dire sur un article, & qu'il ne dit rien au-delà: règle bien nécessaire pour rendre une peinture vraie. On doit remarquer en second lieu, que chacun de ces tableaux est bien accordé; que toutes les parties, quoique variées, paroissent travaillées par la même main. On trouve dans chacun le même goût, le même ton, le même style; ils sont tous grands; & chacun en particulier porte un caractère de beauté qui lui est propre, & qui le distingue des autres.

LA COUR.

LA COUR. *FIGURE XVI.*

IL EST vrai que tout le poids de l'autorité & toute la grandeur de l'Etat, eſt en la perſonne des Rois; mais on peut dire que la diſcipline des mœurs & le ſuccès de la piété dans la Cour eſt en la perſonne des Reines. C'eſt autour d'elles que ſe range & que ſe réunit ordinairement tout l'eſprit du ſiècle, le deſir de plaire, l'envie de parvenir, le plaiſir de voir & d'être vue; c'eſt-là que ſe forgent ces traits de feux, ſelon les termes de l'Apôtre, dont l'Ennemi ſe ſert pour allumer les paſſions dans ces ames vaines qui ſont les idoles du monde, & dont le monde lui-même eſt l'idole; c'eſt-là que s'apprennent tous les uſages du luxe, de la vanité, de l'ambition & de la délicateſſe; que ſe forment ces paſſions qui font mouvoir toutes les autres; & que, par un commerce fatal au ſalut des ames, les uns ſe font un art de ſéduire, & les autres une gloire d'être ſéduits. Comme le vice eſt contagieux, il ſe répand de là dans les régions inférieures du Royaume: on ſe fait des modèles de ces déréglements de mœurs, &, par une ſuite funeſte, mais naturelle, * les péchés mêmes des Grands deviennent les modes des peuples; & la corruption de la Cour s'établit enfin comme politeſſe dans les Provinces.

(*FLÉCHIER; Oraiſons Funèbres.*)

LA COUR. *FIGURE XVI.*

QUELLE chûte, Meſſieurs, & combien de fortunes chancelantes, ou renverſées en une ſeule! Que ſont les hommes, lorſqu'au milieu de leurs eſpérances & de leurs établiſſements, Dieu, dont les Jugements ſont impénétrables, briſe les bras de chair qui les appuyoient? Les uns ſe perdent ſans reſſource; les autres étonnés & incertains de leur état, ne pouvant ni ſoutenir leur dignité, ni ſupporter leur diſgrace, ni ſe maintenir à la Cour, ni ſe réſoudre à la retraite, traînent avec ennui les foibles reſtes d'un crédit qui ſe ſoutient encore un peu par lui-même, & qui tombe bientôt après ſous le poids d'une nouvelle domination. Les bienfaits s'oublient, les amitiés ceſſent, la confiance s'éloigne, les ſervices mêmes ſont comptés pour des récompenſes. Quand on ſeroit utile, on ceſſe d'être agréable; * de nouveaux intérêts font chercher de nouveaux ſujets; telles ſont les viciſſitudes du monde. * Vous ſeul, Seigneur, êtes toujours le même, & vos années ne finiſſent point; bienheureux ceux qui ſe confient en vous; leurs eſpérances ne ſeront point confondues.

(*FLÉCHIER*; *Oraiſons Funèbres.*)



LA COUR. *FIGURE XXV.*

LA COUR veut toujours unir les plaiſirs avec les affaires. Par un mêlange étonnant, il n'y a rien de plus ſérieux, ni enſemble de plus enjoué. Enfoncez, vous trouvez par-tout des intérêts cachés, des jalouſies délicates qui cauſent une extrême ſenſibilité; &, dans une ardente ambition, * des ſoins & un ſérieux auſſi triſte qu'il eſt vain; tout eſt couvert d'un air gai, & vous diriez qu'on ne ſonge qu'à s'y divertir.

(*BOSSUET*; *Oraiſons Funèbres.*)

❀

FIGURE XIV.

AU SEUL mot de la *Cour*, Chrétiens auditeurs, ſe réveillent dans votre eſprit les idées les plus flatteuſes; vous vous la repréſentez ſous l'image du Temple de la volupté, de l'orgueil & de la molleſſe; ces traits généraux peignent mieux le Monde que la Cour. On n'y va pas chercher les plaiſirs; hélas! on auroit plutôt à ſe défendre de l'ennui: on n'y va pas chercher la diſtinction; la ſplendeur primitive du trône y éteint tout éclat qui n'eſt qu'emprunté; la majeſté du Maître y attire ſeule les regards & les hommages; les Dieux du ſiècle y ſont confondus avec la foule ſervile qui par-tout ailleurs les encenſe; ils dépoſent en y entrant leur grandeur & leur fierté, & ils ne les reprennent que lorſqu'ils en ſortent. Se flatteroit-

on d'y trouver les douceurs & les aiſes de la vie ? Les habitants de ce ſéjour s'eſtiment trop heureux d'y camper ſous des tentes ; ils ne connoiſſent ni le ſommeil ni la tranquillité ; toujours contraints, toujours diſtraits, toujours hors d'eux-mêmes ; entraînés par un tourbillon rapide, ils vont ſans deſſein, ſans plaiſir ; & les amuſements des Princes ſont les fatigues des Courtiſans. Sans l'ambition & ſans l'intérêt, les Cours des Rois ne ſeroient pas ſi fréquentées : comme ces paſſions y ſont excitées par la grandeur des récompenſes, & gênées en même-temps par la préſence du Souverain & par la pénétration des concurrents, elles n'en ſont que plus vives & mieux déguiſées ; ainſi ce qui caractériſe les vrais Courtiſans, ce qui dans la même nation en fait une nation ſéparée du reſte des ſujets, & différente de mœurs & de langage, c'eſt la ſoif immodérée de dominer & de s'enrichir, jointe à la duplicité ; c'eſt cet art funeſte où ils excellent, de donner perpétuellement le change, de ne paroître occupés que de leurs plaiſirs, tandis qu'ils ne ſongent qu'à leur fortune ; de tourner leurs défauts en agréments, de prêter aux vices des couleurs qui les embelliſſent ; de ſubſtituer à la vérité & aux ſentiments, des paroles artificieuſes & des proteſtations ſimulées ; de mettre en œuvre les profondeurs & les ruſes de l'intrigue ; d'affecter

LA COUR.

des manières libres & aiſées, qui ne promettent que candeur & que bonne-foi ; de cacher les chagrins ſous un viſage riant ; de maſquer la haine des dehors de la politeſſe, & de nuire dans les ténèbres, en faiſant ſemblant d'obliger au grand jour. * Les bénédictions ſont ſur leurs lèvres, *ore ſuo benedicebant*; les malédictions ſont dans leur cœur, *corde ſuo maledicebant.* A les voir ſi attentifs, ſi prévenants, ſi officieux, on diroit qu'ils ne compoſent tous enſemble qu'une ſeule famille dont les intérêts ſont les mêmes. Percez cette apparence trompeuſe, vous découvrirez dans ces amis prétendus autant d'envieux & de rivaux, qui n'aſpirent qu'à leur deſtruction mutuelle ; leurs perfidies & leurs noirceurs les feroient déteſter, s'ils ne poſſédoient le talent dangereux de ſéduire & de plaire.

(*M. l'Abbé* POULLE.)



FIGURE XIV.

LES COURS, ſur-tout, ſont pleines de délations & de mauvais offices ; c'eſt-là où toutes les paſſions ſe réuniſſent, ce ſemble, pour s'entre-choquer & ſe détruire ; les haines & les amitiés y changent ſans ceſſe avec les intérêts : il n'y a de conſtant & de perpétuel, que le deſir de ſe nuire ; les liens même du ſang ſe dénouent, s'ils ne ſont reſſerrés

par des intérêts communs. L'ami, comme parle Jérémie, marche frauduleusement sur son ami, & le frère supplante le frère. Il semble que l'on soit convenu que la bonne-foi ne seroit pas une vertu, & que l'amitié ne seroit plus qu'une bienséance: l'art de tendre des pièges n'y déshonore que par le mauvais succès; enfin la vertu elle-même, souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La Religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend; l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie, & au desir insatiable de la fortune; &, comme dans ce temple de Babylone, dont il est parlé dans Daniel, * en public tout paroît pour la Divinité, en secret & par des voies souterreines, on reprend tout pour soi-même. LA COUR.

(*MASSILLON; Oraisons Funèbres.*)



MAIS vous sied-il, à vous qui vivez à la Cour, de leur faire ce reproche? Toute votre vie est une feinte éternelle; vous jouez par-tout un rôle qui n'est point le vôtre; vous flattez ceux que vous n'aimez pas; vous rampez devant d'autres que vous méprisez; vous faites l'empressé auprès de ceux de qui vous attendez des graces, quoiqu'au *FIGURE IX.*

LA COUR.

fond vous regardiez leur faveur avec envie, & que vous les croyiez indignes de leur élévation; en un mot toute votre vie est un personnage continuel. Par-tout votre cœur dément votre conduite; par-tout votre visage est la contradiction de vos sentiments; * vous êtes les hypocrites du monde, de l'ambition, de la faveur, de la fortune.

(*MASSILLON*; *Carême.*)



FIGURE XVI.

LA, sur ce théâtre changeant & mobile, où la scène varie à chaque instant, où, sous les apparences du repos, règne le mouvement le plus rapide; dans cette région d'intrigues cachées, de perfidies ténébreuses, de méchanceté profonde & réfléchie, où l'on respecte sans estimer, on applaudit sans approuver, on sert sans aimer, on nuit sans haïr, on s'offre par vanité, on se promet par politique; on se donne par intérêt, on s'engage sans sincérité, on se retire, on abandonne sans bienséance & sans pudeur: dans ce Labyrinthe de détours tortueux, où la prudence marche au hasard, où la route de la prospérité mène si souvent à la disgrace, où les qualités nécessaires pour s'avancer, sont un obstacle qui empêche de parvenir; où vous n'évitez le mépris, que pour tomber dans la haine; où le mérite modeste est oublié,

parce qu'il ne s'annonce pas ; où le mérite qui se produit est écarté, opprimé, parce qu'on le redoute ; * où les heureux n'ont point d'amis, puisqu'il n'en reste point aux malheureux.

LA COUR.

(*Le R. P. De Neuville* ; *Oraison Funèbre du Cardinal de Fleury.*)



FIGURE II.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison : elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi ; l'Architecture étoit de meilleur goût ; Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables : il étoit alors dans un sallon de marbre, auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre, avec une broderie d'or ; il paroissoit las & épuisé de ses travaux ; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sçais quoi d'agité, de sombre & de farouche ; les plus grands de l'Etat étoient autour de lui, rangés sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œuil : à peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde s'écrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit, avec des exagérations ridicules, ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le Roi ; un autre lui assuroit que

la Cour. Jupiter ayant trompé sa mère, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du Père des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des Vers où il assuroit que Protésilas, instruit par les Muses, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit; un autre Poëte, encore plus lâche & plus impudent, l'appelloit dans ses Vers l'*Inventeur des Beaux-Arts* & le père des Peuples qu'il rendoit heureux; il le dépeignoit tenant en main la Corne d'abondance. Protésilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait & dédaigneux, comme un homme qui sçait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de grace de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. * Protésilas sourit, toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore sçavoir ce qu'on avoit dit; mais, Protésilas reprenant bientôt son air sévère & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence. Plusieurs Nobles cherchoient le moment où Protésilas pourroit se retourner vers eux & les écouter; ils paroissoient émus & embarrassés; c'est qu'ils avoient à lui demander des graces; leurs postures suppliantes parloient pour eux; ils paroissoient aussi soumis qu'une mère aux pieds des Autels, lorsqu'elle

demande aux Dieux la guérifon de fon fils unique; tous paroiffoient contents, attendris, pleins d'admiration pour Protéfilas, quoique tous euffent contre lui une rage implacable. Dans ce moment Hégéfippe entre, faifit fon épée, & lui déclare qu'il va l'emmener dans l'ifle de Samos: à ces mots toute l'arrogance de Protéfilas tomba comme un rocher qui fe détache du haut d'une montagne efcarpée. Le voilà qui fe jette tremblant aux pieds d'Hégéfippe; il pleure, il héfite, il bégaye, il tremble, il embraffe les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas, une heure auparavant, honorer d'un de fes regards; tous ceux qui l'encenfoient, le voyant perdu fans reffource, changèrent leurs flatteries en des injures fans pitié. LA COUR.

(*De Fénelon*; *Télémaque.*)

❀

* * * * * * * Les amis de mon père *Figure XVI.*
Sont autant d'inconnus que glace ma mifère;
Et ma jeuneffe même écarte loin de moi
Tous ceux qui dans le cœur me réfervent leur foi.
Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon fort la trifte connoiffance,
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus,
Qui font de tous mes pas les témoins affidus;
Qui, choifis par Néron pour ce commerce infâme,
* Trafiquent avec lui des fecrets de mon âme:

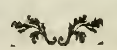
LA COUR. Quoi qu'il en ſoit, Narciſſe, on me vend tous les jours.
Il prévoit mes deſſeins; il entend mes diſcours;
Comme toi, dans mon cœur il ſçait ce qui ſe paſſe.
* *

(*Racine*, *père.*)

✿

Figure XVI. Depuis deux mois, au plus, vous êtes à la Cour;
Vous ne connoiſſez pas ce dangereux ſéjour.
Sur un nouveau-venu, le Courtiſan perfide,
Avec malignité jette un regard avide;
Pénètre ſes défauts, &, dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même ſans retour.
Craignez de ces Meſſieurs la malice profonde;
Le premier pas, mon Fils, que l'on fait dans le monde,
Eſt celui dont dépend le reſte de nos jours.
Ridicule une fois on vous le croit toujours;
L'impreſſion demeure. En vain croiſſant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus ſage,
On ſouffre encor long-temps de ce vieux préjugé;
On eſt ſuſpect encor lorſqu'on eſt corrigé;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeuneſſe.
* Connoiſſez donc ce monde, & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

(*M. De Voltaire.*)



LA COUR.
FIGURE XVI.

Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la fortune éveille & la haine & l'amour,
Où la vertu modeste, & toujours poursuivie
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie!
Tout présente en ce lieu l'étendard de la paix;
Où se forge la foudre, il ne tonne jamais;
Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes,
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes.
Théâtre de la ruse & du déguisement,
Le poison de la haine y coule sourdement.
Il n'est point à la Cour de pardon pour l'offense.
Hommes dans leurs arrêts, & Dieux dans leur vengeance,
Les Courtisans cruels restent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Par-tout j'y vois errer la sombre jalousie,
Qui cachant le poignard dont elle s'est saisie,
* Imprime sur son front les traits de l'amitié;
Appelle sur ses pas l'amour & la pitié;
Redouble les serments, s'abandonne aux alarmes,
Et prépare son fiel en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur, & la paix dans les yeux;
Même en les invoquant, elle trahit les Dieux;
Elle attaque, à la fois, le nom & la fortune;
La gloire l'éblouït; la grandeur l'importune.
Fuyez de cet aspic les yeux étincelants;
Il vous perdra, Mortel, s'il connoît vos talents.

(*M. l'Abbé* De Bernis.)



LA COUR.

FIGURE XVI.

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

LA SINCÈRE amitié n'habite point la Cour;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un maître;
Tout y devient flatteur; tout flatteur cache un traître;
Eût-il gagné les cœurs par des bienfaits nombreux,
Ose-t-on être encor l'ami d'un malheureux?
De la Cour un instant change toute la face,
Tout vole à la faveur, tout quitte la disgrace;
Ceux-mêmes qu'il servit ne le défendront pas:
* Le jour d'un nouveau règne est le jour des ingrats.

(*M. GRESSET.*)



FIGURE XVI.

* * * * * LA COUR est en tout temps
Une terre inconnue à tous ses habitants.
Après un long séjour, après un long voyage,
On s'y retrouve encore à son apprentissage;
On y marche toujours sur des pièges nouveaux;
On y vit entouré d'un peuple de rivaux,
Ou d'amis dangereux; heureux qui les devine!
On n'y peut s'élever que sur quelque ruine;
On n'y peut profiter que des fautes d'autrui;
Tel, au gré de ses vœux, s'y maintient aujourd'hui,
Qui demain ne pourra faire tête à l'orage,
* Et l'on finit souvent par y faire naufrage.

(*LA CHAUSSÉE.*)



LA COUR. FIGURE XVI.

QUICONQUE ne ſçait pas dévorer un affront,
Ni de fauſſes couleurs ſe déguiſer le front,
* Loin de l'aſpect des Rois, qu'il s'écarte, qu'il fuie.
* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

(*RACINE.*)

✿

FIGURE XV.

LA COUR offre à nos yeux de ſuperbes eſclaves,
Amoureux de leur chaîne, & fiers de leurs entraves;
Qui toujours accablés ſous des riens importants,
Perdent leurs plus beaux jours, pour ſaiſir des inſtants.
Qu'il eſt doux de les voir dévorés d'amertume,
* S'ennuyer par état, & ramper par coutume,
Tomber ſervilement aux pieds des favoris,
Des biens du malheureux mendier les débris,
Et, du vil intérêt miniſtres & victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes.

(*M. l'Abbé* DE BERNIS.)

✿

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

FIGURE XV.

AH ! je m'étonne peu de ce ſoudain orage;
Je ſçais trop les écœuils où, facile à changer,
Le ſort, dans une Cour, expoſe un Etranger.
En lui la nouveauté d'abord a de quoi plaire;
Mais ſi ſon zèle enfin l'y rend trop néceſſaire,
Ce que des mains du Prince il reçoit de bienfaits,
Sont autant de larcins qu'il fait à ſes ſujets.

LA COUR. Auſſi-tôt en ſecret, ou bien à force ouverte,
Mille ennemis jaloux travaillent à ſa perte;
Par l'eſpoir du ſuccès d'autant plus animés,
Que ſans aucuns parents de ſa chûte alarmés,
* Il n'a que des amis qu'à ſa grandeur nouvelle
Attacha la fortune, & qu'il perd avec elle.

(*La Fosse*; Tragédie de *Théſée.*)



Figure XV. CE N'EST pas tout encor: d'autres périls cachés
Au ſouverain pouvoir ſe trouvent attachés.
Vous allez être en butte aux fureurs de l'envie;
Tremblez pour votre honneur; tremblez pour votre vie.
Ceux qu'on croira le plus dans tous vos intérêts,
Vous tendront chaque jour mille pièges ſecrets.
Vous verrez les honneurs, vous verrez les délices
Vous cacher mille écœuils & mille précipices.
C'eſt là qu'un front ouvert, un viſage ſerein
Renferme au fond de l'ame un funeſte venin.
Sous le nom d'*Amitié* la vengeance eſt couverte;
Tel vous flatte & vous rit, qui trame votre perte;
* Et tel dans la faveur vous vient importuner,
Qui n'attend qu'un revers pour vous abandonner.

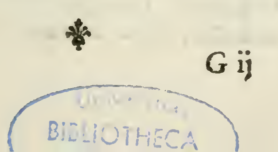
(*La Grange*; Tragédie d'*Athénaïs.*)



HOMMES CÉLÈBRES PAR LEURS GRANDES QUALITÉS, ou *Grands-Hommes*.

GRANDS HOMMES.

ON TROUVE dans les autres Volumes les portraits de plusieurs *Grands-Hommes* qui se sont distingués dans différents genres, & ces portraits sont placés selon l'ordre des matières; ceux-ci sont d'un ordre particulier; les deux premiers forment une espèce de parallèle, où brillent de grandes beautés; les deux autres réunissent, dans un étroit espace, autant de traits qu'on peut en réunir pour caractériser un *Grand-Homme*; ils sont un parfait modèle de précision & d'abondance tout ensemble. Dans le dernier, on peut apprendre à louer plusieurs *Grands-Hommes* à la fois : on y voit le portrait de chacune en petit; & tout abrégés que sont ces portraits, ils n'en sont ni moins finis ni moins ressemblants.



GRANDS HOMMES. *FIGURE XXV.*

QUEL ſoin que celui d'être chargé de former la jeuneſſe des Souverains. . . . ? Quel ouvrage ! mais quels hommes la ſageſſe du Roi (1) ne choiſit-elle pas pour les conduire ?

L'un (2) d'une vertu haute & auſtère ; d'une probité au-deſſus de nos mœurs ; d'une vérité à l'épreuve de la Cour ; Philoſophe ſans oſtentation ; Chrétien ſans foibleſſe ; Courtiſan ſans paſſion ; l'arbitre du bon goût & de la rigidité des bienſéances ; l'ennemi du faux ; l'ami & le protecteur du mérite ; le zélateur de la gloire de la Nation ; le cenſeur de la licence publique ; * enfin un de ces Hommes qui ſemblent être comme les reſtes des anciennes mœurs, & qui ſeuls ne ſont pas de notre ſiècle.

L'autre (3) d'un génie vaſte & heureux ; d'une candeur qui caractériſe toujours les grandes ames & les eſprits du premier ordre ; l'ornement de l'Epiſcopat, & dont le Clergé de France ſe fera honneur dans tous les ſiècles ; un Evêque, au milieu de la Cour, l'homme de tous les talents & de toutes les ſciences ; le Docteur de toutes les Egliſes ; la terreur de toutes les ſectes ; le Père du dix-ſeptième ſiècle, * & à qui il n'a manqué

(1) *Louis XIV.*

(2) *M. le Duc de Montauſier.*

(3) *M. Boſſuet, Evêque de Meaux.*

GRANDS HOMMES.

que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des Conciles, l'ame des Pères assemblés, dicté des Canons, & présidé à Nicée & à Ephèse.

Deux hommes uniques, chacun dans leur caractère, & qu'on auroit cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, si ceux qui leur ont succédé (1) dans l'éducation du Prince qui doit régner, ne nous avoient appris que la France ne fait guère de pertes irréparables.

(*MASSILLON* ; *Oraison Funèbre de M. le Dauphin.*)



FIGURE XXIV.

OU VOIT-ON, tout ensemble & dans le même homme, une gloire éclatante fondée sur un mérite infini ; de grandes actions faites par des principes encore plus grands ; un courage invincible pour la guerre, & une intelligence supérieure & dominante pour le conseil ; un esprit vaste, pénétrant, sublime, n'ignorant rien, & né pour décider de tout ; une ame encore plus belle & encore plus noble ; les vertus militaires avec les civiles ; l'élévation du Génie avec la bonté ; la vivacité des lumières avec les charmes de la douceur ? Où voit-on un homme également aimable & redouta-

(1) *M. le Duc de Beauvilliers, & M. de Fénelon, Archevêque de Cambrai.*

GRANDS HOMMES.

ble, également aimé & admiré ; un homme l'honneur de sa Nation, la terreur des ennemis de son Roi, l'ornement de la Cour, l'admiration des Sçavants, l'amour & les délices des honnêtes gens ? un homme aussi grand dans la retraite qu'à la tête des armées ; aussi comblé de gloire, réduit à lui-même & se possédant lui-même, que remportant des victoires & donnant des combats ? Où voit-on, dis-je, tout cela, & dans un éminent degré ? Vous l'avez vu, Chrétiens, & je ne sçais si vous le verrez jamais. Des siècles ne suffisent pas pour en produire un exemple ; * & notre siècle est le siècle heureux, où cet exemple a paru.

(*P. BOURDALOUE ; Oraison Funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé.*)

❀

FIGURE XIV.

J'APPELLE le principe de ces grands exploits, cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui faisoit tout oser & tout entreprendre ; ce feu qui dans l'exécution lui rendoit tout possible & tout facile ; cette fermeté d'ame que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa, ni ne rebuta ; cette vigilance que rien ne surprenoit ; cette prévoyance à laquelle rien n'échappoit ; cette étendue de pénétration avec laquelle, dans les

plus hasardeuses occasions, il envisageoit d'abord tout ce qui pouvoit ou troubler, ou favoriser l'événement des choses; semblable à un Aigle, dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaste pays; cette promptitude à prendre son parti, qu'on n'accusa jamais en lui de précipitation, & qui, sans avoir les inconvenients de la lenteur des autres, en avoit toute la maturité; cette science qu'il pratiquoit si bien, & qui le rendoit si habile à profiter des conjonctures, à prévenir les desseins des ennemis, presqu'avant qu'ils fussent conçus, & à ne pas perdre en vaines délibérations ces moments heureux qui décident du sort des armes; cette activité que rien ne pouvoit égaler, & qui dans un jour de bataille, le partageant, pour ainsi dire, & le multipliant, faisoit qu'il se trouvoit par-tout, qu'il suppléoit à tout, qu'il rallioit tout, qu'il maintenoit tout; Soldat & Général tout à la fois, &, par sa présence, inspirant à tout le corps d'armée, jusqu'aux plus vils membres qui le composoient, son courage & sa valeur. Ce sang froid qu'il sçavoit si bien conserver dans la chaleur du combat; cette tranquillité dont il n'étoit jamais plus sûr que quand on en venoit aux mains, & dans l'horreur de la mêlée; cette modération & cette douceur pour les siens, qui redoubloit à mesure que sa fierté

GRANDS HOMMES.

GRANDS HOMMES.

contre l'ennemi étoit émue ; cet inflexible oubli de ſa perſonne, qui n'écouta jamais la remontrance, & auquel, conſtamment déterminé, il ſe fit toujours un devoir de prodiguer ſa vie, & un jeu de braver la mort ; car tout cela eſt le vif portrait que chacun de vous ſe fait, au moment que je parle, du Prince que nous avons perdu ; * & voilà ce qui fait les Héros.

(P. BOURDALOUE ; Oraiſon Funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé.)



FIGURE XIV.

D'AMBOISE eſt à ſes pieds, ce Miniſtre fidèle,
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle ;
Tendre ami de ſon Maître, & qui dans ce haut rang
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours ! ô mœurs ! ô temps d'éternelle mémoire !
Le Peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire ;
De ſes aimables loix chacun goûtoit les fruits ;
Revenez heureux temps ſous un autre LOUIS.
Plus loin ſont les Guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir & non pas leur furie.
La Trimouille, Cliſſon, Montmorenci, de Foix,
Gueſclain, le deſtructeur & le vengeur des Rois ;
Le vertueux Bayard, & vous, brave Amazone,
La honte des Anglois & le ſoutien du Trône......
Vous voyez, dit LOUIS, dans ce ſacré ſéjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.

Approchons-nous ; le Ciel te permet de connoître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît, c'eſt ton auguſte Fils ;
Il ſoutiendra long-temps la gloire de nos Lis :
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère ;
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon père.
HENRI dans ce moment voit ſur des fleurs de Lis,
Deux Mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis :
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un Peuple à la chaîne ;
Tous deux ſont revêtus de la Pourpre romaine ;
Tous deux ſont entourés de Gardes, de Soldats.
Il les prend pour des Rois. Vous ne vous trompez pas,
Ils le ſont, dit LOUIS, ſans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat, l'un & l'autre eſt l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfants de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi,
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami :
L'un fuyant avec art & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage ;
Des Princes de mon ſang ennemis déclarés,
Tous deux haïs du Peuple, & tous deux admirés ;
Enfin par leurs efforts ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.
Ciel ! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce Roi qui les fait trembler tous !
Quels honneurs ! quels reſpects ! Jamais Roi dans la France
N'accoutuma ſon Peuple à tant d'obéiſſance.

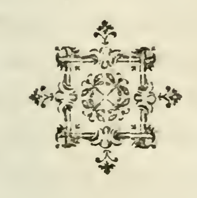
GRANDS HOMMES.

Je le vois comme vous, par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé;
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier en ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes;
De vingt Peuples ligués bravant ſeul tout l'effort;
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siècle heureux de LOUIS! ſiècle que la Nature
De ſes plus beaux préſents doit combler ſans meſure,
C'eſt toi qui dans la France amène les beaux Arts,
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards;
Les Muſes à jamais y fixent leur empire;
La toile eſt animée & le marbre reſpire.
Quels Sages raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
Meſurent l'Univers & liſent dans les Cieux;
Et dans la nuit obſcure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la Nature entière?
L'erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi, puiſſante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie;
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
François, vous ſçavez vaincre & chanter vos conquêtes,
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un Peuple de Héros va naître en ces climats.
Je vois tous les BOURBONS voler dans les combats;
A travers mille feux je vois Condé paroître,
Tour à tour la terreur & l'appui de ſon Maître.
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus ſage, & du moins ſon égal.

GRANDS HOMMES.

Catinat unissant, par un rare assemblage,
Les talents du Guerrier & les vertus du Sage :
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des Vertus & des Arts.
Malheureux à la Cour, invincible à la Guerre,
Luxembourg de son nom remplit toute la terre.
* Regardez dans Denain, l'audacieux Villars
Disputant le Tonnerre à l'Aigle des Césars;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène.

(*M. De Voltaire ; Henriade.*)



Hommes Fameux.

HOMMES FAMEUX
PAR LEURS VICES.

LORSQU'ON veut peindre un *Homme vicieux*, il ne s'agit pas de le charger de toutes les horreurs du vice dont on l'accuſe, & de raſſembler indifféremment & ſans choix, toutes les noires couleurs pour faire ſon tableau. Il faut des traits qui le caractériſent de façon que ces mêmes traits ne conviennent pas à un autre ſi bien qu'à lui. Tous les avares aiment l'argent; ils ſe reſſemblent en ce point; mais ils ne ſe reſſemblent pas dans d'autres; il eſt des nuances qui les diſtinguent, & ce ſont ces nuances qu'il faut ſaiſir pour rendre un portrait reſſemblant; on peut le remarquer dans les portraits ſuivants. On y diſtingueroit celui de Louis XI, parmi ceux de pluſieurs hommes inquiets & ſoupçonneux: celui de Néron eſt remarquable, en ce qu'on ne parle preſque que des vices qui régnoient à Rome

de ſon temps, & qu'on rejete ſur lui. On diſtingueroit enfin dans le dernier celui de Catherine de Médicis, parmi celui de pluſieurs autres femmes artificieuſes.

HOMMES FAMEUX.



PYGMALION tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus miſérable & odieux à ſes Sujets. C'eſt un crime à Tyr que d'avoir de grands biens; l'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel; il perſécute les riches, & il craint les pauvres: tout l'agite, l'inquiète, le ronge; il a peur de ſon ombre; il ne dort ni nuit ni jour; les Dieux pour le confondre l'accablent de tréſors dont il n'oſe jouïr; ce qu'il cherche pour être heureux eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être; il regrette tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre; il ſe tourmente pour gagner; on ne le voit preſque jamais; il eſt ſeul, triſte, abattu au fond de ſon palais; ſes amis même n'oſent l'aborder de peur de lui devenir ſuſpects; une garde terrible tient toujours des épées nues, & des piques levées autour de ſa maiſon: trente chambres qui communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer, avec ſix gros verrous, ſont le lieu où il ſe renferme: on ne ſçait

FIGURE XXXV.

HOMMES FAMEUX.

jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les plaisirs, ni l'amitié; si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre & farouche; ils sont sans cesse errants de tous côtés; il prête l'oreille au moindre bruit; il se sent tout ému, il est pâle & défait, & les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé: * il se tait; il soupire; il tire de son cœur de profonds gémissements; il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent; ses enfants loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur; il en a fait ses plus dangereux ennemis; il n'a eu en toute sa vie aucun moment d'assuré; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. * Insensé! qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie le fera périr!

(*DE FÉNELON; Télémaque.*)



HOMMES FAMEUX.

FIGURE XXXV.

CE PRINCE (1) impénétrable dans ſes deſſeins, implacable dans ſes colères, toujours ſoupçonneux & toujours ſuſpect, * accoutumé à tendre des pièges, & à craindre pour lui les pièges qu'il avoit tendus, odieux aux autres & à lui-même, traînoit dans une triſte retraite les miſérables reſtes d'une vie qu'il avoit paſſée à troubler les autres, & à s'inquiéter lui-même. Dieu qui punit ſouvent les pécheurs par leurs propres péchés, le livra à ſes chagrins & à ſes ſoupçons; &, faiſant du ſujet de ſes paſſions la matière de ſes ſupplices, permit qu'il fût déchiré par ſes propres défiances; & qu'après s'être fait craindre de tout le monde, il craignit tout le monde auſſi. Il avoit la mort ſans ceſſe devant les yeux, non pas pour s'y préparer, mais pour s'en défendre : quelque habile qu'il fût en l'art de feindre, il ne put diſſimuler cette foibleſſe. Plus touché du deſir de conſerver ſon autorité, que de l'appréhenſion de perdre ſon ame; entreprenant des pélerinages plutôt par timidité que par pénitence; cherchant à ſe ſoutenir dans ſes frayeurs & à calmer ſa conſcience inquiète par des dévotions ſuperſtitieuſes : & ſe faiſant contre la mort comme un rempart d'images & de reliques de ces mêmes Saints qui l'ont ſi ſagement attendue,

(1) *Louis XI.*

HOMMES FAMEUX.

ou ſi généreuſement endurée, il cherchoit vainement tous les ſecours imaginables; & ne pouvant rien ſe promettre ni de l'art ni de la nature, il ſe flattoit enfin de l'eſpérance d'une guériſon miraculeuſe.

(*FLÉCHIER*; *Panégyrique de S. François de Paule.*)



FIGURE II.

A ROME, le centre de l'erreur & du libertinage, la ſource & l'aſyle de toutes les ſuperſtitions de la terre : à Rome, où toutes les Nations apportant leurs vices, venoient apprendre des crimes inconnus. Rome, au temps de Néron ! temps où Rome ne connoiſſoit plus Rome dans les jours de la République, & où Rome, ſi licencieuſe, travailloit tous les jours à ſe ſurpaſſer elle-même. Temps de Néron ! * temps où tout ce qu'on voyoit demandoit qu'on fermât les yeux; où tout ce que l'on entendoit ne méritoit que d'être oublié; où l'on ne pouvoit, ſans infamie, dire ce que l'on ne penſoit pas, ni ſans péril dire ce qu'on penſoit. Rome, au temps de Néron ! temps conſacré aux plaiſirs, & où les plaiſirs étoient des horreurs, parce que les horreurs étoient le goût du Prince. Temps de Néron ! temps où la crainte de paroître vertueux, empêchoit qu'on ne le devînt; où les vertus en effet des anciens Romains conduiſoient au précipice,

précipice, comme les vices de Rome tombée de toute ſa gloire, élevoient à tous les honneurs. HOMMES FAMEUX.

(*MOLINIER.*)



FIGURE XXXV.

SON Epoux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours.
Chacun de ſes enfants nourri ſous ſa tutelle,
Devint ſon ennemi, dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains, autour du trône, avec confuſion
Semoient la jalouſie & la diviſion;
Oppoſant ſans relâche avec trop de prudence,
Les Guiſes aux Condés, & la France à la France;
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis;
Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe,
Infidèle à ſa ſecte, & ſuperſtitieuſe;
* Poſſédant en un mot pour n'en pas dire plus,
Tous les défauts du ſexe, avec peu de vertus.

(*M. DE VOLTAIRE; Henriade.*)



LE CIEL.

IV. LE MONDE ÉLÉMENTAIRE.

I. LE CIEL *OU* LE FIRMAMENT.

1. *Le Ciel en général.*

POUR peindre le *Firmament* avec ſa décoration magnifique, il ſemble qu'il faudroit tous les ornements les plus recherchés de la Poéſie. M. de Fénelon, ſans faire un Poëme, ſans faire un Diſcours oratoire, ſans ſortir de la ſimplicité d'une Inſtruction, par des interrogations familières, en donne là plus haute idée qu'en puiſſent donner le Poëte & l'Orateur : il fixe l'imagination, & la ſuſpend tout à la fois ; il irrite la curioſité, & il la ſatisfait ; il diſpoſe à ſon gré du Lecteur, parce qu'il le charme & le ravit de quelque côté qu'il le tourne, & quel que ſoit l'objet qu'il lui préſente.

❀

LE CIEL. *FIGURE XXX.*

REGARDONS encore une fois ces Voûtes immenſes où brillent les aſtres, & qui couvrent nos têtes. Si ce ſont des Voûtes ſolides, qui en eſt l'architecte? Qui eſt-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à certains endroits de ces Voûtes, de diſtance en diſtance? Qui eſt-ce qui fait tourner ces Voûtes ſi régulièrement autour de nous? Si au contraire les Cieux ne ſont que des eſpaces immenſes remplis de corps fluides, comme l'air qui nous environne, d'où vient que tant de corps ſolides y flottent, ſans s'enfoncer jamais, & ſans ſe rapprocher jamais les uns des autres? Depuis tant de ſiècles que nous avons des obſervations aſtronomiques, on eſt encore à découvrir le moindre dérangement dans les Cieux. Un corps fluide donne-t-il un arrangement ſi conſtant & ſi régulier au corps qui nage circulairement dans ſon enceinte? Mais que ſignifie cette multitude preſque innombrable d'Etoiles? * La profuſion avec laquelle la main de Dieu les a répandues ſur ſon ouvrage, fait voir qu'elles ne coûtent rien à ſa puiſſance: il en a ſemé les Cieux, comme un Prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries ſur un habit.

(*DE FÉNELON*; *Exiſtence de Dieu.*)



Soleil.

LE SOLEIL.

On peut faire ici particulièrement la comparaiſon de certaines beautés avec certaines autres. Les deux premiers portraits du *Soleil* ſont certainement vrais, agréables, flatteurs; les traits en ſont variés & bien ménagés; mais cette diverſité de traits affoiblit, peut-être, le tout; c'eſt une eſpèce de détail qui ſemble nuire à la vivacité de la Poéſie. Celui de M. de Voltaire réunit en beaucoup moins d'eſpace tous les traits qui ſe trouvent dans les autres; & dès lors ces traits deviennent beaucoup plus vifs & plus ſaillants. Qu'on y faſſe attention; la préciſion & l'énergie ſont les principaux caractères qui annoncent & qui déſignent les Grands-Maîtres.

❀

Figure XVIII.

Une féconde ardeur imprime
Sa vertu dans tout l'Univers.
Entre tous ces globes divers,
Vient régner un Aſtre ſublime;

Source vive de feux, par lui-même il nous luit; SOLEIL.
* Arbitre des ſaiſons, du jour & de la nuit,
Son cours ſeul en fait le partage;
Fatal par ſes rayons aux regards curieux,
Il ſemble retracer l'image
Du Dieu dont la ſplendeur ſe refuſe à nos yeux.



Cet Aſtre fuit. Les triſtes ombres
Déja s'épandent en tous lieux;
Mais l'Olympe, orné d'autres feux,
Ote à la nuit ſes voiles ſombres.
* Au céleſte lambris tous ces feux ranimés,
D'une main libérale y ſont par-tout ſemés;
Tel eſt l'émail de nos prairies.
Et tandis que des Cieux le Soleil eſt abſent,
Ces clartés douces & chéries
Décorent du Seigneur le trône éblouïſſant.

(*M. Tannevot.*)



Toi qu'annonce l'Aurore, admirable flambeau, *Figure XVIII.*
Aſtre toujours le même, Aſtre toujours nouveau;
Par quel ordre, ô Soleil, viens-tu, du ſein de l'onde,
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours;
Eſt-ce moi qui t'appelle, & qui règle ton cours?

(*M. Racine, fils.*)



Soleil. *Figure XVIII.*

Immense Globe de lumière,
Père des ans, père des jours ;
Avec quel ordre tu parcours,
Pour remplir mes besoins, ta brillante carrière !
Quoi ! six mille ans encor n'ont pu ni t'arrêter,
Ni de ta route t'écarter,
Ni de ton vaste corps diminuer la masse ;
Et je méconnoîtrois la main qui te conduit ;
Qui limite ton cours dans cet énorme espace,
Qui de tes propres feux sans fin te reproduit !



Par ta splendeur, des feux sans nombre
Qui roulent dans l'azur des Cieux,
Etoient effacés à mes yeux.
Tu fuis ; leur doux éclat brille au milieu de l'ombre.
Que ces Globes sans frein, errent quelques instants,
Bientôt mille chocs éclatants
Vont les entre-briser dans leur course rapide.
* Lève les yeux, Impie ; il ne faut qu'un regard.
Non, tu ne croiras pas que le hasard les guide,
Si tu n'es plus aveugle encor que le hasard.

(*Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux en* 1741.)



Figure XXV.

A mes yeux sa magnificence
Eclate au lever du Soleil,
Et de cet Astre, à mon réveil,
Contemplant ici la naissance,

SOLEIL.

Je vois de feux étincelants
Se former cent grouppes brillants,
Cent couleurs à la fois paroître,
Et par-tout, en traits radieux,
* Je trouve écrit le nom du Maître
Qui forma la Terre & les Cieux.



Je me récrie à ce ſpectacle ;
Qu'un Dieu règne, un Dieu tout-puiſſant;
Mais ſi de l'Aſtre éblouïſſant
Dont il a fait ſon tabernacle,
J'éloigne mes foibles regards;
Ainſi qu'au Ciel, de toutes parts
Son nom éclate ſur la Terre;
Son nom retentit dans les airs;
C'eſt lui qu'annonce le tonnerre,
Et que font briller les éclairs.

(*De Villiers.*)



Figure XXV.

DANS le centre éclatant de ces orbes immenſes,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs diſtances,
Luit cet Aſtre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflammé.
* De lui partent ſans fin des torrents de lumière ;
Il donne en ſe montrant la vie à la matière,
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottants.

SOLEIL.

Ces Aſtres aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur courſe & s'évitent ſans ceſſe;
Et ſervant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leur cours, & loin dans cet eſpace,
Où la matière nage & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des Soleils ſans nombre & des mondes ſans fin;
Dans cet abîme immenſe il leur ouvre un chemin;
Par de-là tous ces Cieux le Dieu des Cieux réſide....
* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

(*M. de Voltaire ; Henriade*, Chant VII.)



Figure III.

Tel ſouvent un nuage ſombre,
Du ſein de la terre exhalé,
Tient ſous l'épaiſſeur de ſon ombre,
Le céleſte flambeau voilé.
La nature en eſt conſternée;
Flore languit abandonnée;
Philomèle n'a plus de ſons;
Et tremblante à ce noir préſage,
Cérès pleure l'affreux ravage
Qui vient menacer ſes moiſſons.



Mais bientôt vengeant leur injure,
Je vois mille traits enflammés
Qui percent la priſon obſcure
Qui les retenoit enfermés.

SOLEIL.

* Le Ciel de toutes parts s'allume ;
L'Air s'échauffe ; la terre fume ;
Le nuage crève & pâlit ;
Et dans un gouffre de lumière,
Sa vapeur humide & grossière
Se dissipe & s'ensevelit.

(*Rousseau ; Ode.*)



LES ASTRES.

ASTRES.

LA BEAUTÉ d'une image dépend tantôt d'un tour vif, d'une expreſſion magnifique, d'une penſée ſublime ; tantôt d'une expreſſion naïve, d'un ſtyle ſimple, & d'une penſée délicate ; les circonſtances doivent en décider. Quelle élégante & ſuperbe ſimplicité dans le morceau de M. de Fénelon ! quelle pompe dans ceux de Poéſie qui ſuivent, & ſur-tout dans celui de Rouſſeau ! L'un devoit ſe contenter d'une expoſition ſimple, parce qu'elle convient à l'inſtruction qu'il ſe propoſoit de faire ; les autres devoient employer les grandes figures & les expreſſions magnifiques, parce qu'elles conviennent à l'Ode. Les beautés du premier, néanmoins, ne le cèdent pas à celles des autres ; par exemple, ce trait : *Ses regards bienfaiſants fertiliſent tout ce qu'ils voient*, vaut bien celui-ci :

Et par ſa chaleur puiſſante,
La nature languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

❀

ASTRES.
FIGURE XIV.

QUELLE Puiſſance a conſtruit au-deſſus de nos têtes une ſi vaſte & ſi ſuperbe voûte ? Quelle étonnante variété d'admirables objets !

C'eſt pour nous donner un beau ſpectacle, qu'une main toute-puiſſante a mis devant nos yeux de ſi grands & de ſi éclatants objets. C'eſt pour nous faire admirer le Ciel, dit Cicéron, que Dieu a fait l'homme autrement que le reſte des autres animaux ; il eſt droit & lève la tête, pour être occupé de ce qui eſt au-deſſus de lui. Tantôt nous voyons un azur ſombre, où les feux les plus purs étincèlent ; tantôt nous voyons dans un Ciel tempéré les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter ; tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures & de toutes les couleurs les plus vives qui changent à chaque moment cette décoration, par les plus beaux accidents de la lumière. La ſucceſſion régulière des jours & des nuits, que fait-elle entendre ? Le Soleil ne manque jamais, depuis tant de ſiècles, à ſervir les hommes qui ne peuvent ſe paſſer de lui ; l'Aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une ſeule fois d'annoncer le jour ; elle le commence, à point nommé, au moment & au lieu réglés. Le Soleil, dit l'Ecriture, ſçait où il doit ſe coucher chaque jour ; par-là il éclaire tour-à-tour

ASTRES.

les deux côtés du monde, * & visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société & du travail; la nuit enveloppant de ses ombres la terre, finit tour-à-tour toutes les fatigues, & adoucit toutes les peines : elle suspend, elle calme tout; elle répand le silence & le sommeil; en délassant les corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient pour rappeller l'homme au travail, & pour ranimer toute la nature.

Mais outre le cours si constant qui forme les jours & les nuits, le Soleil nous en montre un autre, par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle, & au bout de six mois, revient avec la même diligence sur ses pas, pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul Soleil suffit à toute la terre. S'il étoit plus grand dans la même distance, il embraseroit tout le monde; la terre s'en iroit en poudre. Si dans la même distance il étoit moins grand, la terre seroit toute glacée & inhabitable. Si dans la même grandeur il étoit plus voisin de nous, il nous enflammeroit. Si dans la même grandeur il étoit plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre, faute de chaleur. * Quel compas, dont le tour embrasse le Ciel & la Terre, a pris des mesures si justes ? Cet Astre ne fait pas moins de bien à la partie dont

il s'éloigne pour la tempérer, qu'à celle dont il s'approche pour la favoriſer de ſes rayons ; * ſes regards bienfaiſants fertiliſent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des ſaiſons dont la variété eſt ſi agréable ; le Printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs & promet les fruits ; l'Eté donne les riches moiſſons ; l'Automne répand les fruits promis par le Printemps ; l'Hiver, qui eſt une eſpèce de nuit, où l'homme ſe délaſſe, ne concentre tous les tréſors de la terre, qu'afin que le Printemps ſuivant les déploie avec toutes les graces de la nouveauté. Ainſi la Nature, diverſement parée, donne tour-à-tour tant de beaux ſpectacles, qu'elle ne laiſſe jamais à l'homme le temps de ſe dégoûter de ce qu'il poſſède.

ASTRES.

(*DE FÉNELON* ; *Exiſtence de Dieu.*)



FIGURE XXV.

LES Cieux inſtruiſent la terre
A révérer leur Auteur ;
Tout ce que leur globe enſerre,
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus ſublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les céleſtes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Réſulte de leurs accords !

❀

ASTRES.

De ſa puiſſance immortelle,
Tout parle, tout nous inſtruit;
Le jour au jour la révèle;
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & ſuperbe ouvrage
N'eſt point pour l'homme un langage
Obſcur & myſtérieux;
* Son admirable ſtructure
Eſt la voix de la nature
Qui ſe fait entendre aux yeux.



Dans une éclatante voûte,
Il a placé de ſes mains
Ce Soleil qui, dans ſa route,
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet Aſtre ouvre ſa carrière,
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De ſa couche nuptiale,
Sort brillant & radieux.



L'Univers à ſa préſence
Semble ſortir du néant;
Il prend ſa courſe; il s'avance,
Comme un ſuperbe Géant.
Bientôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du monde

Dans le cercle qu'il décrit ;
* Et, par sa chaleur puissante,
La Nature languissante
Se ranime & se nourrit.

ASTRES.

(*Rousseau ; Ode.*)



O Ciel, ô vaste étendue,
Les attributs de ton Dieu,
* Sur les Astres, dans la Nue,
Sont écrits en traits de feu.

Figure XXV.

(*M. Le Franc.*)



II. LES QUATRE ÉLÉMENTS.

I. L'AIR.

AIR.

L'AIR EN GÉNÉRAL.

LES deux images ſuivantes portent des traits & des caractères différents. La première eſt digne d'attention & d'étonnement tout enſemble. Il ſemble d'abord que c'eſt une inſtruction familière : on y diſſerte, on y raiſonne ; on remonte à l'origine des choſes ; &, à travers tout cela, on trouve les traits les plus fins, les plus hardis, & les plus capables de frapper l'imagination & de lui plaire ; telles ſont ces paroles *Sur les aîles de ces vents*, &c. L'autre eſt touchée légèrement & rapidement ; point de réflexions, point de raiſonnements, pas même d'ornements inutiles ; la Poéſie le demande ainſi.

❀

FIGURE XXIII. VOYEZ-VOUS ce qu'on nomme l'*Air* ? C'eſt un corps ſi pur, ſi ſubtil & ſi tranſparent, que les rayons des Aſtres ſitués dans une diſtance preſque infinie

AIR.

infinie de nous, le percent tout entier, ſans peine, & en un ſeul inſtant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de ſubtilité dans ce corps fluide nous auroit dérobé le jour; ou ne nous auroit laiſſé, tout au plus, qu'une lumière ſombre & confuſe, comme quand l'Air eſt plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans les abîmes d'Air, comme les poiſſons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, ſi elle ſe ſubtiliſoit, deviendroit une eſpèce d'Air, qui feroit mourir les poiſſons; l'Air, de ſon côté, nous ôteroit la reſpiration, s'il devenoit plus épais & plus humide: alors nous nous noierions dans les flots de cet Air épaiſſi, comme un animal terreſtre ſe noie dans la mer. Qui eſt-ce qui a purifié avec tant de juſteſſe cet Air que nous reſpirons? S'il étoit plus épais, il nous ſuffoqueroit; comme, s'il étoit plus ſubtil, il n'auroit pas cette douceur, qui fait une nourriture continuelle au dedans de l'homme: nous éprouverions par-tout ce qu'on éprouve ſur le ſommet des montagnes les plus hautes, où la ſubtilité de l'Air ne fournit rien d'aſſez humide & d'aſſez nourriſſant pour les poumons: mais quelle puiſſance invincible excite & appaiſe ſi ſoudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en ſont que les ſuites. De quel tréſor ſont tirés les vents qui puriſient l'Air, qui attiédiſſent les ſaiſons brûlantes,

AIR.

qui tempèrent la rigueur des hivers, & qui changent en un inſtant la face du Ciel? * Sur les aîles de ces vents, volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre.

On ſçait que certains vents règnent en certaines mers, dans des ſaiſons préciſes; ils durent un temps réglé, & il leur en ſuccède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes & régulières. Pourvu que les hommes ſoient patients, & auſſi ponctuels que les vents, ils feront ſans peine les plus longues navigations.

(*De Fénelon*; *Exiſtence de Dieu.*)

❀

FIGURE X.

VÊTEMENT de la terre, Air, ſoutien de nos jours,
On verroit l'Univers, ſans ton puiſſant ſecours,
Dans la nuit du chaos ſe replonger encore.
* Par toi, mon œuil reçoit les rayons de l'Aurore;
Par toi, je vois l'éclat des plus riantes fleurs;
Par toi, j'entends les ſons, & je ſens les odeurs.

❀

Quels atômes légers, quelles vapeurs utiles
S'élèvent pour former des nuages fertiles!
De ces noirs tourbillons s'épanchent des ruiſſeaux;
Les fentes des Rochers introduiſent les eaux
Qui dans le ſein des Monts ſont promptes à ſe rendre;
Par des chemins connus elles vont en deſcendre.

(*Le R. P. Chabaud.*)



PESTE.

AIR INFECT, *OU* PESTE.

AUQUEL des deux Portraits ſuivants donner la préférence ? Ils ſont beaux l'un & l'autre ; les expreſſions choiſies, les détails noblement expoſés, les ſituations bien rangées, le ſublime & le pathétique ſe trouvent dans tous les deux : le ſecond ſemble l'emporter ſur le premier, par l'harmonie & la pureté du ſtyle ; la grande réputation de ſon Auteur eſt d'ailleurs un préjugé bien fort & preſque légitime ; on pourroit, malgré tout cela, préférer le premier ; pourquoi ? parce qu'il a plus de paſſion & plus de chaleur ; parce qu'il eſt plus entrecoupé de traits ſaillants qui ſont eux-mêmes de vives images réunies au tout ; parce qu'enfin on ſent, en le liſant, que l'Auteur eſt encore ſaiſi d'horreur & d'effroi, ſur l'évènement dont il a été ſpectateur, & dont il a été près d'être la victime : il peint les choſes, non comme les ayant lues, mais comme les ayant vues ; ſituation qui doit

PESTE.

naturellement faire ſur le Lecteur ou l'Auditeur une ſenſation plus vive.

❀

FIGURE I.

NON, ce n'eſt plus cette ville que vous avez vue ſi floriſſante par le nombre & par la richeſſe de ſes habitants; un fléau terrible, ou plutôt tous les fléaux enſemble ont ſemé par-tout la déſolation. Qu'il nous ſoit permis de rouvrir des plaies qui ſaignent encore, & de retracer ici l'idée de nos malheurs, dans la néceſſité où nous ſommes d'y appliquer le remède. Vous avez vu vous-mêmes, comment, malgré vos ſoins & votre vigilance, cette affreuſe ennemie du genre humain, la contagion, ravagea cette ville preſqu'auſſi-tôt qu'elle en fut menacée: mais ce que vous n'avez pu voir, & ce que je ne rappelle encore qu'avec horreur, c'étoit la douleur, le déſeſpoir, & l'image de la mort, peintes ſur tous les viſages; toute confiance bannie entre les citoyens & les amis; la nature impuiſſante réclamant en vain ſes droits lâchement trahis & violés; la cruelle mort répandant par-tout la conſternation & l'horreur. O ſpectacle digne de toutes les larmes de Jérémie! Cette ville autrefois ſi floriſſante & ſi remplie de peuple, n'étoit plus qu'une ſolitude; cette capitale de la Province, par la fuite des uns & par la mort des autres, étoit

devenue comme veuve & preſque ſans enfants; * les chemins ſembloient même être ſenſibles à l'affliction publique, & gémir de ce qu'ils n'étoient plus fréquentés dans les jours de ſolennité; les portes des maiſons & des Temples fermées; les rues déſertes n'offroient qu'un ſpectacle affreux; ceux qui paſſoient près de ſes murs s'écrioient: « Eſt-ce donc là cette ville d'une beauté ſi par- » faite, & qui faiſoit l'admiration de ceux qui la » voyoient »? Et de tous ceux qui lui étoient les plus chers, il n'y en avoit qu'un très-petit nombre qui pût la conſoler; & ceux qui la haïſſoient ſe ſont enrichis de ſes pertes. PESTE.

(Diſcours au Parlement de Provence, par un des Avocats Généraux.)

❀

REPRÉSENTEZ-VOUS ce temps malheureux, où les Aſtres verſent de malignes influences; où l'air qu'on reſpire eſt mortel, où la terre eſt maudite & ſèche, où toute la nature porte les marques de la colère de Dieu offenſé des péchés des hommes; temps funeſte, où l'on ſouffre ſans eſpérance, où l'on vit ſans ſecours, & où l'on meurt ſans conſolation; où l'on ſe craint & l'on ſe fuit, quoique l'on s'aime; où le danger évident ſemble diſpenſer de la loi d'aſſiſter ſes frères, & où, quelque pitié *FIGURE I.*

PESTE. qu'on ait pour autrui, on garde toute sa charité pour soi-même : telle étoit la misère du Peuple de Milan. Cette ville si noble & si peuplée, gémissoit sous ce fléau de la justice de Dieu, qui lui enleva en peu de temps plus de vingt mille ames : les riches alloient chercher leur sûreté dans des retraites éloignées ; les pauvres qui demeuroient, étoient consumés par la faim, ou emportés par la maladie ; & Milan n'étoit plus qu'un cimetière pour les morts, & un hôpital pour les vivants. La Campagne n'étoit pas moins désolée ; & ce qui étoit plus déplorable, c'est qu'on manquoit de secours spirituels par-tout : la crainte de la mort avoit dispersé les Pasteurs ; personne n'osoit écouter les pénitents, ou porter aux mourants le pain de vie ; les ames ne couroient pas moins de dangers que les corps, & plusieurs n'étant ni excités à leur salut, ni instruits de leurs devoirs, frappés de la maladie & du péché, * renfermoient dans leur sein deux Pestes ensemble, & mouroient d'une double mort.

(*FLÉCHIER ; Panégyrique de S. Charles.*)



II. LE FEU.

LE FEU.

LE FEU EN GÉNÉRAL.

IL N'EST PAS un des traits particuliers qui composent cette image, dont on ne puisse faire une image séparée, & même d'une assez longue étendue. Quel est donc l'art admirable de M. de Fénelon d'avoir sçu réunir tant d'objets différents dans un si étroit espace; de les avoir placés avec tant d'ordre ; de leur avoir conservé toute la simplicité de la Narration, & de leur avoir donné tous les ornements de la Poésie ? Ce sont les réflexions que tout Orateur & tout Poëte doit faire en lisant de pareils morceaux.



VOYEZ-VOUS ce Feu qui paroît allumé dans les Astres, & qui répand par-tout sa lumière ? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, & que la terre nourrit de souffre dans ses entrailles ? Ce même Feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux ; & il y attend à

FIGURE XXIII.

LE FEU.

éclater, jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes & les montagnes. L'homme a sçu l'allumer & l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, & pour nourrir avec du bois, jusques dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de Soleil, quand le Soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences; * elle est comme l'ame de tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur, & renouvelle ce qu'elle a purifié. Le Feu prête sa force aux hommes trop foibles; il enlève tout-à-coup les édifices & les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré? Il réchauffe l'homme; il cuit les aliments. Les Anciens admirant le Feu, ont cru que c'étoit un trésor céleste, que l'homme avoit dérobé aux Dieux.

(*DE FÉNELON ; Existence de Dieu.*)



INCENDIE.

LA DIFFÉRENCE qui ſe trouve entre un *Incendie* qui fait des progrès ſucceſſifs, & un *Incendie* qui éclate tout-à-coup, comme celui que produit la poudre à canon, doit ſe trouver, dans la manière de les peindre à l'imagination. Dans le portrait de l'*Incendie* que fait M. de Fénelon, vous voyez la flamme s'élever, s'accroître, ſe répandre, & tout conſumer dans un certain eſpace. Dans le morceau de M. Maſcaron, on entend comme des éclats de tonnerre; tout diſparoît dans un moment; on voit, ou plutôt, on n'a ſeulement pas le temps de voir un tourbillon de fumée & de feu, envelopper & conſumer dans un moment Armes, Vaiſſeaux, Capitaines & Soldats. L'éloge d'un Héros qui eſt emporté au milieu de tout ce fracas, eſt bien placé dans une pareille image. C'eſt ce qu'a fait M. Maſcaron avec un art infini.

INCENDIE. *FIGURE I.* ADRASTE fait mettre le feu au Camp. * Auſſi-tôt la flamme s'élève des pavillons, & monte juſqu'aux Nues : le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moiſſons, les granges, les étables & les troupeaux ; le vent pouſſe impétueuſement la flamme de pavillon en pavillon ; & bientôt tout le Camp eſt comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embraſée.

(*DE FÉNELON ; Télémaque.*)



FIGURE XVIII. JE VOIS les Turcs pouſſés vigoureuſement, ou enſevelis dans leurs propres travaux..... Mais hélas !.... la victoire eſt arrêtée au milieu de ſa courſe ; le feu ſe met dans un magaſin à poudre ; * le bruit, l'éclat, les coups, les feux entrecoupés, frappent les yeux des Soldats, & troublent leur imagination..... La terreur qui, du côté de Dieu, eſt un effet de ſa puiſſance, & du nôtre un effet de notre foibleſſe, chaſſe toute la diſcipline : il n'y a plus d'ordre, plus d'obéiſſance : la préſence d'eſprit & le cœur des Chefs ne peut pas même changer la confuſion de la fuite en l'ordre d'une retraite ; & le Soldat n'ayant plus la va-

leur qu'il faut pour combattre, n'a plus la docilité pour obéir.

C'eſt ici le triſte & malheureux endroit où ma matière m'échappe d'entre les mains : le déſordre dérobe ce Prince à ma vue ; & il falloit que ſa vie, ayant été un beau ſpectacle pour les hommes, ſa mort fût un ſpectacle pour le Dieu des Armées, & pour les Anges qui compoſent ſes légions : *Spectaculum Deo & Angelis.* C'eſt à vous, Anges de Dieu, ſeuls & uniques ſpectateurs de ſes combats à parler ſur cette matière. Anges Tutélaires de cette Egliſe & de la France, Miniſtres du Dieu des Armées, dites-nous quels furent dans ce triſte abandonnement les ſentiments d'un cœur qui ſe charge lui ſeul de faire l'honneur des Armées chrétiennes, & de recœuillir, pour ainſi dire, dans lui-même les débris de la valeur & du courage de toute une Armée. Il me ſemble, Meſſieurs, que ces Eſprits bienheureux me répondent par une ſecrete inſpiration, que le S. Eſprit a lui-même fait l'éloge de notre Prince, & l'hiſtoire de ſa mort, dans celle de Judas Machabée...... Repréſentez-vous donc M. le Duc de Beaufort, tel qu'étoit le vaillant Machabée, lorſqu'abandonné des ſiens, il ſe vit expoſé à toutes les forces & à la fureur de ſes ennemis : tout ce qui reſte autour de lui ne lui parle que de fuite &

de retraite ; elle lui eſt auſſi ouverte qu'aux autres : *Liberemus animas noſtras , & revertamur ad fratres noſtros.* Il ſemble que la prudence & les loix de la guerre l'ordonnent ; mais l'eſprit de force , qui anime ceux qui combattent pour le Seigneur, a ſes belles & ſes juſtes irrégularités. Il y a une eſpèce d'enthouſiaſme ſacré & d'inſpiration divine, qui pouſſe leurs cœurs au-delà des bornes dont la prudence humaine eſt eſclave. Les Samſon, les Judas Machabée, les Eléazar, en ſont diſpenſés à leur mort ; les excès, les tranſports, les ſaints emportements, ſont la juſteſſe de cette valeur ; & ces excès, ces tranſports & ces emportements, ſont ſi beaux, que la médiocrité des plus belles vertus ne les vaut pas..... C'eſt par l'inſpiration de cet Eſprit que notre Prince dit alors les mêmes paroles qui ſortirent de la bouche de Judas Machabée : *Abſit ut rem iſtam faciamus & fugiamus ab eis.* A Dieu ne plaiſe que je fuie devant les Infidèles ! ſi notre dernière heure eſt venue, mourons en vaillants hommes, & ne terniſſons point, par la fuite de la mort, la gloire d'une belle vie : *Sed moriamur in virtute, & non inferamus crimen gloriæ noſtræ.....* Animé de cette réſolution ,... il porte la terreur & la mort par-tout où il va adreſſer ſes coups : mais enfin..... ce nouveau Judas Machabée, après la fuite de tous les

INCENDIE.

autres, cédant au nombre plutôt qu'à la force, tombe ſur ſes propres trophées, & meurt d'une mort la plus glorieuſe qu'un Héros chrétien puiſſe ſouhaiter ; l'épée à la main contre les ennemis de ſon Dieu & de ſon Roi, dans le centre du monde, à la vue de l'Europe, de l'Afrique & de l'Aſie ; &, plus que tout cela, à la vue de Dieu & de ſes Anges. INCENDIE.

(*MASCARON ; Oraiſon Funèbre de M. le Duc de Beaufort.*)



LA TERRE.

III. LA TERRE.

LA TERRE EN GÉNÉRAL.

RIEN n'eſt plus propre à rendre l'eſprit fécond, que de réfléchir beaucoup ſur un même objet, & de l'examiner ſous toutes les faces ſous leſquelles il peut être enviſagé. Qu'on ſuive M. de Fénelon dans toutes les peintures qu'il fait de la *Terre* ; quelle abondance, quelle variété, quelles réflexions neuves ! & avec cela quelle conciſion, quelle nobleſſe, que de belles images ! Il eſt des Auteurs qui au-lieu de faire des images font des détails ; ici l'on voit tous les détails, changés en images. Sous le pinceau de ce grand Maître, la *Terre* ſe transforme, ſe diverſifie, ſe revêt & ſe dépouille, & préſente à l'eſprit tous les ſpectacles variés qu'elle offre tous les jours à nos yeux.



LA TERRE.

FIGURE XXXIII.

RIEN n'eſt, ce ſemble, plus vil que la Terre ; les plus malheureux la foulent aux pieds ; mais c'eſt pourtant pour la poſſéder qu'on donne les plus grands tréſors. Si elle étoit plus dure, l'homme ne pourroit en ouvrir le ſein pour la cultiver ; ſi elle étoit moins dure, elle ne pourroit le porter : il enfonceroit par-tout, comme il enfonce dans le ſable ou dans un bourbier. C'eſt du ſein inépuiſable de la Terre que ſort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette maſſe informe, vile & groſſière, prend toutes les formes les plus diverſes, & elle ſeule donne tour-à-tour tous les biens que nous lui demandons : cette boue ſi ſale ſe transforme en mille beaux objets qui charment les yeux ; en une ſeule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits & ſemences, pour renouveler ſes libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuiſe ; plus on déchire ſes entrailles, plus elle eſt libérale. Après tant de ſiècles, pendant leſquels tout eſt ſorti d'elle, elle n'eſt point encore uſée, elle ne reſſent aucune vieilleſſe ; ſes entrailles ſont encore pleines des mêmes tréſors ; mille générations ont paſſé dans ſon ſein ; * tout vieillit excepté elle ſeule ; elle rajeunit chaque année au Printemps ; elle ne manque point aux hommes : mais les hommes inſenſés ſe manquent à eux-

LA TERRE. mêmes, en négligeant de la cultiver ; c'est par leur paresse & par leurs désordres, qu'ils laissent croître les ronces & les épines en la place des vendanges & des moissons.

(*DE FÉNELON ; Existence de Dieu.*)



FIGURE XXXIII. DANS ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons ; ici, des côteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, & sont couronnés de vignobles & d'arbres fruitiers ; là, * de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusques dans les nues, & les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la Terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs ; cette variété fait le charme des paysages, & en même-temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de Terroir si ingrat, qui n'ait quelque propriété ; non-seulement les Terres noires & fertiles, mais encore les argilleuses & les graveleuses, récompensent l'homme de ses peines. Les marais desséchés deviennent fertiles ; les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la Terre ; & quand le Laboureur

Laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un Terroir neuf qui se fertilise à mesure qu'on le remue & qu'on l'expose aux rayons du Soleil. LA TERRE.

(*DE FÉNELON*; *Existence de Dieu.*)



TOUT ce que la Terre produit, se corrompant, rentre dans son sein, & devient le germe d'une nouvelle fécondité; ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné, pour le rendre encore; ainsi la corruption des plantes & les excréments des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle-même, & perfectionnent sa fertilité; *ainsi plus elle donne, plus elle reprend; & elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sçache dans sa culture lui rendre ce qu'elle a donné. Tout sort de son sein, tout y rentre, & rien ne se perd; toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la Terre des grains de blé; en se pourrissant, ils germent; & cette mère féconde nous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles, vous y trouverez la pierre & le marbre pour les plus superbes édifices: mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse? Voyez tant de métaux précieux & utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme. *FIGURE XXXIII.*

LA TERRE.

Admirez les plantes qui naiſſent de la Terre; elles fourniſſent des aliments aux ſains, & des remèdes aux malades. Leurs eſpèces & leurs vertus ſont innombrables; elles ornent la Terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes, & des fruits délicieux. Voyez-vous ces vaſtes forêts, qui paroiſſent auſſi anciennes que le monde ? Ces arbres s'enfoncent dans la Terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le Ciel; leurs racines les défendent contre les vents, & vont chercher, comme par de petits tuyaux ſouterreins, tous les ſucs deſtinés à la nourriture de leur tige; la tige elle-même ſe revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air; les branches diſtribuent en divers canaux la ſève que les racines avoient réunie dans le tronc. En Eté, ces rameaux nous protègent de leur ombre, contre les rayons du Soleil; en Hiver, ils nourriſſent la flamme que conſerve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'eſt pas ſeulement utile pour le feu; c'eſt une matière douce, quoique ſolide & durable, à laquelle la main de l'homme donne ſans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture & de la navigation. * De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la Terre, ſemblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres

& les plantes, en laiſſant tomber leurs fruits ou leurs graines, ſe préparent autour d'eux une nombreuſe poſtérité; la plus foible plante, le moindre légume, contient en petit volume dans une graine, le germe de tout ce qui ſe déploie dans les plus hautes plantes & dans les plus grands arbres. La Terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans ſon ſein. LA TERRE.

(*De Fénelon ; Exiſtence de Dieu.*)



TERRE, que de tréſors l'Auteur du genre humain, *FIGURE X.*
Pour bannir la pareſſe, a cachés dans ton ſein !
* Pour orner nos Autels, nos Places, nos Portiques,
Le marbre a déſerté ſes retraites antiques.
Tu ſerres dans tes flancs de précieux métaux ;
Mais notre avare ſoif change ces biens en maux.

(*Le R. P. Chabaud.*)



Printemps.

LA TERRE,

Pendant les quatre Saisons.

LE PRINTEMPS.

Les peintures qui ne ſemblent faites que pour l'agrément de l'imagination, peuvent auſſi produire dans l'ame des ſentiments & des impreſſions vives ; & celui qui ſçait ainſi plaire & émouvoir tout à la fois, montre un talent & un art ſupérieurs. On peut s'en appercevoir dans ces morceaux de M. le Franc & de M. Greſſet : ils ne ſe contentent pas de préſenter dans le portrait du *Printemps* tout ce qui plaît & qui brille aux yeux ; ils trouvent encore le ſecret d'affecter le cœur ; de lui inſpirer une joie douce, avec un deſir impatient d'arriver à cette aimable ſaiſon. L'imagination franchit l'eſpace des temps & des lieux ; elle ſe repréſente *les Fleurs, les Bois, les Prairies* qui renaiſſent, pour ainſi dire ; elle ſe repaît du plaiſir de les contempler. L'artifice du Poëte produit tous ces effets.

❀

PRINTEMPS.
FIGURE III.

L'ENNEMI des Zéphyrs s'envole ;
Un doux calme règne dans l'air ;
Et le Printemps, vainqueur d'Eole,
Dans les gouffres voiſins du Pole,
Précipite le ſombre Hiver.



Viens voir renaître les Bocages,
Les Jardins, les Prés, les Guérets ;
Tout embellit nos Payſages,
Juſqu'au prélude des orages
Qui font tant de peur à Cérès.



Ce ne ſont plus ces froides Ondes,
Dont le Verſeau dans ſes fureurs,
Groſſit nos ſources vagabondes ;
C'eſt l'heureux tribut d'eaux fécondes
D'où naiſſent les Fruits & les Fleurs.



Le Soleil, au bruit du Tonnerre,
Nous annonce ainſi ſon retour ;
Et le Ciel, abreuvant la Terre,
Dans tous les germes qu'elle enſerre
Darde le feu de ſon amour.



PRINTEMPS.

Tout ſe ranime, tout s'épure;
L'Univers s'arrache au ſommeil.
Viens donc; * c'eſt un trait d'Epicure,
Que de jouïr de la Nature,
Dans le moment de ſon réveil.

(*M.* LE *FRANC*; *Ode.*)



FIGURE III.

C'EST l'aimable Printemps dont l'heureuſe influence
Des corps inanimés échauffe la ſubſtance.
C'eſt alors que le Ciel répand tous ſes tréſors;
Ses eaux percent la Terre, humectent ſes reſſorts,
Et, ranimant les Fruits dont la ſève eſt tarie,
Pénètrent chaque germe & lui donnent la vie.
Les troupeaux dans les champs, les oiſeaux dans les bois,
De l'inſtinct amoureux ſuivent les douces loix;
Des vapeurs du matin la plaine eſt arroſée;
Le Zéphyr ſur les fleurs agite la roſée,
L'horiſon brille aux yeux d'un feu pur & vermeil:
* Le gazon s'embellit des regards du Soleil.
Sur ce riche côteau, la vigne renaiſſante
Promet à nos deſirs une Automne abondante;
Et le pampre ne craint pour ſes tendres bourgeons,
Ni les torrents du Ciel ni les froids Aquilons.
* Je crois voir commencer le cours du premier âge;
De l'Univers naiſſant, le Printemps eſt l'image;
Il anima les Cieux, & la Terre & les Flots,
Quand l'Univers ſortit des gouffres du Cahos.

Les habitants de l'Air, & le peuple de l'Onde,
Reſſentirent ſoudain ſa préſence féconde ;
L'homme fut ébloui de ſon propre ſéjour ;
Et le jour qu'il naquit fut au-moins un beau jour.

PRINTEMPS.

(*M. Le Franc ; Deſcription du Printemps.*)



Je vais ſacrifier dans ton temple champêtre,
Loin des Cités & de l'ennui ;
Tout nous appelle aux champs; le Printemps va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
* Dans cette retraite chérie
De la ſageſſe & du plaiſir,
Avec quel goût vais-je cœuillir
La première épine fleurie ?
Et de Philomèle attendrie
Recevoir le premier ſoupir?
Avec les fleurs dont la Prairie
A chaque inſtant va s'embellir,
* Mon ame long-temps aſſoupie,
Va de nouveau s'épanouïr,
Et, ſans pénible rêverie
Voltiger avec le Zéphyr.
Occupé tout entier du ſoin, du plaiſir d'être,
Au ſortir du néant affreux,
Je ne ſongerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux.....

FIGURE VIII.

PRINTEMPS.

O jours de convalescence !
Jours d'une pure volupté !
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon ame ;
J'adore avec transport le céleste flambeau ;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme ;
Pour moi l'Univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence ;
A l'heureuse convalescence,
Pour de nouveaux plaisirs, donne de nouveaux sens ;
A ses regards impatients
Le cahos fuit ; tout naît ; la lumière commence ;
Tout brille des feux du Printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une Fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la Foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude ;
Par les plaisirs un cœur usé,
Las de leur multitude,
Ne peut se sentir flatté.

(*M.* GRESSET.

PRINTEMPS. *FIGURE III.*

L'HIVER, qui ſi long-temps a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paiſibles ruiſſeaux ;
* Et les jeunes Zéphyrs, de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux.



Les troupeaux ont quitté leurs cabanes ruſtiques ;
Le Laboureur commence à lever ſes guérets ;
Les arbres vont bientôt, de leurs têtes antiques,
Ombrager les vertes forêts.



Déja la terre s'ouvre ; & nous voyons éclore
Les prémices heureux de ſes dons bienfaiſants.
Cérès vient à pas lents à la ſuite de Flore,
Contempler ſes nouveaux préſents.



De leurs douces chanſons, inſtruits par la nature,
Mille tendres oiſeaux font réſonner les airs ;
Et les Nymphes des bois dépouillant leur ceinture,
Danſent au bruit de leurs concerts.



Des objets ſi charmants, un ſéjour ſi tranquile,
La verdure, les fleurs, les ruiſſeaux, les beaux jours,
* Tout invite le Sage à chercher un aſyle
Contre le tumulte des Cours.

(*ROUSSEAU ; Ode VII, Liv.* 3.)



ÉTÉ.

L' É T É.

LES PORTRAITS ſuivants de l'*Été* plairont infailliblement à quiconque aime l'expreſſion vraie de la Nature. Quelle beauté, ſur-tout, dans le morceau de M. l'Abbé de Bernis ! il ſemble que l'on voie ce que l'on ne fait que lire. Quelle majeſté dans la première Strophe où il peint le coucher du Soleil ! Quelle élégante ſimplicité dans la ſeconde qui nous préſente, comme dans un Tableau mouvant, ce qui ſe paſſe à la Campagne, ſi-tôt que l'Aſtre brûlant a diſparu ! Le pinceau peut-il mieux parler aux yeux ?

❀

FIGURE VIII.

SI le Printemps par ſa fuite nous enlève un Tableau raviſſant, quel ſpectacle lui ſuccède ! Si-tôt que le Soleil, nouvellement entré dans le Cancer, commence à darder ſes rayons brûlants, nous ne voyons plus nos prairies émaillées ; la faux a coupé nos herbes vertes ; un hâle meurtrier a fait pencher nos fleurs vers la Terre, & les a deſſéchées ; * mais à la place nous voyons nos campagnes couvertes de moiſſons dorées ; l'épi monté ſur ſa

ÉTÉ.

tige qui croît, groſſit lui-même, & annonce au Laboureur, juſtement impatient, la récompenſe de ſes travaux ; nos eſpaliers ſont dépouillés de leurs fleurs ; mais celles-ci ſont remplacées par des fruits dont la diverſité de la couleur & de l'odeur nous dédommage des pertes que nous avons faites par la retraite de Flore. Nos arbres cachent leur bois ſous des feuilles qui s'élargiſſent & ſe multiplient ; * le plus léger zéphyr en s'y jouant en fait deſcendre une agréable fraîcheur ſur le Berger qui vient raſſembler ſon troupeau ſous leur couvert, & ſur le Voyageur qui s'arrête ſous leur ombre.

Ame de la nature, flambeau céleſte, ſi tes rayons abattent nos corps, tu mûris nos fruits, &, en les entretenant dans un bain de chaleur ſalutaire, tu leur communiques un ſuc qu'ils n'auroient pas ſans toi ; hâte ta courſe, pour que nous jouïſſions bientôt de tes bienfaits.

(* * * *)



FIGURE III.

De ZÉPHYR la douce haleine
Qui reverdit nos buiſſons,
* Fait ſur le dos de la plaine
Flotter les jaunes moiſſons
Dont Cérès emplit nos granges ;
Bacchus lui-même aux vendanges

ETÉ.

Vient empourprer le raiſin ;
Et, du penchant des collines,
Sur les campagnes voiſines
Verſe des fleuves de vin.

(*De Fénelon ; Ode.*)



Figure III. * * * Quand du Lion les feux étincelants,
* De Cérès dans la plaine ont doré les préſents,
Les Epis, à monceaux, tombent ſous la faucille.
* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

(*M. Dulard ; Poëme de la Grandeur de Dieu.*)



Figure VIII. * * Que vois-je? des bras armés de faux tranchantes
Abattent ſous leurs coups les herbes jauniſſantes ;
Le Ciel répand ſes dons ; & bientôt nos greniers
Vont ſe remplir au gré des vigilants Fermiers.
* D'un pas tardif & ſûr, à ſon maître docile,
Le Bœuf traîne à la grange une pâture utile.
Lorſque la Terre, en proie aux fougueux Aquilons,
Se couvre de frimats, de neige & de glaçons,
Cérès vient à ſon tour remplir notre eſpérance,
Par les heureux ſuccès d'une riche ſemence
Que la Terre reçut, fit croître dans ſon ſein,
Pour la rendre au centuple à ſa première main.
Au plus ardent Soleil, le moiſſonneur avide
Se livre avec plaiſir à l'eſpoir qui le guide ;

Des fertiles épis les monceaux entaſſés, ÉTÉ.
Se lèvent à l'inſtant qu'on les a ramaſſés ;
Tout prend part au travail, tout ſemble infatigable ;
C'eſt la manne du Ciel, le tréſor véritable
Qu'un Dieu plein de bonté reproduit tous les ans,
Pour exciter en nous des cœurs reconnoiſſants.

(*M. Le Mau de la Jaisse.*)

DÉJA commencent à paroître *FIGURE III.*
Les deux Aſtres brûlants, Céphée & Procion ;
* Déja l'Eté vient de renaître,
Sous le ſigne ardent du Lion.

Les troupeaux cherchent l'eau, les Bergers les bocages ;
Et les hideux Sylvains les bois les plus épais ;
Et ſur les tranquilles rivages
On ne reſſent plus les vents frais.

(*Traduction de l'Ode* 27, *L.* 3, *d'Horace.*)

** DÉJA du prompt Moiſſonneur *FIGURE VIII.*
La faux, dans les vertes prairies,
Des plantes tendres & fleuries
A flétri l'éclat & l'honneur.



Phœbus, des voûtes azurées,
Sous nos yeux fait preſque le tour ;
* Et déja les champs d'alentour
Etalent leurs treſſes dorées.



ÉTÉ.

On voit ſuccéder mille fruits
Aux fleurs que le Printemps fit naître ;
Et déja l'on peut ſe promettre
Les charmes des plus douces nuits.



D'une ardeur prompte & légère,
Tous s'empreſſant à leurs emplois,
Du travail le plus néceſſaire
Subiſſent les utiles loix.



Parmi cette active allégreſſe,
Ennuis, on ne ſent point vos coups;
Triſtes enfants de la molleſſe,
Le travail vous écarte tous.



Après les divers exercices
Que fournit la blonde Cérès,
Dans un repos rempli d'attraits,
On goûte de pures délices.
(*M. Pinet, l'aîné;* Poëme de *la Solitude.*)



Figure III.

Le Printemps eſt fini; les troupeaux aux lieux ſombres
* Déja cherchent à fuir les premieres chaleurs;
Hêtres, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres,
Ruiſſeaux, changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

(*M. Gresset; Eglogue VII.*)



ÉTÉ. *FIGURE VIII.*

TANT qu'a duré l'influence
D'un Aſtre propice & doux,
Malgré moi de ton abſence,
J'ai ſupporté les dégoûts.



* * * * * * * * * * * * * * * *



* Mais aujourd'hui qu'en nos plaines,
Le chien brûlant de Procris,
De Flore aux douces haleines,
Deſſèche les dons chéris;



Veux-tu d'un Aſtre perfide
Riſquer les âpres chaleurs,
Et dans ton jardin aride,
Sécher ainſi que tes fleurs?



Crois-moi, ſuis plutôt l'exemple
De tes amis caſaniers,
Et reviens goûter au TEMPLE
L'ombre de tes Maronniers.

(*ROUSSEAU; Ode VII, Liv.* 2.)



ÉTÉ.
FIGURE III.

SOIRÉE D'ÉTÉ.

Le Dieu qui brûloit nos campagnes,
Se dérobe enfin à nos yeux ;
Il fuit ; & ſon char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déja par ſa voix avertis,
* Ses Courſiers écumeux s'agitent ;
Leurs crins ſe dreſſent ; ils s'irritent ;
Et, doublant leurs pas rallentis,
Ils volent & ſe précipitent
Au fond du palais de Thétis.



Le front couronné d'amaranthes,
Les Nymphes ſortent des forêts ;
Un air plus doux, un vent plus frais,
Raniment les roſes mourantes ;
Et deſcendant du haut des monts,
Les Bergères plus vigilantes,
Raſſemblent leurs brebis bêlantes,
Qui s'égaroient dans les vallons.
Le vaſte & ſublime Empirée
A repris ce brillant azur
Où Vénus, de feux entourée,
Fait rayonner l'or le plus pur ;
Et, tandis que cette Immortelle
Rend à la Terre un nouveau jour,
La nuit ramène ſur ſon aîle
Le Dieu des ſonges & l'Amour.

(*M. De Bernis ; Souper d'Eté.*)

L'AUTOMNE.

L'AUTOMNE.

AUTOMNE.

ON PEUT apprendre & ſe convaincre par la lecture des portraits ſuivants, que les ſujets les plus communs ſont ſuſceptibles de grandes beautés ; & qu'une image ne doit ſouvent ſon éclat qu'à l'arrangement & au choix ingénieux des expreſſions. Dans le premier & dans le ſecond de ces portraits, il ne s'agit que des fruits de l'*Automne*, & du ſoin de les recœuillir ; mais on relève leur abondance, leur fraîcheur, leur goût, leur utilité, la joie de ceux qui les recœuillent, avec des expreſſions ſi riches & ſi bien placées, qu'on peut dire que l'art ſurpaſſe la matière. Le portrait de Rouſſeau brille par la métaphore & par l'invention ; il eſt très ſupérieur aux autres ; chaque Strophe eſt une image particulière qui contribue à la beauté du tout.



LES HABITANTS de cette heureuſe contrée étoient pour lors occupés à dépouiller la vigne de *FIGURE III.*

AUTOMNE. ſon fruit coloré. Cette récolte-là eſt toujours conſidérable, par la grande qualité de ceps qui tapiſſent de leur verdure des plaines immenſes & des collines dont l'aſpect réjouït. * Nous voyions de tous côtés de nombreuſes troupes de vendangeurs, qui folâtroient parmi les pampres, & qui chantoient en coupant les grappes de raiſin; la ſeule vue de ce fruit chéri de Bacchus leur inſpiroit de la gaieté.

(*De Fénelon*; *Télémaque.*)



FIGURE III.

Sur ces côteaux riants de nouveaux ſoins m'attirent;
A ſurpaſſer mes vœux ces vignobles conſpirent.
Le gravier, artiſan des plus vives douleurs,
La vigne, dans nos reins le diſſout par ſes pleurs.
De mes grappes quel ſuc tire une troupe avare?
Une priſon de bois pour mon vin ſe prépare.
Qu'il eſt puiſſant! il ſçait calmer les maux préſents,
Et diſſiper l'horreur de nos malheurs abſents:
Il fait ſubir au cœur une douce torture,
Pour en faire ſortir la vérité plus pure;
Tandis que le Soleil, brillant flambeau des Cieux,
Recouvre un compagnon, au jugement des yeux.



A mes regards charmés ſe préſente l'*Automne*;
Des fruits délicieux compoſent ſa couronne.

AUTOMNE.

Quelle moiſſon nouvelle ! au gré de mes ſouhaits,
La nature en ces lieux prodigue ſes bienfaits.
S'il eſt dans mes vergers quelque tige ſtérile,
Elle reçoit de l'art une greffe fertile.
* L'arbre ſur ſes rameaux voyant de nouveaux fruits,
Les admire, étonné de les avoir produits ;
La branche qui du ſuc preſque ſeule a l'uſage,
Cède au fer : dans un fruit, j'en trouve un aſſemblage :
Une ſçavante main, à l'arbre ſans vigueur
Rend ſa première force, ou donne un ſucceſſeur.
De jeunes arbriſſeaux, nés dans un court eſpace,
De leurs aïeux mourants prendront bientôt la place.
(*Le R. P.* Chabaud ; *Epître à M. Pluche.*)

❀

Figure XXVIII.

Le Soleil, dont la violence
Nous a fait languir ſi long-temps,
Arme de feux moins éclatants
Les rayons que ſon char nous lance ;
Et, plus paiſible dans ſon cours,
Laiſſe la céleſte balance
Arbitre des nuits & des jours.

❀

* L'Aurore, déſormais ſtérile
Pour la Divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ſes pleurs
Enrichit un Dieu plus utile ;
Et ſur tous les côteaux voiſins,
On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raiſins.

❀

AUTOMNE.

C'eſt dans cette ſaiſon ſi belle,
Que Bacchus prépare à nos yeux
De ſon triomphe glorieux
La pompe la plus ſolennelle :
Il vient de ſes divines mains,
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les Humains.

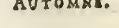


* Autour de ſon char diaphane,
Les ris voltigeant dans les airs,
Des ſoins qui troublent l'Univers,
Ecartent la foule profane.
Tel, ſur les bords inhabités,
Il vient de la triſte Ariane
Calmer les eſprits agités.



Les Satyres, tout hors d'haleine,
Conduiſant les Nymphes des bois,
Au ſon du fifre & du hautbois
Danſent par troupes dans la plaine ;
Tandis que les Sylvains laſſés,
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrſes entrelacés.




AUTOMNE.

Leur plus vive ardeur ſe déploie
Autour de ce Dieu belliqueux ;
Cher Comte, partage avec eux
L'allégreſſe qu'il leur envoie ;
Et, plein d'une douce chaleur,
Montre-toi rival de leur joie,
Comme tu l'es de ſa valeur.



Prends part à la juſte louange
De ce Dieu ſi cher aux Guerriers,
Qui, couvert de mille lauriers
Moiſſonnés juſqu'aux bords du Gange,
A trouvé mille fois plus grand
D'être le Dieu de la Vendange,
Que de n'être qu'un Conquérant.



De ſes Menades révoltées,
Craignons l'impétueux courroux ;
Tu ſçais juſqu'où ce Dieu jaloux
Porte ſes fureurs irritées,
Et quelles tragiques horreurs,
Des Lycurgues & des Penthées,
Payèrent les folles erreurs.



AUTOMNE.

C'eſt lui qui des fils de la Terre,
Châtiant la rebellion,
Sous la forme d'un fier Lion
Vengea le Maître du tonnerre;
Et par lui les os de Rhécus
Furent briſés comme le verre,
Aux yeux de ſes frères vaincus.



Ici, par l'aimable pareſſe
Ce fameux vainqueur déſarmé,
Ne ſe montre plus enflammé
Que des feux d'une douce ivreſſe;
Et, cherchant de plus doux combats,
Dans le temple de l'Allégreſſe,
Il s'offre à conduire nos pas.



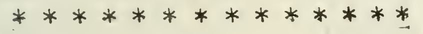
Là, ſous une voûte ſacrée
Peinte des plus riches couleurs,
Ses Prêtres, couronnant de fleurs
La victime pour toi parée,
Bientôt, ſur un autel divin,
Feront couler à ton entrée
Des ruiſſeaux de lait & de vin.



AUTOMNE.

Reçois ce Nectar adorable,
Versé par la main des plaisirs,
Et laisse au gré de leurs desirs,
Par cette liqueur favorable,
Remplir tes esprits & tes yeux,
De cette joie inaltérable
Qui rend l'homme semblable aux Dieux.







Telle est l'allégresse rustique
De ces vendangeurs altérés,
Qu'on voit, à leurs yeux égarés,
Saisis d'une ivresse mystique;
Et qui, saintement furieux,
Retracent de l'Orgie antique
L'emportement mystérieux.



Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux transport,
Allons travailler à l'accord
Du Tokaye avec le Champagne;
Et, près de tes Lares assis,
Des vins de rive & de montagne,
Juger les procès indécis.

(*Rousseau; Ode III, Livre 3.*)



L'HIVER.

HIVER.

VOICI deux modèles de portraits, l'un dans le propre, l'autre dans le figuré. Le premier, qui eſt du Cardinal de Polignac, apprend comment on peut, par l'arrangement & le choix des expreſſions, ennoblir les détails qui paroiſſent les plus communs. Rien n'eſt oublié dans le portrait qu'il fait de l'*Hiver*; malgré ce détail le portrait n'eſt pas long, mais les mots ſont ſi énergiques, qu'ils diſent beaucoup : quoique l'Auteur peigne une choſe triſte, la pompe & l'harmonie de ſon ſtyle rendent le tableau agréable & flatteur. Le dernier, qui eſt de Rouſſeau, peut apprendre à relever par l'Alluſion & l'Allégorie un ſujet ordinaire; heureux qui pourra y réuſſir comme lui !



FIGURE II.

LORSQUE le terrible Aquilon uſurpant l'empire des airs, a ramené les noirs frimats, & défiguré la face de l'Univers, tout gémit, tout eſt plongé dans les ténèbres. Les oiſeaux ſont muets; la

terre dépouillée n'offre qu'un ſpectacle hideux ; quelques rayons foibles & décolorés percent à peine les nuages, & répandent au lieu du jour un ſombre crépuſcule ; les troupeaux languiſſent dans leurs étables ; les bêtes ſauvages dorment au fond de leurs retraites : oiſif dans ſa chaumière, le berger s'y défend contre le froid : les ruiſſeaux ceſſent de couler ; les arbres n'ont plus de feuilles ; la campagne a perdu ſes charmes ; il règne dans toute la nature un morne ſilence ; * enchaînée ſous des monceaux de neige, elle eſt dans une léthargie peu différente de la mort. (*Traduction de l'*Anti-Lucrèce *du Cardinal de Polignac, par M. de* BOUGAINVILLE*, Livre III.*) HIVER.



DÉJA le départ des Pléiades
A fait retirer les Nochers ;
* Et déja les triſtes Hyades
Forcent les frileuſes Dryades
De chercher l'abri des rochers.

FIGURE XXVIII.



Le volage amant de Clytie,
Ne careſſe plus nos climats,
Et bientôt, des monts de Scythie,
Le fougueux époux d'Oritie
Va nous ramener les frimats.

(*ROUSSEAU ; Ode V, Livre 2.*)



HIVER.
FIGURE XXVIII.

VOISIN des climats de l'Ourſe,
Le Dieu qui brille dans l'air,
* Viſite encor dans ſa courſe
Le dernier ſigne d'Hiver;
Le froid réveil de l'Aurore,
Ne vaut à la triſte Flore
Que de dangereux frimats;
L'amant léger qu'elle adore,
Fuit de ſes humides bras.
(*M. LE FRANC; Ode.*)



FERTILITÉ DE LA TERRE.

FERTILITÉ.

LE PREMIER de ces portraits apprend à préſenter beaucoup d'objets dans un étroit eſpace, ſans leur dérober aucune de leurs véritables beautés. Le ſecond offre le même modèle, mais ſous un autre jour; la belle Proſopopée, ſous laquelle l'image eſt enveloppée, lui donne une grande énergie. Les deux autres images montrent comment on peut étendre un ſujet, ſans le rendre diffus. La lecture de ces différents morceaux & ſur-tout leur confrontation, donnent de la fécondité à l'imagination, & de la facilité à l'Eſprit.



FIGURE X.

TERRE, comment les dons qu'enfantent
Tes efforts toujours renaiſſants,
Puiſent-ils dans tes ſombres flancs
Ces couleurs, ces odeurs & ce goût qui m'enchantent?
Ce grain paroît ſans vie; à peine eſt-il ſemé,
Que, par ſa priſon ranimé,

FERTILITÉ. * Il germe, croît, s'élève & bientôt fructifie.
Entre ce grain & toi qui forma ces rapports ?
Par quel secret pouvoir ton sein le vivifie ?
Comment d'un vil bourbier naissent tant de trésors ?

(*Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux en* 1741.)



FIGURE XXXIV. LA VOIX de l'Univers à ce Dieu me rappelle ;
La Terre le publie. « Est-ce moi, me dit-elle,
» Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
» C'est celui dont la main posa mes fondements.
» * Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne ;
» Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne ;
» Je me pare des fleurs qui tombent de sa main ;
» Il ne fait que l'ouvrir & m'en remplir le sein.
» Pour consoler l'espoir du Laboureur avide,
» C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
» Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
» Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
» A de moindres objets tu peux le reconnoître ;
» Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
» Mon suc dans la racine à peine répandu,
» Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu ;
» La feuille le demande ; & la branche fidèle,
» Prodigue de son bien, le partage avec elle.
» Des attraits de son fruit que ton œuil enchanté
» Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
» Troupe obscure & timide, humble & foible Vulgaire :
» Si tu sçais découvrir leur vertu salutaire,

FERTILITÉ.

» Elles pourront ſervir à prolonger tes jours ;
» Et ne t'afflige pas ſi les leurs ſont ſi courts.
» Toute plante, en naiſſant, déja renferme en elle
» D'enfants qui la ſuivront une race immortelle ;
» Chacun de ces enfants dans ma fécondité
» Trouve un gage nouveau de ſa poſtérité.

(*Racine ;* Poëme de *La Religion.*)



FIGURE III.

SUR la ſurface de la Terre
Le Laboureur jette le grain ;
Le ſoc ouvre le champ qui le reçoit, l'enſerre,
L'échauffe, le renfle en ſon ſein :
Il meurt ; ſa famille abondante
Embellit les ſillons ; leur richeſſe naiſſante
Fait les délices des troupeaux.
L'épi ſe forme ; la nature
Lui fournit une double armure
Contre l'inſulte des oiſeaux.



* * * * * * * * * * * * * *

❀

Mon œuil obſerve la ſemence ;
Humectée, elle va crever ;
Elle crêve ; & le germe, appui de l'eſpérance,
Se dégage, eſt prompt à lever.
A travers ſes fibres menues
Et les ſucs & les ſels, trouvant mille avenues

FERTILITÉ.

Sont heurenſement introduits.
* Ces ſucs ſont d'inégale force;
L'un devient bois, & l'autre écorce,
Ceux-ci feuillages, & ceux-là fruits.

(*Le R. P. CHABAUD.*)



FIGURE XVIII.

LA TERRE ici s'élève en de hautes montagnes;
Ailleurs elle s'abaiſſe en de vaſtes campagnes;
Les vallons émaillés ſont remplis de ruiſſeaux;
Et de fleuves divers l'onde fraîche & bruyante
Eteint la ſoif ardente
Des plus nombreux troupeaux.



Sur le rocher le plus ſauvage,
Dans les forêts, dans les déſerts
Le cri des oiſeaux, leur ramage;
Bénit le Dieu de l'Univers.
Sur les montagnes ſolitaires
Il répand les eaux ſalutaires
Des torrents cachés dans les Cieux;
Et, dans les plaines arroſées,
Il fait par d'utiles roſées
Germer des fruits délicieux.



Les troupeaux dans les prés vont chercher leur pâture;
L'homme dans les ſillons cueille ſa nourriture;

FERTILITÉ.

L'olivier l'enrichit des flots de ſa liqueur ;
Le pampre coloré fait couler ſur ſa table
Ce nectar délectable,
Charme & ſoutien du cœur.



Le Souverain de la nature
A prévu tous nos beſoins ;
Et la plus foible créature
Eſt l'objet de ſes tendres ſoins.
Il verſe également la sève,
Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbriſſeaux.
Du cèdre voiſin de la nue
La cime orgueilleuſe & touffue
Sert de baſe au nid des oiſeaux.



Le Daim léger, le Cerf & le Chevreuil agile,
S'ouvrent ſur les rochers une route facile ;
Pour eux ſeuls de ces bois Dieu forma l'épaiſſeur,
Et les trous tortueux de ce gravier aride
Pour l'animal timide
Qui nourrit le chaſſeur.



Le Globe éclatant qui dans l'ombre,
Roule au ſein des Cieux étoilés,
Brilla pour nous marquer le nombre
Des ans, des mois renouvelés.

FERTILITÉ.

L'Aſtre du jour, dès ſa naiſſance,
Se plaça dans le cercle immenſe
Que Dieu lui-même avoit décrit ;
Fidèle aux loix de ſa carrière,
Il retire & rend la lumière
Dans l'ordre qui lui fut preſcrit.



La nuit vient à ſon tour ; c'eſt le temps du ſilence ;
De ſes antres fangeux la bête alors s'élance,
Et de ſes cris aigus étonne le Paſteur.
Par leurs rugiſſements les Lionceaux demandent
L'aliment qu'ils attendent
Des mains du Créateur.



* Mais quand l'Aurore renaiſſante
Peint les airs de ſes premiers feux,
Ils s'enfoncent pleins d'épouvante
Dans leurs repaires ténébreux.
Effroi de l'animal ſauvage,
Du Dieu vivant brillante image,
L'Homme paroît, quand le jour luit ;
Sous ſes loix la Terre eſt captive ;
Il y commande, il la cultive,
Juſqu'au règne obſcur de la nuit.

(*M. Le Franc ; Ode VIII, Livre* 1.)



LORSQUE

FERTILITÉ.
FIGURE XVIII.

LORSQUE dans la maſſe première
La nuit & le jour répandus,
Par le déſordre confondus,
N'étoient ténèbres ni lumière;
Quand la mer comme un vêtement,
Couvroit le terreſtre élément,
Des plus hauts monts cachant les cimes;
Alors tu parles; & ſoudain
L'eau fuit & cherche les abîmes
Du rivage marqué par ta puiſſante main.

A ta voix croiſſent les montagnes;
Leur ſommet, des Cieux s'approchant,
Laiſſe du rapide penchant
Deſcendre les raſes campagnes.
La mer renferme ſes efforts
Dans les limites de ſes bords;
Et la Terre alors découverte,
Parmi les roſeaux & les joncs,
Voit ſerpenter ſur l'herbe verte
Les ruiſſeaux argentés qui baignent ſes vallons.



Pour s'abreuver ſur les rivages,
Par les mêmes deſirs pouſſés,
De tous lieux viennent empreſſés,
Les animaux doux & ſauvages;
Les légers habitants des bois,
Au bruit des eaux mêlent leur voix,

FERTILITÉ.

Excités par ces doux murmures ;
Et les échos frappant les airs,
Dans le creux des roches obſcures
Répètent à l'envi leurs innocents concerts.

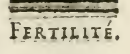


Par ta main la Terre arroſée,
Fournit la sève aux arbriſſeaux ;
Les oliviers, ſur les côteaux,
Sentent la fertile roſée.
Tandis que les prés & les bois
Aux animaux offrent le choix
Des herbes qui ſont leur pâture,
L'Homme cœuille & ſerre les grains
Deſtinés à ſa nourriture ;
Et la vigne pour lui prodigue ſes raiſins.



Cette eau ſi pure & ſi légère
Qui des Cieux tombe abondamment,
Eſt répandue également
Sur le cèdre & ſur la fougère.
* Ces grands arbres, qui des hauts monts
Couronnent les ſuperbes fronts,
De leurs bras vont toucher les nues ;
Là, les oiſeaux en sûreté,
Sur le haut des branches chenues,
Du ſubtil Oiſeleur ſauvent leur liberté.




FERTILITÉ.

A l'endroit le plus ſolitaire,
La Cicogne tient ſes petits,
Et montre à conſtruire des nids
Au Paſſereau qui la voit faire.
Dans le pied du roc entr'ouvert,
Le Lapin ſe met à couvert;
Et le ſommet du mont rapide
Nourrit les bois dont l'épaiſſeur
Sert de retraite au Cerf timide,
Et trompe, en le cachant, l'attente du Chaſſeur.

(*Mlle* CHÉRON.)



Stérilité.

STÉRILITÉ DE LA TERRE.

Un trait ſaillant auquel on ne s'attend pas, qui ſuſpend tout-à-coup la Narration ſans l'interrompre ; des circonſtances ſingulières & preſque uniques, ménagées avec ſoin & placées à propos, rendent une image bien plus vive & plus intéreſſante ; on voit un de ces traits ſaillants dans le portrait ſuivant, à ces mots : *Pour aller rendre compte à Dieu, &c.* Il eſt d'autant mieux placé, qu'il eſt dans un Diſcours de Charité. Dans les autres portraits, les circonſtances particulières ſont ménagées avec autant d'art que d'éloquence. Ces deſcriptions ne reſſemblent point à d'autres ; tout y eſt peint d'après un événement particulier ; on n'y trouve point de Lieux-Communs.



STERILITÉ. *FIGURE II.*

REPRÉSENTEZ-VOUS ces Pays que les grêles & les ſécherеſſes ont déſolés ; dont la Terre & le Ciel ſemblent avoir conſpiré la ruine ; où l'on ne peut ni recœuillir, ni même ſemer ; où l'on n'a ni aſſiſtance pour le préſent, ni reſſource pour l'avenir ; & où la miſère eſt d'autant plus grande, qu'on ne voit pas de moyen de la ſoulager, ni d'eſpérance d'en ſortir. Repréſentez-vous quarante Paroiſſes dans la diſette générale de toutes choſes, qui n'ont pour toute nourriture que le pain de douleur, & l'eau de leurs larmes ; * où ceux qui donnoient autrefois l'aumône ſont obligés de la demander, ſans que perſonne la leur donne; & où tant de familles malheureuſes, n'ayant ni la commodité de vivre, ni la force de travailler, ne peuvent qu'implorer votre ſecours pour dernier remède. Figurez-vous des malades dans la dernière extrêmité, n'ayant pour ſoutenir leur défaillance, qu'un peu de pain capable de les étouffer, mourir de faim plutôt que de maladie, * pour aller rendre compte à Dieu de leur patience, & pour aller peut-être accuſer votre inſenſibilité, ſi vous refuſez de les aſſiſter. Quelle pitié de voir des enfants de quatre mois ſevrés par néceſſité, à qui les mères affligées n'ont à donner pour tout aliment qu'un peu de pain noir trempé dans de

STÉRILITÉ. l'eau, perdre la vie presque aussi-tôt qu'ils l'ont reçue ! Heureux de mourir dans un âge innocent, & malheureux d'être les victimes de la dureté & de l'inhumanité des Riches !

(*Fléchier ; III. Exhortation.*)



Figure II. Rappellez un moment en votre mémoire la triste idée des guerres, soit civiles, soit étrangères, où le Soldat recœuille ce que le Laboureur avoit semé, * & consume en peu de temps, non-seulement les fruits d'une année, mais encore l'espérance de plusieurs autres : où des familles effrayées fuient devant la face & l'épée de l'ennemi, &, croyant éviter la mort, tombent dans la faim & le désespoir, plus redoutables que la mort même. Souvenez-vous de ces années stériles où, selon le langage du Prophète, le Ciel fut d'airain & la Terre de fer : les mères mouroient sans secours sous les yeux de leurs enfants ; les enfants entre les bras de leurs mères, faute de pain ; & les peuples dans la campagne & dans les villes ne vivoient plus qu'à la merci de quelques Riches, souvent intéressés, qui songeoient plus à profiter des maux d'autrui, qu'à les soulager.

(*Fléchier ; Oraison Funèbre de Mme d'Aiguillon.*)

❀

STÉRILITÉ. *FIGURE II.*

De nouvelles iniquités ont ſans doute attiré une calamité nouvelle. Une diſette imprévue a jeté la frayeur dans les eſprits, & *les tempêtes de la faim* ont ému tout d'un coup les peuples. L'hiver, plus long & plus rude que de coutume, a déſolé les villes & la campagne; *le Seigneur a fait ſouffler le triſte Aquilon*, pour me ſervir des paroles de l'Ecriture; *l'Eau s'eſt glacée comme du cryſtal*; un froid mortel a pénétré juſques dans le fond de la terre; la gelée a brulé les déſerts, & ſéché tout ce qui étoit vert, ou qui pouvoit le devenir, comme ſi le feu y avoit paſſé; * les blé encore à-demi vivants, ont attendu vainement l'humidité ou la chaleur accoutumée; le Ciel eſt devenu d'airain; le Soleil, ſans force & ſans chaleur, n'a pu ranimer ces germes naiſſants ou mourants; & la Nature comme engourdie a ſuſpendu ſes opérations & ſes fécondités ordinaires; les Arbres ont été frappés juſques dans leurs racines; les troupeaux ont péri dans leurs bergeries, ſans que la main ſecourable du maître ait eu de quoi les nourrir ou les réchauffer; les Hommes mêmes étonnés, ſur-tout vos pauvres, ont gémi, & vous ont dit en gémiſſant: *Seigneur, qui pourra ſubſiſter dans la rigueur de votre froid?*

(*FLÉCHIER; Lettre Paſtorale.*)



STÉRILITÉ. *FIGURE XXV.*

IL N'Y A point d'état plus affreux dans le monde que celui d'une famine, ou réelle, ou imaginaire : on s'effraie ; on s'abat ; on croit ſe ſentir défaillir, & retomber à toute heure dans ſon néant ; tout l'eſprit, tout le cœur, eſt occupé de ſes beſoins ; on n'eſt plus libre pour la Prière ; la raiſon ſe confond ; la Foi ſe perd dans une imagination troublée ; les eſpérances de l'autre vie ſont abſorbées dans les penſées de celle-ci ; la charité ceſſe, parce qu'on croit ne devoir rien qu'à ſoi-même ; les loix les plus naturelles & les plus ſaintes cèdent à la néceſſité. Sous ce prétexte du néceſſaire, on amaſſe, ſi l'on peut, de gré ou de force, le ſuperflu ; * & l'on ſe croit en droit de s'envier, de ſe tromper, de s'offenſer les uns les autres.

(*FLÉCHIER ; Lettre Paſtorale.*)



FIGURE III.

UNE férocité ſoudaine s'eſt emparée des eſprits dans les Villes & dans la Campagne. On ſe ſaiſit des convois publics avec violence ; on s'approprie les acquiſitions d'autrui ſans ſcrupule ; on ne reconnoît ni juſtice ni autorité ; * on s'arrache, pour ainſi dire, le pain les uns aux autres : plus de retenue, plus de bonne-foi, plus de religion.

Ne feroit-on pas plus tranquille, & par conféquent plus heureux, fi chacun, felon la mefure de fes befoins, fe partageoit également les biens de la Terre; s'il y avoit dans les Villes & dans la Campagne une correfpondance mutuelle de raifon & de charité; fi ceux qui font riches affiftoient les pauvres, & fi les uns étoient prêts à donner ce qu'ils ont de trop, & les autres ne demandoient que ce qui leur manque! STERILITÉ.

(*FLÉCHIER; Lettre Paftorale.*)



Paysages.

PAYSAGES.

Les peintures des *Payſages* ont cela d'agréable, qu'elles ſont priſes ſur la Nature, telle qu'elle s'offre tous les jours à nos yeux. Sans étude & ſans examen, les plus ſimples en découvrent la vérité & en goûtent les charmes. Ces images ont quelque choſe de naïf. Parmi les portraits ſuivants, qui ſont tous riants & gracieux, on remarque, ſur-tout dans ceux de M. de Fénelon, des couleurs ſuaves, un pinceau léger ; on ſe tranſporte dans les Pays charmants qu'il décrit ; on envie le ſort de ceux qui les habitent. On trouve à peu près un plaiſir pareil dans les autres deſcriptions qui ſuivent, parce que ce ne ſont pas des peintures de fantaiſie, ou empruntées les unes des autres ; c'eſt l'expreſſion de la Nature priſe dans ſon beau, ſaiſie dans le point de vue le plus propre à nous ravir.

PAYSAGES. *FIGURE III.*

Tous les ſuperbes dehors qui annoncent les Palais des Rois, ſe trouvoient multipliés à l'entour de celui-ci. On y arrivoit par de longues & droites avenues d'ormeaux & de maronniers, placés à une diſtance égale; de l'autre côté du Palais, en face du périſtile & des appartements, étoient des parterres embellis par Flore même; les fleurs qu'un Printemps éternel y faiſoit éclore, flattoient les ſens par leur doux parfum & par la variété de leurs vives couleurs. Différents grouppes de Tritons & de Naïades de marbre blanc, poſés au milieu des baſſins remplis d'une onde pure, ſur des ſocles de même marbre, y formoient pluſieurs jets-d'eau; les uns s'élancent juſqu'au niveau du faîte du Palais, & retombent comme une pluie abondante; d'autres s'élèvent moins & ſe répandent en gerbes; il en eſt qui, à une certaine hauteur, ſe croiſent & compoſent une voûte de cryſtal; ces parterres étoient terminés par de larges & magnifiques terraſſes.

L'on deſcendoit par une douce pente revêtue d'un gazon toujours vert, dans des boſquets délicieux; on y trouvoit des ſalles de tilleuls, de myrtes & d'orangers de diverſes figures, ornées de ſtatues de bronze; des vaſes & des termes de porphyre: des fontaines, tombant en caſcades,

PAYSAGES.

ſur des rocailles, y formoient un agréable murmure : au-delà ſe préſentoit une perſpective des plus charmantes ; c'étoient de riantes prairies arroſées par une infinité de canaux ; * des arbres touffus, ſous l'ombrage deſquels s'offroient des lits de verdure, rafraîchis par l'haleine des zéphyrs ; des bois percés en allées, que les rayons du Soleil ne pouvoient pénétrer.

(*DE FÉNELON ; Télémaque.*)



FIGURE III.

CE PAYS eſt au pied du Liban, dont le ſommet fend les Nues, & va toucher les Aſtres. * Une glace éternelle couvre ſon front ; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent ſa tête ; au-deſſous, on voit une vaſte forêt de cèdres antiques qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantés, & qui portent leurs branches épaiſſes juſque vers les nues. Cette forêt a ſous ſes pieds de gras pâturages, dans la pente de la montagne ; c'eſt-là qu'on voit errer les taureaux qui mugiſſent ; les brebis, qui bêlent avec leurs tendres agneaux, bondiſſent ſur l'herbe fraîche ; là, coulent mille ruiſſeaux d'une eau claire ; enfin on voit au-deſſous de ces pâturages le pied de la montagne, qui eſt comme un jardin. Le Printemps &

l'Automne y règnent enſemble, pour y joindre les fleurs & les fruits ; jamais ni le ſouffle empeſté du midi, qui sèche & brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont oſé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin. PAYSAGES.

(*De Fénelon* ; *Télémaque*, *Livr.* 3.)



Oui, cette retraite eſt charmante ; la Nature y ſourit de toutes parts à vos travaux littéraires. Ce jardin orné de mille eſpèces de fleurs ; la fraîcheur délicieuſe que l'on goûte à l'ombre de ces arbriſſeaux qui charment la vue, & qui flattent l'odorat ; cette pente douce qui conduit juſqu'aux rives heureuſes de ce fleuve ; ces vaſtes prairies entrecoupées de canaux, remplies de bocages, ſemées de hameaux, dont les toîts ſe mêlent avec les arbres qui les environnent ; la Ville qui paroît dans le lointain ; cette chaîne de montagnes couverte de vignobles, qui terminent ſi paiſiblement l'horizon ; * la mer dont les flots agités bornent de cet autre côté la vue avec une agréable horreur ; tout cela offre un ſpectacle qui ravit, qui attache, qui fait naître malgré ſoi un goût pour la ſolitude. *FIGURE III.*

(*Diſcours Académiques.*)



PAYSAGES.
FIGURE III.

CONSIDÉREZ les couleurs dont ſe peint quelquefois le Ciel ; ſoit au matin, lorſque l'Aurore, ſortant du ſein d'un nuage obſcur, montre le vif éclat de ſes roſes ; ſoit lorſque le Soleil tout en feu va ſe replonger dans la mer. Regardez comme Flore & Pomone égayent à l'envi nos jardins, par la variété de leurs couleurs ; par-tout où paſſe leur pinceau, auſſi-tôt un tendre duvet colore agréablement les fruits ; les lis éblouïſſent par leur blancheur ; un beau vermillon anime les roſes ; les violettes étalent leurs douces teintes ; la pourpre éclate ſur le raiſin. * Je croirois que les Dieux-mêmes, épris de l'art de la peinture, nous en ont voulu tracer des modèles. D'un côté, nous voyons l'Iris former avec ſes couleurs changeantes un arc qu'elle attache à la voûte des Cieux ; d'un autre côté les ruiſſeaux roulent à nos yeux des flots d'argent ; les campagnes nous montrent l'or de leurs moiſſons ; les bois, les prés, leurs différents verts ; les vignes leur rouge foncé. Diane teint dans les forêts la peau tavelée des tigres ; Flore dans les champs peint la plume des oiſeaux ; Neptune émaille au fond des eaux la riche écaille des poiſſons ; & les Néréides jonchent nos rivages de coquillages précieux, où leurs mains appliquent les plus vives couleurs. (*Diſcours Académiques.*)

PAYSAGES. *FIGURE III.*

On arrive à la porte de la Grotte de Calypſo, où Télémaque fut ſurpris de voir, avec une apparence de ſimplicité ruſtique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il eſt vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni ſtatues; mais cette Grotte étoit taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles & de coquilles; elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne qui étendoit également ſes branches ſouples de tous côtés; les doux zéphyrs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil, une délicieuſe fraîcheur; des fontaines coulant avec un doux murmure ſur des prés ſemés d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le cryſtal; mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verts dont la Grotte étoit environnée. Là, on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le plus doux de tous les parfums; * ce bois ſembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer: là, on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau qui, * ſe précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit à travers la prairie. (*De Fénelon; Télém. L. I.*)

❀

PAYSAGES.
FIGURE III.

LA GROTTE de la Déeſſe étoit ſur le penchant d'une colline ; * de-là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers où elle ſe briſoit en gémiſſant & élevant ſes vagues comme des montagnes : d'un autre côté on voyoit une rivière où ſe formoient des iſles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes ſuperbes juſque dans les nues. Les divers canaux qui formoient les iſles, ſembloient ſe jouer dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paiſible & dormante ; d'autres par de longs détours revenoient ſur leurs pas, comme pour remonter vers leur ſource, & ſembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés : on appercevoit de loin des collines & des montagnes qui ſe perdoient dans les nues, & dont la figure bizarre formoit un horizon à ſouhait pour le plaiſir des yeux ; les montagnes voiſines étoient couvertes de pampre vert qui pendoit en feſton ; le raiſin plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feuilles épaiſſes de la vigne accablée ſous ſon fruit ; le figuier, l'olivier, le grenadier & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faiſoient un grand jardin. (*DE FÉNELON* ; *Télémaque*, *Liv. I.*)

❀

NOUS

PAYSAGES.

FIGURE III.

NOUS ne pouvions jeter les yeux ſur les deux rivages, * ſans appercevoir des iſles opulentes; des maiſons de campagne agréablement ſituées; des terres qui ſe couvroient tous les ans d'une moiſſon dorée, ſans ſe repoſer jamais; des prairies pleines de troupeaux; des Laboureurs qui étoient accablés ſous le poids des fruits que la terre épanchoit de ſon ſein; des Bergers qui faiſoient répéter les doux ſons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

(*DE FÉNELON* ; *Télémaque*, *Livre II.*)

❀

FIGURE III.

DE TOUS côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des Villes, & des Villes ſuperbes; nous ne trouvions aucuns champs où la main du Laboureur diligent ne fût imprimée; par-tout la charrue avoit laiſſé de creux ſillons: les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, ſont inconnues en ce pays. Nous conſidérions avec plaiſir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugiſſent dans les gras herbages le long des ruiſſeaux; les moutons paiſſants ſur le penchant d'une colline; * les vaſtes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès; enfin les montagnes or-

PAYSAGES.

nées de pampres & de grappes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux présents de Bacchus, pour charmer les soucis des hommes.

(*DE FÉNELON ; Télémaque, Livre V.*)



FIGURE III.

ILS TROUVÈRENT le long de ce fleuve des peupliers & des saules dont la verdure tendre & naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantoient nuit & jour. Le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux ; toute la plaine étoit couverte de moissons dorées ; les collines qui s'élevoient en amphithéâtre, étoient chargées de ceps de vigne & d'arbres fruitiers. * Là, toute la Nature étoit riante & gracieuse ; le Ciel étoit doux & serein ; la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses, pour payer les peines du Laboureur.

(*DE FÉNELON ; Télémaque.*)



FIGURE III.

DU HAUT du rocher dans lequel la Grotte étoit taillée, la vue s'étendoit sur l'immense empire de Neptune ; l'on découvroit aussi une chaîne de montagnes qui bordoient le rivage ; * leur som-

met perçoit la nue & paroiſſoit ſoutenir l'Olympe ; elles vomiſſoient des torrents impétueux qui, en ſe précipitant dans la plaine, y formoient un fleuve rapide & couvert d'écume. D'un autre côté, l'on voyoit des côteaux que Vertumne & Flore ornoient à l'envi. De leur douce pente ſortoient pluſieurs ruiſſeaux ; ils ſe répandoient avec un léger murmure dans des prairies parées de violettes ; &, après mille détours entre les fleurs, ils alloient mêler leurs eaux claires avec les flots de la mer Tirrhène. PAYSAGES.

(*De* FÉNELON ; *Télémaque.*)

❀

PLUS LOIN, * l'œuil enchanté s'égaroit dans de vaſtes & riantes campagnes ; une infinité de canaux en entretiennent l'heureuſe fertilité ; de riches moiſſons en dorent la ſurface ; les nombreuſes grappes de raiſin font ployer les ceps qui les portent ; les fruits y préviennent les deſirs. *FIGURE XXVIII.*

(*De* FÉNELON ; *Télémaque.*)



QUEL ſpectacle pour un amant de la ſimple Nature ! Aſſis ſur la pointe des rochers, je vois ſous mes pieds une infinité de petites iſles qui ſe forment au gré du caprice des ruiſſeaux ; je vois *FIGURE XXVIII.*

PAYSAGES.

tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne ; & se brisant dans leur chûte, ils vont promener sur la plaine leurs erreurs & leur inconstance. * Je crois être le Dieu de la source qui bouillonne à mes côtés ; ce siège revêtu de mousse, semble être le trône où la Nature m'a permis de monter ; elle veut, sans doute, que je règne sur des lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air ! quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élèvent autour de moi, & qui semblent percer le sein aride des rochers pour les couronner ensuite de leurs feuilles ! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit ; mais l'ombre s'élève insensiblement ; on diroit que le voile qui couvroit la Nature, commence à se replier. Déja toute une partie du Ciel s'éclaire ; les Astres qui y sont attachés pâlissent & semblent se reculer à l'approche du jour, tandis que du côté du couchant, la nuit étend encore sous les voûtes des Cieux un voile semé de saphirs ; les étoiles brillantes qui l'éclairent, semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'Aurore ; mais leurs efforts sont vains ; tout l'Orient se pare des plus riches couleurs ; la Nature annonce son réveil à la terre, par la voix de tous les animaux ; un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres ; & déja des cabanes voisi-

PAYSAGES.

nes je vois ſortir des torrents de fumée, qui annoncent la fuite du repos & le règne du travail. L'étoile de Vénus diſpute ſeule encore à l'Aurore l'empire du matin; mais contente d'avoir combattu un moment, elle prévient ſa défaite par une fuite lente, qui laiſſe la victoire indéciſe. Le triomphe de l'Aurore eſt rapide; image naturelle du plaiſir; rien n'eſt ſi brillant que ſon approche; rien n'eſt ſi court que ſa durée; un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'étoit parée; * le Roi des Aſtres ſemble s'élever en ligne droite du ſein de la terre, & ſes premiers rayons montent en colonnes vers le Ciel; la tête des montagnes les plus reculées laiſſe déja voir la moitié de ſon globe qui s'agrandit inſenſiblement, & qui paroît être compoſé d'une lumière tremblante & bleuâtre dans ſa circonférence, mais d'un rouge pâle dans ſon centre. L'Aſtre monte & commence à former dans ſa marche une ligne courbe; ſon globe ſe retrécit; ſa lumière s'épure, & ſes rayons plus prompts & plus ardents, vont bientôt ſécher, par une chaleur modérée, l'humidité de la terre & les préſents de l'Aurore; les vapeurs douces qu'ils enlèvent, forment en l'air des nuages légers qui, portés ſur l'aîle de l'inconſtance & des zéphyrs, ne laiſſent pas de former des contraſtes

PAYSAGES.

réguliers dans le vaste tableau des Cieux. (*M. l'Abbé* DE BERNIS ; *Réflexions sur le goût de la Campagne.*)



FIGURE XVIII.

SANS DOUTE, tel étoit ce vallon délectable,
Ce célèbre Tempé, l'enchantement des yeux,
Séjour trop désirable,
Admiré des Mortels, presqu'envié des Dieux.
Ainsi de toutes parts la riante verdure
Y paroît la Nature
De tout ce qu'au Printemps elle a d'arours divers;
Ainsi les uns éclos, les autres près d'éclore,
Les dons brillants de Flore
Y charmoient les regards, y parfumoient les airs.



Ou plutôt Tempé même avoit moins de quoi plaire;
La Nature elle seule y montroit ses beautés.
A ce qu'elle peut faire
Quels agréments ici ne sont point ajoûtés?
L'art en imagina, pour ce fameux Versailles,
Où, sorti des batailles,
LOUIS se délassoit de ses nobles travaux;
Et la terre empruntant mille graces nouvelles,
Avec des fleurs plus belles,
Au plus grand des Humains donna des fruits plus beaux.

PAYSAGES.

Veillé-je ? n'eſt-ce point un fantôme agréable
Qu'à mon eſprit ſéduit préſente le ſommeil ?
Quelle sève admirable
A formé ces tilleuls dans le cours d'un Soleil ?
Mais non : hier, du ſein des campagnes voiſines,
Pris avec leurs racines,
Ils s'offrent mieux ici dans toute leur beauté.
Le ſiècle de LOUIS eut encor l'avantage
D'enſeigner à notre âge
Le ſecret de jouïr, le jour qu'on a planté.



Pour former ces canaux, que de ſources naiſſantes !...
Mais quel bruit tout-à-coup ! quel ſpectacle enchanteur !
Quelles eaux jailliſſantes
Des chênes orgueilleux égalent la hauteur !
A l'aſpect ſurprenant de ces gerbes liquides,
De ces lances humides,
Qu'à la fois vers le Ciel vomiſſent ces tuyaux,
On diroit qu'en ſortant de ſa priſon profonde,
La Nymphe de cette onde
Dans les airs qu'elle fend, voudroit rouler ſes eaux.



Dans ces riants boſquets où, d'une voix touchante
Racontant ſon injure & ſon triſte deſtin,
Philomèle m'enchante,
Je laiſſe aller mes pas, & je marche incertain.
De cent chemins divers, confuſion bizarre
Où l'œuil même s'égare,

PAYSAGES.

Dois-je suivre ma route, ou ne le dois-je pas ?
Avec étonnement, dans un si court espace,
Je me perds, je me lasse ;
* Et moi-même je ris de mon propre embarras.

Mais à peine sorti de ce riant Dédale,
Ou suis-je heureusement conduit par le hasard ?
Pomone ici m'étale
Ses riches espaliers que dirige son art ;
La Déesse jadis, dans un terrein fertile
Contente d'être utile,
Sembloit presque ignorer le beau, le gracieux ;
Maintenant elle observe, avec plus d'industrie,
L'ordre & la symétrie,
Et, toujours libérale, elle charme mes yeux.



Que dis-je ? avec plus d'ordre, avec plus d'élégance,
Ne vois-je pas aussi plus de profusion ?
Solide récompense
Du soin, & plus encor de la réflexion.
Les Astres, les Saisons & les Feux de la terre,
Et les Sucs qu'elle enserre
Ont trouvé sous LOUIS d'heureux Observateurs ;
Et des arbres divers les passions secrètes
Ont eu des interprètes ;
Oui, comme leurs besoins les plantes ont leurs mœurs.

Paysages.

Par nos ſoins leurs rameaux, l'eſpoir d'une autre année,
Contre l'inſecte vil trouvent un prompt ſecours ;
Et par nous détournée,
Où l'attend le beſoin, leur sève prend ſon cours ;
Du faſte ambitieux de leur touffu branchage,
Le retranchement ſage
En épargne à leurs troncs l'inutile entretien ;
Et nous ſçavons preſcrire une juſte meſure,
A l'ardente Nature,
Dont le prodigue effort nous ſerviroit moins bien.



Vertumne de nos jours, fameux Laquintinie,
De tes doctes leçons tel eſt l'heureux effet ;
Ton merveilleux génie
N'a laiſſé dans ton art, rien d'obſcur, d'imparfait ;
Dès long-temps amoureux d'un rameau plus utile,
Le Sauvageon ſtérile
Endura les rigueurs d'un acier éprouvé ;
Mais l'art qui lui montra cette adoption ſage,
Dont il ſçut l'avantage,
Tu l'as mieux fait connoître, & tu l'aurois trouvé.



O LOUIS ! c'eſt ainſi, graces à ton Empire,
Qu'on a vu nos jardins s'enrichir & s'orner,
Ton règne qu'on admire,
A la perfection devoit tout amener.

PAYSAGES.

Pour toi Mars plus ardent força tous les obſtacles,
Phébus fit des miracles;
Pallas fit voir les Arts au comble parvenus;
Et d'agréments nouveaux, pour te charmer la vue,
Pomone revêtue,
Te valut des plaiſirs juſqu'alors inconnus.

(*Diſcours Académiques.*)



FIGURE III.

OUI, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la ville,
Et contr'eux la campagne eſt mon unique aſyle;
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'eſt un pétit village, ou plutôt un hameau
* Bâti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œuil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pied des monts que ſon flot vient laver,
Voit du ſein de ſes eaux vingt iſles s'élever,
Qui partageant ſon cours en diverſes manières,
D'une rivière ſeule y forment vingt rivières:
Tous ſes bords ſont couverts de ſaules non-plantés,
Et de noyers ſouvent du paſſant inſultés.
Le village au-deſſus forme un amphithéâtre.
L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre;
Et, dans le roc qui cède & ſe coupe aiſément,
Chacun ſçait de ſa main creuſer ſon logement.
La maiſon du Seigneur, ſeule un peu plus ornée,
Se préſente au-dehors de murs environnée;

Le Soleil en naiſſant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du Nord. PAYSAGES.

(*Boileau; Epître* VI.)



* * * * * * * * * * * * * *

CÔTEAUX riants y ſont des deux côtés, *FIGURE III.*
Côteaux non pas ſi voiſins de la nue
Qu'en Limoſin, mais côteaux enchantés;
* Belles maiſons, beaux parcs & bien plantés,
Prés verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes & bois, tant de diverſités,
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.
Mais le plus bel objet, c'eſt la Loire ſans doute;
On la voit rarement s'écarter de ſa route;
Elle a peu de replis dans ſon cours meſuré;
Ce n'eſt pas un ruiſſeau qui ſerpente en un pré;
C'eſt la fille d'Amphitrite;
C'eſt elle dont le mérite,
Le nom, la gloire & les bords
Sont dignes de ces Provinces
Qu'entre tous leurs plus grands tréſors
Ont toujours placé nos Princes:
Elle répand ſon cryſtal
Avec magnificence;
Et le jardin de la France
Méritoit un tel canal.

(*La Fontaine; Œuvres Poſthumes.*)

SOLITUDE.

SOLITUDE.

COMME des circonſtances différentes exigent une différente parure, de même les différents ſujets demandent un ſtyle différent : mais comme la variété des parures ne change rien au viſage d'une perſonne; la diverſité du ſtyle ne change rien au caractère original d'un Auteur. On reconnoît aiſément dans les premiers morceaux qui ſuivent, le ſtyle brillant & harmonieux de M. de Fénelon. Les portraits qui ſuccèdent à ceux-ci demandoient un ſtyle ſimple, naïf, des couleurs ſuaves, des images douces & tranquiles ; auſſi M. de Voltaire a-t-il dépoſé le Cothurne & la Trompette guerrière, pour prendre un ton plus doux, plus inſinuant, & moins bruyant. On y voit cependant la fierté, la nobleſſe & le feu du Poëte.



HÉGÉSIPPE s'avance vers cette Grotte ; il la trouve vuide & ouverte ; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philoclès faisoit qu'il n'avoit, en sortant, aucun besoin de fermer sa porte. * Une natte de jonc grossière lui servoit de lit ; rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit ; il se nourrissoit pendant l'été de fruits nouvellement cœuillis, & en hiver de dattes & de figues seches ; une claire fontaine, qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit ; il n'avoit dans sa Grotte que les instruments nécessaires à la Sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire, en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la Sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne. SOLITUDE. *FIGURE III.*

(*DE FÉNELON* ; *Télémaque*, *Livre XIV.*)



JE DEMEURAI presque pendant tout le siège de Troie, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette isle déserte & sauvage, où je n'enten- *FIGURE III.*

Solitude.

dois que le bruit des vagues de la mer, qui se brisoient contre les rochers; je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes; de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher; il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossièrement travaillé, & quelques habits déchirés dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang, & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, & livré à la colère des Dieux, je passois mon temps à percer de mes fléches les colombes & les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proie; ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir. Il est vrai que les Grecs en partant me laissèrent quelques provisions, mais elles durèrent peu. J'allumois du feu avec des cailloux; cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi, disois-je, tirer

un homme de ſa patrie comme le ſeul homme qui puiſſe venger la Grèce, & puis l'abandonner dans cette iſle déſerte pendant ſon ſommeil! car ce fut pendant mon ſommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, & combien je verſai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaiſſeaux fendre les ondes! Hélas! cherchant de tous côtés dans cette iſle ſauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur: en effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hoſpitalité, ni homme qui y aborde volontairement; on n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, * & on n'y peut eſpérer de ſociété que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'oſoient me prendre pour me ramener; ils craignoient la colère des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je ſouffrois la douleur, la faim; je nourriſſois une plaie qui me dévoroit; l'eſpérance même étoit éteinte dans mon cœur.

SOLITUDE.

(*De Fénelon*; *Télémaque*, *Livre XV*.)



Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquile,
Sous des ombrages frais, préſente un doux aſyle;
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.

Figure III.

Solitude. * Une Grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornements aux mains de la Nature :
Un vieillard vénérable avoit loin de la Cour,
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux Humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſoit ſon étude ;
C'eſt-là qu'il regrettoit ſes inutiles jours
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
* Il fouloit à ſes pieds les paſſions humaines ;
Tranquile, il attendoit qu'au gré de ſes ſouhaits,
La mort vint à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu, qu'il adoroit, prit ſoin de ſa vieilleſſe ;
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe ;
Et, prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des Deſtins.
Ce vieillard, au Héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoutumé ;
Souvent ſous l'humble toit du Laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avoit dépoſé l'orgueil du Diadême.

(*M. De Voltaire ; Henriade*, Ch. I.)



Figure III.

Dans le fond d'un Vallon ruſtique,
Entre deux champêtres côteaux
De toutes parts entourés d'eaux,
s'élève un bâtiment antique ;

Des

SOLITUDE.

Des prés s'étendent d'un côté ;
De l'autre avec art eſt planté
Un bois percé de vingt allées ;
Au milieu, roule en un canal
La maſſe des eaux raſſemblées,
Et fuit en nappes de cryſtal.



C'eſt là l'aimable ſolitude
Où d'un tranquile & doux loiſir
Je goûte l'innocent plaiſir,
Libre de toute inquiétude.
* Avec le monde que j'ai fui,
S'eſt éloigné le ſombre ennui.
J'ai vu les ſoucis diſparoître ;
Et loin, ici, de tous chagrins,
Loin des objets qui les font naître,
Mes jours coulent toujours ſereins.

(*DE VILLIERS ; Eloge de la Solitude.*)



FIGURE XXV.

QUAND pourrai-je, ſage & tranquile,
En ces lieux fixer mon ſéjour,
Loin du tumulte de la Ville,
Loin des embarras de la Cour ?
De Paris la vaſte étendue,
Ici, de loin, offre à la vue

SOLITUDE.

Un ſpectacle toujours charmant.
Que ce coup d'œuil eſt agréable !
Que d'ici Paris eſt aimable !
Qu'il eſt beau dans l'éloignement !



Ici nul objet n'importune ;
Rien n'y révolte le bon-ſens ;
Je ne vois point à la Fortune
Donner un mercenaire encens ;
Je ne ſens point ma bile émue
Par l'incommode & triſte vue
* Des Sots que Paris applaudit ;
Des Fainéants qu'il autoriſe,
Des faux Dévots qu'il canoniſe,
Des Faquins qu'il met en crédit.



Ici nulle folle jeuneſſe
Ne vient, d'un viſage hardi,
Fière de ſon impoliteſſe,
Apporter un air étourdi ;
Je n'y vois point de l'homme en place,
Sous un air ſec, un fond de glace,
Se hériſſer la dignité ;
Où, pour paroître populaire,
Soutenir mal le caractère
D'une ſage & noble fierté.



SOLITUDE.

Je ne vois en ces lieux paroître
Du Sénat aucun Officier
Que me déguise en Petit-Maître,
Un habit, un air cavalier ;
Nul Abbé que me défigure
Sa longue & blonde chevelure ;
Nul Bourgeois tranchant du Seigneur ;
Nul Pédant bouffi d'arrogance ;
* Nul Financier dont l'opulence
Des temps insulte le malheur.

(De Villiers ; Sur le séjour de Sucy.)



Vie champêtre

VIE CHAMPÊTRE.

IL FAUT du vrai pour plaire à l'imagination, mais elle n'eſt pas toujours difficile à contenter ; il ne lui faut ſouvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrez que la moitié d'une choſe, mais montrez-la-lui vivement, elle ne s'appercevra pas que vous lui cachez l'autre ; c'eſt ce qu'on peut voir dans les deſcriptions ſuivantes de la *Vie Champêtre.* L'agréable illuſion qu'on produit dans l'eſprit du Lecteur conſiſte à ne montrer que le repos, la tranquilité, l'agréable variété, l'innocence & la douceur d'une pareille vie, & à lui déguiſer l'ennui, le dégoût où l'on eſt ſouvent expoſé par la ſolitude exceſſive, par la rigueur des ſaiſons, par la ruſticité de ceux qui peuplent les campagnes. Cet art de ne montrer que le côté agréable en cachant le côté diſgracieux, eſt très-néceſſaire aux Poëtes & aux Orateurs ; & l'on en trouve ici de très-beaux modèles.

❀

VIE CHAMPÊTRE *FIGURE III.*

MA VOIX avoit une harmonie divine; je me ſentois ému & comme hors de moi-même, pour chanter les graces dont la Nature a orné la Campagne; nous paſſions les jours entiers & une partie des nuits à chanter enſemble : tous les Bergers, oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient ſuſpendus & immobiles autour de moi, pendant que je leur donnois des leçons; il ſembloit que ces déſerts n'euſſent plus rien de ſauvage; tout y étoit doux & riant; la politeſſe des habitants ſembloit adoucir la terre : nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce Temple d'Apollon où Termoſiris étoit Prêtre; les Bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu..... Nous faiſions un feſtin champêtre; nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres & de nos brebis que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cœuillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raiſins; nos ſièges étoient les gazons; nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des Palais des Rois. Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'eſt qu'un jour un Lion affamé vint ſe jeter ſur mon troupeau; déja il commençoit un carnage affreux; je n'avois en main que ma hou-

VIE CHAMPÊTRE

lette ; je m'avance hardiment ; * le Lion hérisse sa crinière, me montre ses dents & ses griffes, ouvre une gueule sèche & enflammée ; ses yeux paroissoient pleins de sang & de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue ; je le terrasse ; la petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, selon la coutume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer : trois fois je l'abattis, trois fois il se releva ; il poussoit des rugissements qui faisoient retentir toutes les forêts ; enfin je l'étouffai entre mes bras ; & les Bergers, témoins de cette victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

(*De Fénelon* ; *Télémaque*, *Livre II.*)



Figure III.

Plus les Laboureurs ont d'enfants, plus ils sont riches, si le Prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfants, dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir : les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages ; les autres, qui sont plus avancés en âge, mènent déja les plus grands troupeaux ; enfin les plus âgés labourent avec leur père : cependant la mère prépare un repas simple à son époux, à ses chers enfants & à toute la famille qui doivent revenir fatigués du travail de la journée. Elle a soin de traire ses vaches & ses brebis,

VIE CHAMPÊTRE

& on voit couler des ruiſſeaux de lait ; elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à chanter, tous les ſoirs, en attendant le doux ſommeil ; elle prépare des fromages, des châtaignes & des fruits, conſervés dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cœuillir..... Le Laboureur rentre avec ſa charrue, & ſes bœufs fatigués marchent le cou penché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe ; tous les maux du travail finiſſent avec la journée. * Les pavots, que le ſommeil, par l'ordre des Dieux, répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, & tiennent toute la Nature dans un doux enchantement ; chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon Roi qui ne trouble point leur joie innocente !

(*De Fénelon* ; *Télémaque*, *Livre XII.*)

❀

FIGURE III.

En s'avançant le long du fleuve, Sophronime vit une maiſon ſimple & médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de juſtes proportions ; il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre ; tout y

Vie champêtre

étoit propre & plein d'agrément & de commodité, sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, & formoit un petit canal le long d'un tapis vert; les jardins n'étoient point vastes; on y voyoit des fruits & des plantes utiles pour nourrir les hommes; * aux deux côtés du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre, leur mère, & dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du Soleil. Ils entrèrent dans une salle, où ils firent un doux repas des mets que la Nature fournissoit dans les jardins, & on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va acheter si loin & si chèrement dans les villes. C'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit soin de traire pendant qu'il étoit Berger chez le Roi Admette; c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique. Il y avoit des légumes du jardin, & des fruits qu'on venoit de cœuillir; un vin plus délicieux que le nectar couloit des grands vases dans des coupes cizelées.

(*De Fénelon*; *Télémaque*.)



VIE CHAMPÊTRE
FIGURE XXV.

JOIE PARFAITE, joie ſans mêlange, où êtes-vous donc ? Dans ces campagnes où la terre laiſſe arracher ſes moiſſons à des mains laborieuſes, à qui elle ne promet de nouveaux préſents, qu'en leur promettant de nouvelles peines : dans ce repas ruſtique, dans ces fruits arroſés des larmes & des ſueurs de ces hommes innocents, leurs cœurs vuides & altérés s'ouvrent aux plaiſirs ; * la Nature leur épargne la peine de réfléchir & de rafiner, pour y trouver des attraits. La première ſuperficie les touche : eh ! peut-être tous les plaiſirs n'ont-ils que cette ſuperficie, cette fleur ſi-tôt fanée, cette pointe ſi promptement émouſſée.

(*M. Roy.*)



FIGURE XXV.

O BIENHEUREUX celui qui peut de ſa mémoire
Effacer pour jamais tout vain eſpoir de gloire,
Et bannir de ſon cœur le monde & ſes plaiſirs !
Heureux qui, ſéparé de la foule importune,
Vivant dans ſa maiſon content de ſa fortune,
A, ſelon ſon pouvoir, meſuré ſes deſirs !

❀

Il laboure le champ que labouroit ſon père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conſeils d'affaires accablés ;
Il voit ſans intérêts la mer groſſe d'orages,
Et n'obſerve des vents les ſiniſtres préſages,
Que pour le ſoin qu'il a du ſalut de ſes blés.



VIE CHAMPÊTRE

* Roi de ſes paſſions, il a ce qu'il deſire;
Son fertile domaine eſt ſon petit Empire;
Sa cabane eſt ſon Louvre & ſon Fontainebleau;
Ses champs & ſes jardins ſont autant de Provinces;
Et, ſans porter envie à la pompe des Princes,
Il eſt content chez lui de les voir en tableau.



Il voit de toutes parts proſpérer ſa famille,
La javelle à plein poing tomber ſous ſa faucille,
Le Vendangeur ployer ſous le faix des paniers;
Il ſemble qu'à l'envi des fertiles montagnes,
Les humides vallons & les graſſes campagnes,
S'efforcent à remplir ſa cave & ſes greniers.



Il coule ſans chagrin les jours de ſa vieilleſſe,
Dans ce même foyer où ſa tendre jeuneſſe
A vu dans le berceau ſes bras emmaillotés;
Il tient par les moiſſons regiſtre des années,
Et voit de temps en temps leurs courſes enchaînées,
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.



Il ne va pas fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents & des ondes chenues,
Ce que Nature avare a caché de tréſor;
Il ne recherche point, pour honorer ſa vie,
De plus illuſtre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ſes pères ſont morts.

(*RACAN.*)



VIE CHAMPÊTRE
FIGURE XXIV.

TROIS FOIS heureuſe la campagne
Où l'Homme, exempt de paſſion,
Ne connoît ni l'ambition,
Ni la fureur qui l'accompagne !
Où jamais ſa coupable main
* Ne s'arma d'un fer inhumain,
Pour avoir place dans l'Hiſtoire;
Où tranquile dans ſes foyers,
Il mépriſe la folle gloire
De cœuillir de ſanglants lauriers!



Se bornant au bien de ſes pères,
Il ignore l'art aſſaſſin
De s'autoriſer au larcin
Par des avances uſuraires:
On ne voit point ſa vanité,
Le parant d'un titre acheté,
Lui faire oublier ſa naiſſance;
Et, regorgeant de biens pillés,
* Inſulter par ſon opulence
Les peuples qu'il a dépouillés.



Jamais ſous ſon humble chaumière
Il ne voit les ſoins voltiger,
Ni la triſte peur l'aſſiéger;
Tranquile il ferme la paupière;

VIE CHAMPÊTRE

Et, jouïssant d'un doux ſommeil,
Il ne craint point qu'à ſon réveil
Un plaideur vienne le ſurprendre,
Et que, l'aſſignant ſans délais,
Il l'oblige pour ſe défendre,
De courir en hâte au Palais.



Affranchi de la complaiſance
Où nous aſſerviſſent les Grands;
Exempt des devoirs différents
D'une incommode bienſéance;
Dans ſon heureuſe obſcurité,
Rien n'enchaîne ſa liberté.
Toujours tout entier à lui-même,
Qu'aiſément l'homme ainſi caché,
S'élève vers l'Etre ſuprême,
Et ſe dégage du péché!
(*DE VILLIERS; Eloge de la Solitude.*)



FIGURE III.

ECHAPPÉ de votre hermitage,
Et ſur ce fortuné rivage
Porté par les ſonges légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embelliſſent ces vergers.
Elève ici de la Nature,
L'Art lui prêtant ſes ſoins brillants,
Y forme un temple de verdure
A la Déeſſe des talents.

Vie champêtre

Sortez du ſein des violettes,
Croiſſez feuillages fortunés;
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes ſecrettes,
Aux plus doux accords deſtinés.
Ma Muſe pour vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la ſcène des campagnes
Prend une ame & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare Vulgaire,
Tout eſt mort, tout eſt ſolitaire:
Un bois n'eſt qu'un ſombre réduit;
Un ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire;
Les zéphyrs ne ſont que du bruit:
Aux yeux que Calliope éclaire
Tout brille, tout penſe, tout vit.
Ces ondes tendres & plaintives;
Ce ſont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter pour un Berger.
Ces fougères ſont animées;
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce ſont des Belles transformées;
Ces papillons ſont des Amours.

* * * * * * * * * * * * * *

Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaiſir, avec chaque Aurore,

VIE CHAMPÊTRE

Renaît ſur ces vallons chéris.
Des guirlandes de la Jeuneſſe
* Les ris couronnent la ſageſſe;
La ſageſſe enchaîne les ris;
Et pour mieux varier ſans ceſſe
L'uniformité du loiſir,
Un goût, guidé par la fineſſe,
Vient unir les arts au plaiſir.

* * * * * * * * * * *

Que l'inſipide ſymétrie
Règle la ville qu'elle ennuie;
Que les temps y ſoient concertés,
Et les plaiſirs même comptés.
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie,
Ne ſont point les Dieux des hameaux.
Au poids de la triſte ſatire,
On n'y pèſe point tous les mots,
Et ſi l'on doit blâmer ou rire,
Tout ce qui plaît vient à propos,
Tout y fait des plaiſirs nouveaux.....
Oui, chez ces Bergers, ſous ces hêtres
J'ai vu dans la frugalité,
Les dépoſitaires, les maîtres
De la douce félicité;
* J'ai vu dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure volupté

VIE CHAMPÊTRE

Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gaîté,
De douceur & de vérité,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe & de la dignité.....
Feuillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable,
Et des amours de leurs Aïeux;
O toi, qui depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus,
Sur ces bords, depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs?
Et la félicité première,
Fuir devant la fausse lumière
De mille brillantes erreurs?.....
Au chêne, au cèdre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux;
Les lambris couvrent les faux Sages,
Tes rameaux couvrent les heureux;
Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité,
Mon esprit toujours enchanté,
Pénètre au sein de la nature,
Et s'y plonge avec volupté.
Hélas! par une loi trop dure,

Vie champêtre

Pouſſé vers l'éternelle nuit,
Le plaiſir vole, le temps fuit, ...
Trop tôt, hélas! les ſoins pénibles,
Les bienſéances inflexibles,
Revendiquant leurs triſtes droits,
Viendront profaner cet aſyle,
Et, nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour ſix mois
Dans l'affreux cahos de la Ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras.
* * * * * * * * * *
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au ſéjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez un élève d'Uranie,
Entre les fleurs & l'ambroiſie,
Entre Démocrite & Platon,
De ta vertu toujours unie,
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie
Que la bonne Philoſophie
Permet à ſes vrais nourriſſons;
* * * * * * * * *
D'une ville tumultueuſe
Nous adoucirons le dégoût.
* La raiſon eſt par-tout heureuſe,
Le bonheur du ſage eſt par-tout.

(*M. Gresset; Epître au P. Bougeant.*)

❀

Dans

VIE CHAMPÊTRE
FIGURE III.

DANS ces longs promenoirs qu'un ſi bel art varie,
Errants à l'aventure, exempts de paſſion,
Nous faiſons ſuccéder l'aimable rêverie
Aux douceurs que fournit la converſation.
On ne connoît ici ni règle ni contrainte;
Ainſi que des moments nous y paſſons les jours;
Et ſi nous y formons quelque légère plainte,
C'eſt que pour nos plaiſirs les ſoleils ſont trop courts.
Lorſque le blond Phœbus, dans la mer d'Heſpérie,
Se plonge dans les flots où ſa clarté périt;
En cercle autour du feu, la fine raillerie
Epanouït le cœur & réveille l'eſprit.
Tantôt ſur le bas ſtyle, & volant terre à terre,
A parer auſſi prompts comme on l'eſt à porter,
Nous faiſons l'un à l'autre une galante guerre,
Où chacun s'étudie à ſe déconcerter.
* Epuiſés d'entretiens, une guerre nouvelle,
Les cartes à la main nous rend tous ennemis;
Sur le moindre incident nous entrons en querelle,
Et, le jeu terminé, nous demeurons amis.
Fatigués de plaiſirs plus qu'aſſouvis encore,
Nous livrons au ſommeil nos yeux appeſantis;
On dort dans de beaux lits au-delà de l'Aurore,
Où les ſonges qu'on fait ſont des ſonges d'Atys.
Venez donc profiter du doux air qu'on reſpire
Dans ce Palais charmant des Graces ennobli;
Où par mille agréments que je ne puis décrire,
Nous paſſons ſans mourir le conſolant oubli.

(*PAVILLON; Œuvres diverſes.*)

VIE CHAMPÊTRE *FIGURE XVIII.*

RENONCEZ pour un temps aux travaux de Thémis ;
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels où l'art humble & ſoumis
* Laiſſe encor régner la nature.



Les Hyades, Vertumne, & l'humide Orion,
Sur la terre embraſée ont verſé leurs largeſſes ;
Et Bacchus, échappé des fureurs du Lion,
Songe à vous tenir ſes promeſſes.



O rivages chéris ! vallons aimés des Cieux,
D'où jamais n'approcha la triſteſſe importune,
Et dont le poſſeſſeur tranquile & glorieux
* Ne rougit point de ſa fortune !



Trop heureux qui, du champ par ſes pères laiſſé,
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'Orphelin chaſſé
Du ſein de ſes Dieux domeſtiques.



Sous des lambris dorés, l'injuſte raviſſeur
Entretient le vautour dont il eſt la victime ;
Combien peu de mortels connoiſſent la douceur
D'un bonheur pur & légitime !



Jouïſſez en repos de ce lieu fortuné ;
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;
* Et des ſoucis affreux le ſouffle empoiſonné
N'y corrompt point l'air qu'on reſpire.



Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes :
La ville eſt le ſéjour des profanes humains ;
Les Dieux règnent dans les campagnes.



C'eſt-là que l'Homme apprend leurs myſtères ſecrets,
Et que, contre le ſort muniſſant ſa foibleſſe,
Il jouït de lui-même, & s'abreuve à longs traits
Dans les ſources de la ſageſſe.



C'eſt-là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug preſque certain ſauva ſa République,
Fortifioit ſon cœur dans l'étude des loix
Et du Lycée & du Portique.



Libre des ſoins publics qui le faiſoient rêver,
Sa main du Conſulat laiſſoit aller les rênes ;
Et, courant à Tuſcule, il alloit cultiver
Les fruits de l'école d'Athènes.

(*Rousseau ; Ode III, Livre 2.*)



VIE CHAMPÊTRE *FIGURE XVIII.*

VOUS IREZ donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages ſi doux
Que la nature & l'art, de leurs mains fortunées,
Prennent ſoin d'embellir pour vous.



Dans ces immenſes lieux dont le ſort vous fit maître,
Vous verrez le Soleil, cultivant leurs tréſors,
Se lever le matin, & le ſoir diſparoître,
Sans ſortir de leurs riches bords.



Tantôt vous tracerez la courſe de votre onde ;
Tantôt d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,
Vous ferez remonter leur sève vagabonde,
Dans de plus utiles rameaux.



Souvent d'un plomb ſubtil que le ſalpêtre embraſe,
Vous irez inſulter le Sanglier glouton ;
Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiſeaux du Phaſe
Subir le ſort de Phaéton.



O doux amuſements ! ô charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouït le cahos !
* Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence & du repos.

(*Rousseau ; Ode VII, Liv. 3.*)



VILLES.

VILLES.

IL N'EST PAS toujours sûr, & jamais il n'eſt aiſé d'imiter un Grand-homme; on voit néanmoins ici quelqu'un qui l'a fait avec ſuccès. Dans les Deſcriptions poétiques que M. de Fénelon a faites de la *Ville* de Tyr, il n'a rien omis, ni de ſa ſituation, ni de ſon commerce, ni du caractère des habitants. Un jeune Auteur, dans *les Aventures d'Uliſſe*, en a fait autant en décrivant la *Ville* de Bordeaux, ſa patrie : les campagnes qui l'environnent, le fleuve qui l'embellit, l'abord des étrangers qui l'enrichiſſent, tout eſt peint dans le même goût; il a ſuivi ſon modèle, en ſemant ſa narration de certains traits inſtructifs & intéreſſants. *Je n'y voyois pas*, dit M. de Fénelon, *des hommes oiſifs & curieux qui vont chercher des nouvelles dans la Place publique. Ils y répandent*, dit le jeune Auteur, en parlant des commerçants qui rempliſſent le port, *un bruit confus qui n'a*

VILLES. *rien de lugubre, & qui cauſe au contraire à l'ame une émotion agréable.*



FIGURE III. J'ADMIROIS l'heureuſe ſituation de cette grande ville qui eſt au milieu de la mer, dans une Iſle. La côte voiſine eſt délicieuſe par ſa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui ſe touchent preſque ; enfin par la douceur de ſon climat, car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du Midi : elle eſt rafraîchie par le vent du Nord qui ſouffle du côté de la mer..... Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'eſt point une ville qui appartienne à un peuple particulier ; mais qu'elle eſt la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce : elle a deux grands môles ſemblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embraſſent un vaſte port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port, on voit comme une forêt de mâts de Navires ; & ces Navires ſont ſi nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce ; & leurs grandes richeſſes ne les dégoûtent jamais du travail néceſſaire pour les augmenter. On y voit de

VILLES.

tous côtés le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture eſt ſi vive, que le temps ne peut l'effacer ; on s'en ſert pour des laines fines qu'on rehauſſe d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples juſqu'au détroit de Gades ; & ils ont même pénétré dans le vaſte Océan qui environne toute la terre : ils ont fait auſſi de longues navigations ſur la mer rouge ; & c'eſt par ce chemin qu'ils vont chercher dans des Iſles inconnues, de l'or, des parfums & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvois raſſaſier mes yeux du ſpectacle magnifique de cette grande ville où tout étoit en mouvement ; * je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grece, des hommes oiſifs & curieux qui vont chercher des nouvelles dans la Place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent ſur le port. Les hommes ſont occupés à décharger leurs vaiſſeaux, à tranſporter leurs marchandiſes, ou à les vendre, à ranger leurs magaſins, & à tenir un compte exact de ce qui leur eſt dû par les négociants étrangers ; les femmes ne ceſſent jamais de filer les laines, ou de faire des deſſeins de broderie, ou de ployer les riches étoffes. (*De Fénelon* ; *Télémaque*, *Livre III.*)

❀

VILLES. *FIGURE III.*

LORSQUE nous arrivâmes fur le port, je ne pus refufer mon admiration à tout ce qui frappa ma vue. Ce port forme un croiffant d'une étendue immenfe, dans l'enceinte duquel s'élève en tout temps une forêt de mâts de Navires fur un fleuve large & profond, qui prend fa fource loin de-là dans de hautes montagnes riches en pâturages & en mines de marbre & de métaux; de petits grains d'or roulent avec le fable qu'entraîne ce fleuve dans fon cours majeftueux; fes bords chéris de Bacchus & de Cérès font des plus fertiles. La ville, par fon heureufe pofition, met les vaiffeaux à couvert des vents mutins & orageux; elle étale la magnificence de fes bâtiments d'une pointe du croiffant à l'autre. Le rivage oppofé eft revêtu d'une charmante verdure, au travers de laquelle on diftingue de belles maifons de campagne où les citoyens vont paffer les jours tempérés de l'Automne. Comme la plupart d'entr'eux s'appliquent au commerce, on les voit accourir en foule fur le port; * ils y répandent par leur activité un bruit confus qui n'a rien de lugubre, & qui caufe au contraire à l'ame une émotion agréable. Là, font des milliers de matelots, occupés fans relâche à agréer & charger les Navires, ou à en retirer les marchandifes qu'on tranfporte dans de vaftes magafins, d'où elles paffent chez les nations étrangères. (*Aventures d'Uliffe, Livre III.*)

IV. L'EAU.

Eau.

L'Eau en général.

Tout le monde convient qu'il règne dans les écrits de M. de Fénelon un goût exquis, une diction pure, une élégance & un esprit qui rendent précieux tout ce qu'il manie : cependant qu'on y fasse attention, & l'on verra que par-tout, & principalement dans le morceau qui suit, tout est naturel ; rien n'est forcé ; rien n'est outré. Ces couleurs si riches & si éclatantes sont des couleurs prises dans la nature même ; il est vrai qu'elles sont placées avec un art merveilleux ; mais on n'y voit ni affectation ni profusion d'esprit ; tout est pris dans le fond de la matière qu'il traite.



Regardons maintenant ce qu'on appelle l'*Eau*. C'est un corps liquide, clair & transparent : d'un côté il coule, il échappe, il s'enfuit ; de l'autre il prend toutes les formes des corps qui l'environn- *Figure XXV.*

EAU.

nent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'Eau étoit un peu plus raréfiée, elle deviendroit une efpèce d'air; toute la face de la terre feroit féche & ftérile; il n'y auroit que des animaux volatiles; nulle efpèce d'animal ne pourroit nager; nul poiffon ne pourroit vivre; il n'y auroit aucun commerce par la navigation. Quelle main induftrieufe a fçu épaiffir l'Eau, en fubtilifant l'air, & diftinguer fi bien ces deux efpèces de corps fluides? Si l'Eau étoit un peu plus raréfiée, elle ne pourroit plus foutenir ces prodigieux édifices flottants, qu'on nomme *Vaiffeaux*; les corps les moins pefants s'enfonceroient d'abord dans l'Eau. Qui eftce qui a pris le foin de choifir une fi jufte configuration de parties, & un degré fi précis de mouvement, pour rendre l'Eau fi fluide, fi infinuante, fi propre à échapper, fi incapable de toute confiftance, & néanmoins fi forte pour porter, & fi impétueufe pour entraîner les plus pefantes maffes? Elle eft docile; l'homme la mène comme un cavalier mène fon cheval fur la pointe des racines; il la diftribue comme il lui plaît; il l'élève fur les montagnes efcarpées, & fe fert de fon poids pour lui faire faire des chûtes qui la font remonter autant qu'elle eft defcendue; mais l'homme, qui mène les Eaux avec tant d'empire, eft à fon tour mené par elles. L'Eau eft une des plus grandes

Eau.

forces mouvantes que l'homme ſçache employer, pour ſuppléer à ce qui lui manque dans les Arts les plus néceſſaires, par la petiteſſe & par la foibleſſe de ſon corps; mais ces Eaux, qui, nonobſtant leur fluidité, ſont des maſſes ſi peſantes, ne laiſſent pas de s'élever au-deſſus de nos têtes & d'y demeurer long-temps ſuſpendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme ſur les aîles des vents? S'ils tomboient tout-à-coup par groſſes colonnes d'Eau, rapides comme des torrents, ils ſubmergeroient & détruiroient tout dans l'endroit de leur chûte; & le reſte des terres demeureroit aride. Quelle main les tient dans ces réſervoirs ſuſpendus, & ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme ſi on les diſtiloit par un arroſoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut preſque jamais, les roſées de la nuit ſont ſi abondantes, qu'elles ſuppléent au défaut de la pluie; & qu'en d'autres pays (tels que les bords du Nil & du Gange) l'inondation régulière des fleuves en certaines ſaiſons, pourvoit à point nommé aux beſoins des peuples, pour arroſer les terres? Peut-on s'imaginer des meſures mieux priſes pour rendre tous les pays fertiles. Ainſi l'Eau déſaltère non-ſeulement les hommes, mais encore les campagnes arides; & celui qui nous a donné ce corps fluide, l'a diſtribué avec ſoin

EAU. ſur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les Eaux tombent des hautes montagnes où leurs réſervoirs ſont placés ; elles s'aſſemblent en gros ruiſſeaux dans les vallées. Les Rivières ſerpentent dans les vaſtes campagnes pour les mieux arroſer ; elles vont enfin ſe précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce à toutes les nations. * Cet Océan, qui ſemble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle ſéparation, eſt au contraire le rendez-vous de tous les peuples qui ne pourroient aller par terre d'un bout du monde à l'autre, qu'avec des fatigues, des longueurs & des dangers incroyables. (*De Fénelon ; Exiſtence de Dieu, Sect. XIII.*)



LA MER.

LA MER EN GÉNÉRAL.

SI LE STYLE ſimple convient à la Proſe, ſur-tout lorſqu'on ne fait qu'un détail ou une énumération, le ſtyle doit être beaucoup varié & plus figuré dans la Poéſie, lorſqu'elle entreprend de retracer de grands ſpectacles, tels que ceux que préſente la *Mer* ; on peut le voir dans les portraits ſuivants. Les plus grandes figures, & de mots & de penſées, y ſont employées avec ſuccès ; le ſtyle ſimple éclaire l'eſprit, mais n'émeut pas l'imagination. C'eſt pourquoi, comme l'Orateur a recours aux figures pour convaincre & pour ébranler, le Poëte emploie le même artifice, pour frapper, étonner & tranſporter, pour ainſi dire, le Lecteur dans les temps & ſur les lieux où s'eſt paſſé l'évènement qu'il dépeint.

❀

MER. FIGURE XVIII.

ET TOI, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
* La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice,
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! près de périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le Ciel, secours des malheureux;
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asyle suprême;
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

(*M. Racine*; Poëme de *la Religion*, *Ch. I.*)



FIGURE X.

DANS ton calme & dans tes orages,
Au Souverain qui te forma,
Et dans tes bords te renferma,
Tu rends, vaste Océan, d'éclatants témoignages.
Là, prévenant l'effet d'un repos corrupteur,
Sa main, d'un sel conservateur,
A muni sagement la lenteur de ton onde;
Ici, son bras t'enchaîne. Effrayant, courroucé,
* Tu viens briser tes flots, prêts d'engloutir le monde,
Contre le grain de sable où son ordre est tracé.



Mer.

Ton onde, conſtamment docile,
Qu'une active & douce chaleur
Elève en ſubtile vapeur,
S'affranchit de ce ſel déſormais inutile,
S'étend dans l'Atmoſphère, &, prompte à s'épancher
Dans les entrailles du rocher,
En ruiſſeaux, en torrents, s'échappe des montagnes;
Ainſi vous vous formez par un cercle éternel,
Fleuves qu'un cours utile aux cités, aux campagnes,
Vient enfin réunir dans le ſein maternel.

(*Ode couronnée au jugement des Jeux Floraux en* 1741.)



Figure XVIII.

Vaste Océan, lien de l'un & l'autre monde,
Un ſel indéfectible a conſervé ton onde;
* Tes humides enfants, ces citoyens féconds,
Se livrent des combats dans tes gouffres profonds.
Mais j'entrevois par-tout la divine Sageſſe;
Si l'un a plus de force, un autre a plus d'adreſſe;
D'intrépides Colombs abandonnent le port;
Sur un frêle vaiſſeau bravant les flots, la mort.
Cette amante du Pôle, une aiguille ſçavante
Les guide, ſans erreur, ſur la vague écumante;
Attentifs à leurs jours, les feux du Firmament
Sont garants de la foi de l'humide élément.
Le Marchand enrichi par un heureux échange,
Fait couler dans nos murs & l'Hydaſpe & le Gange.
Si la Mer réglément vient inonder nos bords,
C'eſt pour nous apporter de renaiſſants tréſors.

MER. L'onde terrible fuit ; notre délicateſſe
Recherche avidement les mets qu'elle nous laiſſe.
(*Le R. P. Chabaud ; Epître à M. Pluche.*)



Figure XVIII. Il remplit du cahos les abîmes funèbres ;
Il affermit la terre & chaſſa les ténèbres ;
Les eaux couvroient au loin les rochers & les monts ;
Mais, au bruit de ſa voix, les ondes ſe troublèrent,
Et ſoudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.



Les bornes qu'il leur a preſcrites
Sçauront toujours les reſſerrer ;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer ;
La Mer dans l'excès de ſa rage,
Se roule en vain ſur le rivage
Qu'elle épouvante de ſon bruit ;
* Un grain de ſable la diviſe ;
L'onde écume ; le flot ſe briſe,
Reconnoît ſon maître & s'enfuit.

(*M. Le Franc ; Ode VIII, Livre* 1.)



Figure XVIII. Sur les ondes mugiſſantes
Nous oſons aux vents mutins
Aux tempêtes menaçantes
Abandonner nos deſtins !

Ciel,

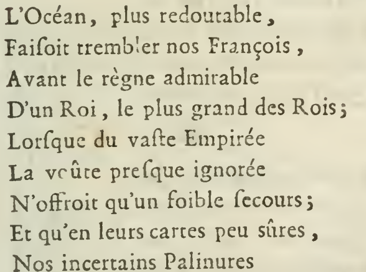
MER.

Ciel, en vain ta prévoyance
A mis une borne immenſe
Pour arrêter les mortels!
* Ils ont franchi ces barrières ;
Ils ont porté leurs bannières
Où tu n'avois point d'autels.

❀

Ah! ſi, battu de l'orage,
Dans ces gouffres je péris,
Que d'un aveugle courage
Je recevrai bien le prix!
Eſpoir trompeur qui me flatte,
Me réponds-tu des Pirates,
Des fougueux Autans, des flots?
Peut-être déja s'apprête......
Eh! quelle crainte m'arrête?
Ne craignons que le repos.

❀



L'Océan, plus redoutable,
Faiſoit trembler nos François,
Avant le règne admirable
D'un Roi, le plus grand des Rois;
Lorſque du vaſte Empirée
La voûte preſque ignorée
N'offroit qu'un foible ſecours;
Et qu'en leurs cartes peu sûres,
Nos incertains Palinures
Se démentoient tous les jours.

❀

MER.

O LOUIS, ſous ton Empire,
Nos yeux, pleinement ouverts,
Dans les Aſtres ont ſçu lire
D'autres routes ſur les Mers.
L'œuil fixé ſur la bouſſole,
Par nous des degrés du Pôle,
Le nombre exact eſt compté;
Et, du plus haut de leurs ſphères,
Des feux cachés à nos pères,
Nous tranſmettent leur clarté.



Le père affreux des orages,
Confus, regrette ces temps
Dont jadis par cent naufrages
Il marquoit tous les inſtants.
Le Nocher, ſans épouvante,
Rit de la rage impuiſſante
Des fougueux tyrans de l'air;
* Et, sûr de ſon art ſuprême,
Craint moins Neptune lui-même,
Que Vulcain ou Jupiter.



Je cours au port avec joie;
Je m'arrache aux miens; je parts.
Que la voile ſe déploie;
Appellons Eole & Mars;
Nous ſommes, pour notre gloire,
Ce peuple que la victoire

MER.

Suivit auſſi ſur les eaux ;
Cent fois, y pleurant ſes pertes,
L'ennemi les vit couvertes
Des débris de ſes vaiſſeaux.



Eſt-il climat ſi ſauvage
De nos aïeux ignoré,
Où, porté de plage en plage,
Notre nom n'eût pénétré ?
Quand nos exploits maritimes
Nous eurent vengés des crimes
Et d'Alger & de Tunis ;
Quand des Mers les plus lointaines,
Nos voiſins par nos DUQUESNES
Eurent preſque été bannis.



* * * * * * * * * * * * * *



Reçois mes vœux, Dieu de l'onde ;
Je renonce à mon retour,
Si je n'achève du monde,
Sur tes flots, le vaſte tour.
Triomphant de la fortune,
Je veux, par l'autre Neptune,
A mon foyer revenir ;
LOUIS a levé l'obſtacle ;
* Les deux Mers, par un miracle,
LOUIS a ſçu les unir.

(M. l'Abbé SÉGUY.)

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

MER.

FIGURE III.

CE VASTE amas de flots, ce ſuperbe élément,
De l'aveugle fortune image naturelle ;
Comme elle ſéduiſant, & perfide comme elle ;
* Aſyle des forfaits, noir ſéjour des haſards ;
Théâtre dangereux du commerce de Mars ;
Des plus rares tréſors ſource avare & féconde,
Et l'Empire commun de tous les Rois du monde.

(*M. LE FRANC ; Voyage de Languedoc.*)



TEMPETE.

LA MER EN FUREUR, *Ou*, TEMPÊTE.

LES IMAGES ſuivantes ſont très-utiles, parce qu'offrant le même objet, elles le montrent traité avec une grande diverſité; diverſité d'autant plus remarquable, qu'elle ne conſiſte ni dans la différence des ſituations, ni dans la différence des penſées; rien n'eſt diſtingué que par le choix des expreſſions & la variété du ſtyle. Les deux morceaux de M. de Crébillon, font voir comment un Auteur peut traiter deux fois avec ſuccès la même choſe, ſans ſe copier. On voit dans l'un & dans l'autre un ſtyle qui ſe nuance & ſe varie ſans ceſſe; qui, par des tours toujours nouveaux, met avec vérité tous les objets dans les jours qui leur conviennent; qui ſe proportionne à tout ce qu'il faut peindre & exprimer; qui tient continuellement en haleine, & qui ſubjugue l'attention & l'admiration du Spectateur ou du Lecteur.

Tempête. *Figure II.*

Une soudaine tempête troubla le Ciel & la mer ; * les vents déchaînés mugiſſoient avec fureur dans les voiles ; les ondes noires battoient les flancs du Navire qui gémiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées ; tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le Navire, & nous précipiter dans l'abîme ; nous appercevions auprès de nous des rochers contre leſquels les flots irrités ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois ouï dire ſouvent à Mentor, que les hommes mous & abandonnés aux plaiſirs manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes ; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire : il me parut que je devois, en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres ; je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote, troublé par le vin comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau ; j'encourageai les matelots effrayés ; je leur fis abaiſſer les voiles ; ils ramèrent vigou-

reusement ; nous passâmes au travers des écœuils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort. (*De Fénelon ; Télémaque, Livre IV.*)

TEMPÊTE.

FIGURE I.

Les ténèbres nous surprirent avant que nous eussions pu nous approcher du rivage ; les vents ayant cessé de nous être favorables ; l'ardeur de nos rameurs ne put vaincre le flux du fleuve Pénée qui nous repoussoit en pleine mer ; nous jettâmes l'ancre. Que ce retardement devint funeste ! nous étions près de l'embouchure du Pénée ; nos matelots accablés de fatigue, se livrèrent avec confiance au sommeil.

La nuit fuyoit à l'aspect de l'aurore, lorsqu'un bruit sourd & lugubre vint frapper nos esprits & troubler notre repos. Je me lève & me hâte de monter sur le Tillac. Quelle est ma surprise & ma douleur ! J'apperçois un ténébreux nuage qui précédé par le feu, voloit vers nous, poussé par les Aquilons ; ces redoutables tyrans des airs répandent sur les flots le ravage & l'horreur ; * la mer gronde, s'irrite ; les vagues s'enflent & s'entre-choquent ; notre Navire devient le jouet de leur fureur ; il est emporté loin du rivage de Thessalie, loin de la mer Egée.

La tempête parut vouloir nous donner du relâche sur la fin du troisième jour ; mais dans la nuit

TEMPÊTE.

elle ſe ranime avec plus de force ; elle nous offre la mort de toutes parts ; l'air comprimé vomit ſur nous la foudre ; les voiles ſont embraſées, les rames ſe briſent, les cordages caſſent, le mât frappé tombe, le vaiſſeau penche, s'entr'ouvre, l'onde s'y précipite ; nous redoublons nos efforts ; nos bras ſont impuiſſants ; l'eau croît ſans ceſſe ; elle parcourt, remplit toutes les parties du Navire ; il s'enfonce, nous périſſons.

O Minerve ! ô Thétis ! m'écriai-je. Le choc redoublé des vagues finit là ma prière ; une vergue ſecourable vint aider mes forces épuiſées par le travail ; nous roulons long-temps, tantôt portés ſur le ſommet des lames, tantôt entraînés par leur chûte dans de profonds abîmes ; enfin nous ſommes jetés ſur le rivage. * J'y reſpirois à peine que la Mer furieuſe rugit, lance vers moi ſes flots ; je fuis ; ils mugiſſent ſur mes pas ; vainement je précipite ma courſe ; ils m'atteignent, me couvrent de leur écume & m'enveloppent ; j'allois être leur proie ſans le ſecours des Dieux.

(* * *Aventures d'Uliſſe, Livre II.*)



Tempête. *Figure I.*

Une effroyable nuit, ſur les eaux répandue,
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue;
La mort ſeule y parut...... Le vaſte ſein des Mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;
Par des vents oppoſés les vagues ramaſſées,
De l'abîme profond juſques au Ciel pouſſées,
Dans les airs embraſés, agitoient mes vaiſſeaux,
Auſſi près d'y périr, qu'à fondre ſous les eaux.
* D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
Sembloit rouler ſur nous une Mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit pour tout ſalut que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin ? .... Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronime, & tremblai pour moi-même...
Pour appaiſer les Dieux, je priai.... je promis....
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis....
Neptune, l'inſtrument d'une indigne foibleſſe,
S'empara de mon cœur, & dicta la promeſſe:
S'il n'en eût inſpiré le barbare deſſein,
Non, je n'aurois jamais promis de ſang humain.
» Sauve des malheureux ſi voiſins du naufrage,
» Dieu puiſſant, m'écriai-je; & rends nous au rivage;
» Le premier des Sujets rencontré par ſon Roi,
» A Neptune immolé ſatisfera pour moi.....
Mon ſacrilège vœu rendit le calme à l'onde;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;
Et l'effroi ſuccédant à mes premiers tranſports,
Je me ſentis glacer en revoyant ces bords;

TEMPÊTE. Je les trouvai déserts ; tout avoit fui l'orage ;
Un seul homme allarmé parcouroit le rivage ;
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris ;
J'en approche en tremblant.... hélas ! c'étoit mon fils....

(*M. De Crébillon ;* Tragédie d'*Idoménée.*)

❀

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

Figure I. La Mer en un moment se mutine & s'élance ;
L'air mugit ; le jour fuit ; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le Ciel & l'onde ;
Et, comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en source de feu bouillonner sur les eaux ;
* Les vagues, quelquefois nous portant sur leurs cimes,
Nous font rouler après sous de vastes abîmes ;
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu sembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne ;
A travers les écœuils notre vaisseau poussé,
Se brise & nage enfin sur les eaux dispersé.
Dieux ! que ne fis-je point dans ce moment funeste,
Pour sauver Palamède, & pour sauver Oreste ?
Vains efforts ! la lueur qui partoit des éclairs,
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts.

(*M. de Crébillon ;* Tragédie d'*Electre.*)

❀

Tempête. *Figure I.*

Déja nous découvrons ce mont chéri des Dieux,
Dont le double ſommet s'élève juſqu'aux Cieux.
Junon n'a pu ſouffrir le bonheur de ma vie;
Neptune s'eſt ému pour ſervir ſa furie;
Une effroyable nuit n'a laiſſé dans les airs,
Que le joug fugitif qui partoit des éclairs;
Et les vents, échappés de leurs grottes profondes,
Ont joint leur violence à la fureur des ondes.
Mon vaiſſeau juſqu'au Ciel eſt tantôt emporté;
Tantôt au fond des eaux il eſt précipité;
Malgré l'art des Nochers & les forces d'Alcide,
* Pouſſé contre un écœuil par la vague rapide,
Il ſe briſe, & nous livre à la merci des flots.
J'ai vu périr Soldats & Chefs & Matelots;
Moi ſeul, malgré Junon, réſiſtant à l'orage,
J'ai vaincu les Tritons, miniſtres de ſa rage.

(*De la Grange*; Tragédie d'*Alceſte.*)



Figure III.

L'astre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit;
L'air ſiffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues;
La foudre étincelante éclate dans les nues;
* Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montroient par-tout la mort aux pâles Matelots.

(*M. de Voltaire*; *Henriade*, Chant I.)

❀

TEMPÊTE. FIGURE III.

» LIVRE aux vents, dit Satan, ce peuple audacieux;
» Que tous les éléments se déchaînent contr'eux ;
» Répands dans l'Univers la fureur qui t'anime.
La Mer tremble à ces mots ; tout frémit dans l'abîme ;
* Le choc de mille mains étincelle dans l'air,
Comme le sein d'un roc frappé des coups de fer ;
Ou les corps embrasés par le choc électrique.
L'Enfer, qui par échos répond au bruit magique,
Ressemble au Ciel qui tonne à coups précipités.
Teule, à pas de Géant, marche aux antres voûtés
Où des vents orageux gémissent les cohortes ;
Sa clé d'airain à peine en desserre les portes
Que, sur leurs gonds tournant avec rapidité,
Ce Démon intrépide en est presqu'emporté ;
Les Autans souterreins qui menacent les nues,
Des soupiraux profonds sortent par mille issues ;
Soulèvent l'Océan, portent aux Cieux les flots.
Dieu permit aux Enfers d'éprouver ses Héros ;
Le calme au même instant se transforme en tourmente,
L'effroi des Alcyons rend leur voix gémissante ;
Sur les flots écumeux les vaisseaux emportés
Des Cieux au fond des Mers semblent précipités ;
Au milieu des torrents qui fondent des nuages,
La peur glace les bras suspendus aux cordages ;
Tout se brise ; & la voile, abandonnée aux vents,
Implore en vain les soins des pâles Castillans.
Mathéos vit trois fois l'heure où la nuit s'envole,
Depuis que cette flotte, errante au gré d'Eole,

S'écarte du rivage où Colomb crut toucher ;
L'art manque à tant de maux ; & les cris du Nocher,
Mêlés au bruit des mers, jusqu'aux Cieux vont se rendre.
* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

TEMPÊTE.

(*Mme* DU BOCCAGE ; Poëme de *la Colombiade*, *Ch. I.*)



FIGURE III.

COLOMB à ces récits se peint d'affreux objets ;
Il voit l'Enfer armé combattre ses projets ;
En vain de ses Nochers il veut calmer la crainte,
Dans leurs regards distraits l'incertitude est peinte :
Pour le rivage Austral l'un montre son ardeur,
L'autre en voguant au Nord, voudroit fuir l'Equateur ;
Mais le péril commun qui réunit les ames,
S'annonce tout-à-coup par mille traits de flammes ;
Au couchant, sur la nue opposée au Soleil,
Iris de sept couleurs orne son front vermeil ;
L'Auster, qui fond la neige & renverse les chênes ;
Des nuages obscurs rompt les liquides chaînes,
Combat les Aquilons, &, soulevant les eaux,
A vingt degrés au Nord emporte nos vaisseaux.
Tandis que Mathéos observoit l'œuil du monde,
Enlevé par les vents il est plongé dans l'onde ;
L'Amiral en frémit ; &, dans l'affreux moment
Qu'il croyoit l'arracher au perfide élément,
* Le Ciel & les Enfers unirent leur tonnerre.
Tel que Mars, lançant les foudres de la Guerre,
A coups précipités rompt les murs ébranlés ;
La foudre au sein des mers tombe à coups redoublés ;

TEMPÊTE. Et l'éclair, dont la nuit fait briller la lumière,
D'un ſpectacle inouï ſurprend l'œuil qu'il éclaire.
Le Pollux, qui portoit l'appareil des combats,
Frappé du feu des Cieux, ſe briſe en mille éclats;
De chaque bouche à feu le coup part & réſonne;
En vain des cris plaintifs percent le Ciel qui tonne;
Par le ſouffre embraſé portés au haut des airs,
Les Nochers comme un trait retombent dans les mers;
L'un ſur un fer aigu dans ſa chûte s'immole;
L'autre au ſein de la flamme eſt plongé par Eole;
Le malheureux Nuguez, le guide du vaiſſeau,
Aux yeux de l'Amiral tombe & meurt ſur l'Argo.
(*Mme Du Boccage*; Poëme de *la Colombiade*, *Ch. V.*)



RIVIÈRES.

RIVIERES.

UN STYLE naïf & riant n'a ſouvent pas moins d'élégance & de nobleſſe qu'un ſtyle pompeux & ſublime ; & ce dernier n'eſt quelquefois pas moins aiſé & naturel que le premier ; on peut le vérifier ſur les deux portraits ſuivants. Le premier eſt un tableau vivant ; on jouït en le liſant de tous les agréments qu'offre un riche Payſage rafraîchi par des eaux pures. L'autre plus pompeux, comme l'exige ſon genre de Poéſie, ſçait accorder les couleurs les plus ſuaves avec le deſſein le plus hardi ; il ſçait employer de ces métaphores heureuſes qui donnent de l'ame aux êtres inſenſibles, & qui diſent beaucoup en peu de mots.



FIGURE III.

LA, parmi des rocs entaſſés,
Couverts d'une mouſſe verdâtre,
S'élancent des flots courroucés
D'une écume blanche & bleuâtre.

RIVIERES.

La chûte & le mugiſſement
De ces ondes précipitées
Des mers par l orage irritées,
Imitent le frémiſſement.
Mais bientôt, moins tumultueuſe
Et s'adouciſſant à nos yeux,
Cette fontaine merveilleuſe
N'eſt plus un torrent furieux.
Le long des campagnes fleuries,
Sur le ſable & ſur les cailloux,
Elle careſſe les prairies
Avec un murmure plus doux.
Alors elle ſouffre ſans peine
Que mille différents canaux
Diviſent au loin dans la plaine
Le tréſor fécond de ſes eaux.
* Son onde toujours épurée,
Arroſant la terre altérée,
Va fertiliſer les ſillons
De la plus riante contrée
Que le Dieu brillant des ſaiſons,
Du haut de la voûte azurée,
Puiſſe échauffer de ſes rayons.

(*M.* LE FRANC; *Voyage de Languedoc.*)



* * * *

* * * * * * * * * * * * * * * * * *

RIVIÈRES. *FIGURE III.*

LA MER, dont le Soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd, voit une mer nouvelle
Se former, s'élever & s'étendre ſur elle.
De nuages légers cet amas précieux
Que diſperſent au loin les vents officieux,
Tantôt, féconde pluie, arroſe nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, & blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs ſourcilleux, de frimats couronnés,
Réſervoirs des tréſors qui nous ſont deſtinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte,
Réuniſſent leur force & s'ouvrent une route.
Juſqu'au fond de leur ſein lentement répandus,
Dans leurs veines errants, à leurs pieds deſcendus;
* On les en voit enfin ſortir à pas timides,
D'abord foibles ruiſſeaux, bientôt fleuves rapides
Dés racines des monts qu'Annibal ſçut franchir,
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir:
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône ſuit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et ſon frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même ſein, va chercher d'autres loix.
Mais enfin terminant leurs courſes vagabondes;
Leur antique ſéjour redemande leurs ondes:
Ils les rendent aux mers; le Soleil les reprend;
Sur les monts, dans les champs l'Aquilon nous les rend.

(*M. RACINE fils*; Poëme de *La Religion*, Ch. I.)



RIVIERES. *FIGURE III.*

LA SOIRÉE se passa fort mélancoliquement dans le déplaisir de n'avoir plus à voyager sur la levée & sur la vue de cette agréable rivière

Qui, par le milieu de la France,
Entre les plus heureux côteaux,
* Laisse en paix répandre ses eaux,
Et porte par-tout l'abondance
Dans cent villes & cent châteaux
Qu'elle embellit par sa présence.

* * * * * * * * * * * * * * *

La voix (du fleuve) n'étoit plus

Qu'un murmure agréable & doux;
Mais cet agréable murmure
* N'est entendu que des cailloux;
Il ne le put être de nous.

(*Voyage de* CHAPELLE & BACHAUMONT.)



FONTAINE.

FIGURE III.

AU MILIEU de ces bois un liquide crystal,
En tombant d'un rocher, forme un large canal
Qui, comme un beau miroir, dans sa glace inconstante
Fait de tous ses voisins la peinture mouvante.
C'est-là, par un chaos agréable & nouveau,
* Que la Terre & le Ciel se rencontrent dans l'eau;
C'est-là que l'œuil, souffrant de douces impostures,
Confond tous les objets avecque leurs figures;

C'eſt-là que ſur un arbre il croit voir les poiſſons ;
Qu'il trouve des roſeaux auprès des hameçons ;
Et que le ſens, charmé d'une trompeuſe idole,
Doute ſi l'oiſeau nage, ou ſi le poiſſon vole.

(*Germain Habert.*)

RIVIERES.



MACHINE HYDRAULIQUE.

Figure III.

L'ONDE s'élève par étage,
Montant par cent tuyaux divers ;
* Et, ſe faiſant avec courage
Un nouveau chemin dans les airs ;
S'empreſſe d'aller rendre hommage
Au plus grand Roi de l'Univers.
Ici du haut d'une éminence
Je la vois ſe précipiter,
Puis ſe répandre & ſerpenter
Dans ce charmant lieu de plaiſance
Où LOUIS trouve tant d'attraits ;
Là, redoublant ſa violence,
Elle entre en des conduits ſecrets
D'où vers le Ciel elle s'élance.

* * * * * * * * *

(*Le P. Du Cerceau ; Deſcription de la Machine de Marly.*)



ADVERSITÉ,

Ve SECTION.

DIVERSES IMAGES PHYSIQUES,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

ADVERSITÉ.

FIGURE II.

AINSI QUE le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie & d'ennuis.
Le Ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable;
* Et, dans ses inégalités,
Souvent sa sagesse suprême
Sçait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

(*ROUSSEAU.*)



AGES.

AGES.

FIGURE IX.

LE TEMPS qui change tout change aussi nos humeurs;
Chaque Age a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices,
Est vain en ses discours, volage en ses desirs,
Rétif à la censure, & fou dans les plaisirs.

L'Age viril plus mûr inſpire un air plus ſage,
Se pouſſe auprès des Grands, s'intrigue, ſe ménage;
Contre les coups du ſort ſonge à ſe maintenir,
Et loin dans le préſent regarde l'avenir.
La vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe;
Garde, non pas pour ſoi, les tréſors qu'elle entaſſe;
* Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé;
Toujours plaint le préſent & vante le paſſé;
Inhabile aux plaiſirs dont la jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuſe.

(*Boileau Despréaux*; *Art poétique*, Ch. III.)

AGES.

AMBASSADEURS.

AMBASSADEURS.

FIGURE XIV.

L'AMBASSADEUR d'un Roi m'eſt toujours redoutable;
Ce n'eſt qu'un ennemi ſous un titre honorable,
Qui vient rempli d'orgueuil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur ſéduiſant langage;
Tout art t'eſt étranger; combattre eſt ton partage;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
* Tombe, ou punis les Rois; ce ſont là tes traités.

(*M. De Voltaire*; Tragédie de *Brutus*, Act. I. Sc. 1.)



Apparence.
Figure I.

Apparence.

Les Hommes de tout temps jugeant ſans connoiſſance,
Par un faux éclat prévenus,
Ont ſouvent pris pour des vertus
Ce qui n'en a que l'Apparence;
Et parmi les pauvres Mortels,
* Quelquefois ceux que l'on encenſe
Ne ſont que de grands criminels
A qui notre ſeule ignorance,
Au lieu de châtiments, décerne des Autels.

(*Pavillon.*)



Argent.
Figure III.

Argent.

L'Argent, l'Argent, dit-on, ſans lui tout eſt ſtérile,
La vertu ſans l'Argent n'eſt qu'un meuble inutile;
L'Argent en honnête homme érige un ſcélérat;
L'Argent ſeul au Palais peut faire un Magiſtrat:
« Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme,
Dit ce fourbe ſans foi, ſans honneur & ſans ame;
» * Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
» J'ai cent mille vertus en louïs bien comptés » ?

(*Boileau Despréaux; Epître à M. de Guilleragues.*)



Avenir.
Figure XIV.

Avenir.

Au milieu des tranſports que ton orgueil t'inſpire,
Dans le ſombre Avenir tu voudrois pouvoir lire.

AVENIR.

De nuages épais pour toi toujours couvert,
Le livre du Deſtin pour Dieu ſeul eſt ouvert;
Ce qu'il cache à la brute, à l'homme il le révèle;
Et ce qu'il cache à l'homme, à l'Ange il le décèle.
Quel Etre ici pouroit, ſans cette obſcurité,
Couler ſes triſtes jours avec tranquilité!
Cet innocent agneau que ta faim meurtrière
Condamnera ce ſoir à perdre la lumière,
S'il avoit ta raiſon, s'il prévoyoit ſon ſort,
Dans une paix tranquile attendroit-il la mort?
Juſqu'à l'inſtant fatal qui termine ſa vie,
Il paît en bondiſſant l'herbe tendre & fleurie;
Sans crainte, ſans ſoupçon, au milieu du danger,
Il careſſe la main qui le doit égorger.
* Heureux aveuglement! heureuſe incertitude
Qui cache l'Avenir à notre inquiétude!

(*M. l'Abbé* DU RESNEL; *Eſſai ſur l'Homme.*)



AUTEURS.

AUTEURS. *FIGURE XIII.*

MALHEUREUX mille fois celui dont la manie
Veut aux règles de l'art aſſervir ſon génie!
Un ſot en écrivant fait tout avec plaiſir;
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir,
Et, toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en ſoi-même il s'admire.
Mais un eſprit ſublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver,

AUTEURS.

Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde & ne ſçauroit ſe plaire;
* Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'eſprit,
Voudroit pour ſon repos n'avoir jamais écrit.

(*Boileau Despréaux; Satire II.*)

Figure XXV.

N'écrire que pour amuſer,
Autant vaudroit ne point écrire;
Du langage c'eſt abuſer,
Que de parler pour ne rien dire.
Auteurs, j'en ai honte pour vous,
Vous gâtez le métier par ce vain batelage.
Je crois voir des Farceurs qu'applaudiſſent des fous;
Tandis qu'ils ſont ſifflés du Sage.
Riches de mots, pauvres de ſens,
Tous vos diſcours ne ſont que tours de paſſe-paſſe;
Bons pour charmer la populace;
La populace ici comprend bien des puiſſants;
Je n'irai plus leur dire en face;
Je ne le dis, diſcret Auteur,
Qu'à l'oreille de mon Lecteur.
Mais ne croyez-vous pas qu'on vous en doit de reſte;
Lorſque, vous contentant de vaines fictions,
Vous n'avez pas orné d'un agrément funeſte
Les vices & les paſſions?
Vraiment je vous trouve admirables;
Vous n'êtes point les plus coupables;

Donc vous êtes des gens de bien.
La conſéquence n'en vaut rien.
Je punirois l'Auteur qui ne cherche qu'à nuire,
Comme un perturbateur de la Société;
Je chaſſerois auſſi pour l'inutilité
Celui qui ne ſçait point inſtruire.
* Tout Citoyen doit ſervir ſon pays;
Le ſoldat de ſon ſang; le Prêtre de ſon zèle;
Le Juge maintient l'ordre, il ſauve les petits
De la griffe des Grands; & le Marchand fidèle
Garde à tous nos beſoins des ſecours aſſortis.
Or, qu'exige la République
De mes confrères les Rimeurs?
Que de tout leur talent chacun d'entr'eux s'applique
A cultiver l'eſprit, à corriger les mœurs.
Malheur aux Ecrivains frivoles
Atteints & convaincus de négliger ce bien!
Quel fruit attendent-ils de leurs vaines paroles?
Rien n'eſt-il pas le prix de rien?
Je voudrois lever ce ſcandale,
Et je tâche du-moins à faire mon métier;
J'orne comme je puis quelques traits de morale;
Qu'un autre faſſe mieux, je ſerai le premier
A l'en aller remercier.

(*De la Motte.*)



BEAUTÉ.

BEAUTÉ.

FIGURE VII.

POURQUOI quitter le Monde? Eh! l'air en eſt ſi doux!
Quand on eſt belle, aimable & faite comme vous:
D'une jeune Beauté qu'il élève ſans ceſſe,
Le monde eſt idolâtre; elle en eſt la Déeſſe;
Pour elle il fait brûler l'encens le plus flatteur;
* Il enchaîne à ſes pas le plaiſir ſéducteur;
Pour la mieux amuſer ſes efforts ſe varient,
Et comme ſes deſirs, ſes jeux ſe multiplient.

(*DE BOISSY.*)



FIGURE XII.

AH! Léandre, ſortez de cet abaiſſement;
Ouvrez un peu les yeux ſur votre aveuglement;
Si notre eſprit n'eſt pas ſage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs ſont toujours les meilleures.
* Quand on ne prend en dot que la ſeule Beauté,
Le remords eſt bien près de la ſolennité;
Et la plus belle femme a trop peu de défenſe
Contre cette tiédeur qui ſuit la jouïſſance:
Je vous le dis encor; ces bouillants mouvements,
Ces ardeurs de jeuneſſe & ces emportements
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Mais ces félicités ne ſont guères durables,
Et notre paſſion, rallentiſſant ſon cours,
Après ces bonnes nuits donne de mauvais jours;

De-là viennent les ſoins, les ſoucis, les miſères,
Les fils déshérités par le courroux des pères.

MOLIERE.

BEAUTÉ.



BIENFAITS.

BIENFAITS.

FIGURE III.

* * * * * * * * * * * * * *

LES BIENFAITS ſont à ceux qui les ont mérités;
* Les graces ne ſont point des biens héréditaires;
Nous n'en ſommes jamais que les dépoſitaires;
Mais par la même voie on peut les obtenir;
Vos pères ont laiſſé leur nom à ſoutenir,
Leur vertu, leur exemple & leur carrière à ſuivre;
Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre,
Et dont vous vous devez mettre en poſſeſſion;
Tout le reſte n'eſt point de leur ſucceſſion.

(*DE LA CHAUSSÉE.*)



BIENS.

BIENS.

FIGURE XVI.

SÇACHE que tous les biens dont la nature ſage,
En nous donnant le jour, nous procure l'uſage;
Le charme ſéducteur dont s'enivrent les ſens,
Les plaiſirs de l'eſprit encor plus raviſſants;
Ces Biens qui du bonheur portent le caractère,
Sont la ſanté, la paix, le ſimple néceſſaire.
Lorſque ſur la nature on règle ſes beſoins,
Combien s'épargne-t-on de travaux & de ſoins?

Biens.

Cherche à ſuivre en tous points la ſage tempérance ;
Un corps robuſte & ſain en eſt la récompenſe.
Pour vous, ô paix du cœur ! digne fille des Cieux !
Vous êtes du bonheur le gage précieux :
La Fortune, en ſuivant un aveugle caprice,
Aux bons comme aux méchants peut ſe montrer propice ;
* Mais en vain de ſes dons nous ſommes poſſeſſeurs,
S'ils ne ſont mérités, ils n'ont plus de douceurs.

(*M. l'Abbé* Du Resnel ; *Eſſai ſur l'Homme.*)

Bonheur.

Bonheur. *Figure XXV.*

Rien ne lui paroît (à *l'ame fidele*) conſtant ni durable ſur la terre ; ni les fortunes les plus floriſſantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une ſageſſe ſouveraine qui ſe plaît, ce ſemble, à ſe jouer des hommes en les élevant les uns ſur les ruines des autres ; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient, il n'y a qu'un moment, devant eux ; en produiſant tous les jours de nouveaux Héros ſur le théâtre, & faiſant éclipſer ceux qui auparavant y jouoient un rôle ſi brillant ; en donnant ſans ceſſe de nouvelles ſcènes à l'Univers. Elle voit les hommes paſſer toute leur vie dans des agitations, des projets & des meſu-

res, toujours attentifs ou à se surprendre, ou à éviter d'être surpris; toujours empressés & habiles à profiter de la retraite, de la disgrace, ou de la mort de leurs concurrents, & à se faire de ces grandes leçons du mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité; toujours occupés ou de leurs craintes, ou de leurs espérances; toujours inquiets, ou sur le présent, ou sur l'avenir; jamais tranquiles, * travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toujours plus.

BONHEUR.

(*MASSILLON*; Sermon sur le *Bonheur des Justes.*)



* * * * * * * * * * * * * * *

FIGURE XVII.

HÉLAS! où donc chercher, où trouver le Bonheur?
En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature;
Nulle part tout entier, par-tout avec mesure,
Et par-tout passager, hors dans son seul Auteur.
Il est semblable au feu dont la douce chaleur
* Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue;
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
Mortel en quelque état que le Ciel t'ait fait naître,
Sois soumis, sois content, & rends grace à ton Maître.

(*M. DE VOLTAIRE; Discours I. de l'Egalité.*)

Bouffon. *Figure XV.*

Bouffon.

En vain par ſa grimace un Bouffon odieux
A table nous fait rire, & divertit nos yeux ;
* Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre ;
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui ſon théâtre ;
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux ;
Son viſage eſſuyé n'a plus rien que d'affreux.

(*Boileau Despréaux ; Epître IX.*)



Caprices. *Figure II.*

Caprices.

Ciel ! faut-il voir ainſi par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles deſſeins ?
L'amour ſubjuguer tout ! ſes cruelles foibleſſes
* Du ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes !
Des frères ſe haïr, & naître, en tous climats,
Des paſſions des Grands le malheur des Etats !

(*M. de Voltaire ;* Tragédie du *Duc de Foix ;* Act. III, Sc. 7.)



Censeurs. *Figure XV.*

Censeurs.

Quand j'aurois en naiſſant reçu de Calliope,
Les dons qu'à ſes amants cette muſe a promis,
Je les conſacrerois aux menſonges d'Eſope ;
Le menſonge & les vers de tout temps ſont amis,

Mais je ne me crois pas ſi chéri du Parnaſſe,
Que de ſçavoir orner toutes ces fictions;
On peut donner du luſtre à leurs inventions;
On le peut; je l'eſſaye; un plus ſçavant le faſſe.
Cependant juſqu'ici d'un langage nouveau,
J'ai fait parler les loups & répondre l'agneau;
J'ai paſſé plus avant; les arbres & les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement!
« Vraiment, me diront nos Critiques,
» Vous parlez magnifiquement
» De cinq ou ſix contes d'enfant ».
Cenſeurs, en voulez-vous qui ſoient plus authentiques;
Et d'un ſtyle plus haut? En voici. Les Troyens
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient laſſé les Grecs qui, par mille moyens,
Par mille aſſauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière Cité;
Quand un cheval de bois par Minerve inventé,
D'un rare & nouvel artifice,
Dans ſes énormes flancs reçut le ſage Uliſſe,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce Coloſſe monſtrueux
Avec leurs eſcadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ſes Dieux mêmes en proie;
Stratagême inouï, qui des fabricateurs
Paya la conſtance & la peine:
« C'eſt aſſez, me dira quelqu'un de nos Auteurs;
» La période eſt longue, il faut reprendre haleine;

CENSEURS.

» Et puis votre cheval de bois,
» Vos Héros avec leurs phalanges,
» Ce sont des contes plus étranges,
» Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix;
» De plus il vous sied mal d'écrire en si haut style ».
Eh bien; baissons d'un ton. La jalouse Amarille
Songeoit à son Alcipe, & croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons & son chien pour témoins;
Tircis qui l'apperçut se glisse entre des saules,
Il entend la Bergère adressant ces paroles
Au doux zéphyr, & le priant
De les porter à son amant:
» Je vous arrête à cette rime,
Dira mon Censeur à l'instant;
» Je ne la tiens pas légitime,
» Ni d'une assez grande vertu;
» Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte ».
Maudit Censeur, te tairas-tu?
Ne sçaurois-je achever mon conte?
C'est un dessein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire;
* Les délicats sont malheureux;
Rien ne sçauroit les satisfaire.

(*LA FONTAINE; Fable contre ceux qui ont le goût difficile.*)



COMÉDIE.

Comédie. Figure VII.

Comédie.

* * * * * * * * * * * * * *

La Comédie apprit à rire ſans aigreur;
Sans fiel & ſans venin ſçut inſtruire & reprendre,
Et plut inceſſamment dans les vers de Ménandre;
* Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidèle
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modèle;
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.

(*Boileau Despréaux; Art poétique*, Ch. III.)



* * * * * * * * * * * * *

Figure II.

Moliere vint dont la voix ferme & haute
Lui fit d'abord, par de juſtes leçons,
Articuler & diſtinguer ſes ſons.
Bientôt après ſur ſes avis fidèles,
S'apprivoiſant avec ces grands (*a*) modèles,
Et dans leur lice inſtruit à s'exercer,
Il apprit d'eux l'art de les devancer;
Sous ce grand homme enfin la Comédie
Sçut arriver, juſtement applaudie,
A ce point fixe où l'Art doit aboutir,
Et dont ſans riſque il ne peut plus ſortir.

(*a*) *Plaute* & *Térence*.

COMEDIE.

Ce fut alors que la Scène féconde
Devint l'école & le miroir du monde,
Et que chacun, loin d'en être choqué,
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.
Là, le Marquis figuré sans emblême,
Fut le premier à rire de lui même;
Et le Bourgeois apprit sans nul regret
A se moquer de son propre portrait.
Le Sot sçavant, la Docte extravagante,
La Précieuse & la Prude arrogante,
Le faux Dévot, l'Avare, le Jaloux,
Le Médecin, le Malade, enfin tous,
Chez une Muse en passe-temps fertile,
Vinrent chercher un passe-temps utile.
Les beaux discours, les grands raisonnements,
Les lieux-communs & les beaux sentiments,
Furent bannis de son joyeux domaine,
Et renvoyés à sa sœur Melpomène;
Bref sur un trône au seul rire affecté,
Le rire seul eut droit d'être exalté.
C'est par cet art qu'elle charma la ville,
Et que toujours renfermée en son style,
A la Cour même où sur-tout elle plut,
Elle atteignit son véritable but;
* Quand tout-à-coup la licence fantasque,
Levant sur elle un poignard bergamasque,
Vint à nos yeux de ses membres hachés,
Eparpiller les lambeaux détachés;
Et sur la Scène, ô honte du Parnasse!
Ressusciter le vieux monstre d'Horace.

Mais non ; la Muſe étoit en ſûreté,
Et ſon nom ſeul pouvoit être inſulté ;
Que peut contre elle un fantôme ſtérile,
De l'Italie engeance puérile ?
Ce n'eſt pas lui de qui l'effort jaloux,
Nymphe immortelle eſt à craindre pour vous ;
Ce que je crains c'eſt ce funeſte guide,
Cet enchanteur de nouveautés avide
Qui ne penſant qu'à vous aſſaſſiner,
Du grand chemin cherche à vous détourner,
Et vous conduit à votre ſépulture,
Par des ſentiers de fleurs & de verdure.
C'eſt lui qui maſque & déguiſe en Phœbus,
Vos traits naïfs & vos vrais attributs ;
C'eſt lui chez qui votre joie ingénue
* Languit captive & preſque méconnue,
Dans ces atours recherchés & fleuris
Qui ſemblent faits pour les ſeuls beaux eſprits,
Et dont tout l'art, qu'en bâillant on admire,
Arrache à peine un froid & vain ſourire ;
Enfin c'eſt lui qui de vent vous nourrit,
Et qui, toujours courant après l'Eſprit,
De Malebranche élève fanatique,
Met en crédit ce jargon dogmatique,
Ces arguments, ces doctes rituels
Ces entretiens fins & ſpirituels,
Ces ſentiments que la Muſe tragique,
Non ſans raiſon, réclame & revendique ;

COMÉDIE.

Et dans lesquels un Acteur charlatan
Du cœur humain nous décrit le roman.

(*ROUSSEAU ; Epître à Thalie.*)

CONSCIENCE.

CONSCIENCE
FIGURE XVII.

L'HONNÊTE-homme ne doit s'en rapporter qu'à lui ;
Il se juge lui-même, & jamais par autrui ;
* Si-tôt qu'il se condamne, on ne sçauroit l'absoudre.

(*DE LA CHAUSSÉE.*)

CONVALESCENCE.

CONVALESCENCE.
FIGURE XV.

O JOURS de la Convalescence,
Jours d'une pure volupté !
* C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu ! Tous les Plaisirs ont volé dans mon ame ;
J'adore avec transport le céleste flambeau ;
Tout m'intéresse ; tout m'enflamme ;
Pour moi l'Univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence,
Pour de nouveaux plaisirs, donne de nouveaux sens.
A ses regards impatients,
Le chaos fuit ; tout naît ; la lumière commence ;
Tout brille des feux du Printemps ;

Les plus ſimples objets, le chant d'une Fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille ſpectacles, qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Tranſportent aujourd'hui, préſentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.

(*M.* Gresset.)

CONVALESCENCE.



Coquette.

Coquette. *Figure II.*

Entre nous, verras-tu d'un eſprit bien tranquile
Chez ta femme aborder & la Cour & la Ville ?
Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accœuil.
L'un eſt payé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œuil :
Ce n'eſt que pour toi ſeul qu'elle eſt fière & chagrine ;
Aux autres elle eſt douce, agréable, badine ;
C'eſt pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard ;
Que chez toi ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſçavante avec tant d'artifice,
Bâtit de ſes cheveux l'élégant édifice.
Dans ſa chambre, crois-moi, n'entre point tout le jour ;
Si tu veux poſſéder ta Lucrèce à ton tour.
Attends, diſcret mari, que la Belle, en cornette,
Le ſoir, ait étalé ſon teint ſur ſa toilette ;
* Et, dans quatre mouchoirs de ſa beauté ſalis,
Envoie au Blanchiſſeur ſes roſes & ſes lis.

COQUETTE.

Alors tu peux entrer; mais, ſage en ſa préſence,
Ne vas pas murmurer de ſa folle dépenſe.
D'abord, l'argent en main, paye & vîte & comptant.
Mais non; fais mine un peu d'en être mécontent,
Pour la voir auſſi-tôt de douleur oppreſſée,
Déplorer ſa vertu ſi mal récompenſée.
Un mari ne veut pas fournir à ſes beſoins;
Jamais femme, après tout, a-t-elle coûté moins?
A cinq cents louis d'or, tout au plus chaque année,
Sa dépenſe en habits n'eſt-elle pas bornée?
Que répondre? Je vois qu'à de ſi juſtes cris,
Toi-même convaincu, déja tu t'attendris;
Tout prêt à la laiſſer, pourvu qu'elle s'appaiſe,
Dans ton coffre à pleins ſacs puiſer tout à ſon aiſe.

(*BOILEAU DESPRÉAUX ; Satire X.*)



CRITIQUE.

FIGURE III.

CRITIQUE.

FAITES CHOIX d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire
Que la raiſon conduiſe, & le ſçavoir éclaire,
* Et dont le crayon ſûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on ſent foible, & qu'on ſe veut cacher.
Lui ſeul éclaircira vos doutes ridicules,
De votre eſprit tremblant levera les ſcrupules:
C'eſt lui qui vous dira par quel tranſport heureux,
Quelquefois dans ſa courſe un eſprit vigoureux,

Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et, de l'art même, apprend à franchir leurs limites;
Mais ce parfait Censeur se trouve rarement.

CRITIQUE.

(*Le même; Art Poétique*, Ch. IV.)



FIGURE V.

CRAIGNEZ-VOUS pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique;
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos Ecrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires:
Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur;
Mais sçachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille & vous joue.
Aimez qu'on vous conseille & non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussi-tôt cherche à se récrier;
Chaque vers qu'il entend le fait extasier;
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse;
* Il trépigne de joie; il pleure de tendresse;
Il vous comble par-tout d'éloges fastueux:
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible;
Il ne pardonne point les endroits négligés;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase;
Ici le sens le choque, & plus loin c'est la phrase:

CRITIQUE. « Votre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir;
» Ce terme eſt équivoque; il le faut éclaircir ».
C'eſt ainſi que vous parle un ami véritable.
Mais ſouvent ſur ſes vers un Auteur intraitable
A les protéger tous ſe croit intéreſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
« De ce vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe;
» Ah! Monſieur, pour ce vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. « Ce mot me ſemble froid;
» Je le retrancherois. C'eſt le plus bel endroit.
» Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire ».
Ainſi toujours conſtant à ne point ſe dédire;
Qu'un mot dans ſon ouvrage ait paru vous bleſſer,
C'eſt un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la Critique;
Vous avez ſur ſes vers un pouvoir deſpotique.
Mais tout ce beau diſcours dont il vient vous flatter,
N'eſt rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.
Auſſi-tôt il vous quitte, &, content de ſa Muſe,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuſe;
Car ſouvent il en trouve; ainſi qu'en ſots Auteurs,
Notre ſiècle eſt fertile en ſots admirateurs.

(*Le même*; *Art Poétique*, Ch. I.)



DESTINÉE. FIGURE II.

DESTINÉE.

* * AUX DÉCRETS du Ciel nul ne peut échapper,
Et souvent il ne rit que pour mieux nous frapper.
Cent présages affreux marquèrent notre perte;
La terre par la foudre en cent lieüx entr'ouverte,
Laissa près de ces murs un abîme sans fonds,
Par où le jour pénètre aux Royaumes profonds.
Tout tremble, tout frémit à ce prodige horrible;
Il s'élève du gouffre une vapeur terrible;
Sa force est comparable aux plus mortels poisons;
* Le Soleil de frayeur en cache ses rayons;
Et mes sujets, atteints des douleurs les plus vives,
Descendent à grands flots aux infernales rives.
Que devins-je, Sostrate, en cette extrêmité?
J'implorai d'Apollon la suprême bonté;
Mais, ô surcroît d'horreurs! ô comble de misère!
Quand le Prêtre terrible, au fond du Sanctuaire,
Gémissant sous le poids du Dieu qui l'agitoit,
Fit entendre ces mots qu'Apollon lui dictoit.
« Le Ciel pour appaiser sa haine,
» Ou volontairement, ou par le choix du sort,
» Exige tous les ans une victime humaine,
» Jusqu'a ce que l'amour triomphe de la mort ».
Il dit. Que de malheurs ont suivi cet Oracle!
J'ai déja vu cinq fois ce barbare spectacle;
Mais, comme si le sort sur ma seule maison
Se plaisoit à verser son funeste poison,
Comme s'il ne vouloit que d'illustres victimes
Tous ceux qu'il a choisis pour expier mes crimes,

DESTINÉE.

Appuis de ma vieilleſſe, & ſortis de mon ſang,
Dans ma Cour après moi tenoient le premier rang;
Au plus beau de ſes jours mon épouſe elle-même
N'a pu ſe garantir de ce malheur extrême;
Et le ſort aujourd'hui, redoublant mes regrets,
Se prépare à lancer ſes ordinaires traits.

(*De la Grange ;* Tragédie d'*Alceſte*, Act. I, Sc. I.)



DEVOTS.

DÉVOTS.

FIGURE VII.

* * COMME je ne vois nul genre de Héros
Qui ſoit plus à priſer que les parfaits Dévots,
Aucune choſe au monde & plus noble & plus belle,
Que la ſainte ferveur d'un véritable zèle;
Auſſi ne vois je rien qui ſoit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle ſpécieux;
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la ſacrilège & trompeuſe grimace
Abuſe impunément & ſe joue à leur gré,
De ce qu'ont les Mortels de plus ſaint & ſacré.
Ces gens qui par une ame à l'intérêt ſoumiſe,
Font de dévotion métier & marchandiſe,
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux & d'élans affectés:
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel courir à la fortune;
Qui brûlants & priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour;

DEVOTS.

Qui sçavent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
* Et que leur passion, dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître;
Mais les Dévots de cœur sont aisés à connoître;
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu:
On ne voit pas en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine & traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissent la fierté des paroles aux autres;
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre,
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement;
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.

(*MOLIÈRE.*)



ÉLOQUENCE.
FIGURE XIII.

ÉLOQUENCE.

L'ÉLOQUENCE des paroles
N'eſt que l'art ingénieux
D'amuſer nos ſens frivoles
Par des tours harmonieux.
* Pour rendre un peuple traitable,
Vertueux, ſimple, équitable,
Ami du Ciel & des Loix,
L'Éloquence véritable
Eſt l'exemple des grands Rois.



Des Héros de ſes écoles,
La Grèce a beau ſe targuer;
La pompe de leurs paroles
Ne m'apprend qu'à diſtinguer
De l'autorité puiſſante,
De la ſageſſe agiſſante
Qui règne ſur mes eſprits,
La ſageſſe languiſſante
Que j'ignore en leurs écrits.



Pendant la courte durée
De cet âge radieux,
Qui vit la terre honorée
De la préſence des Dieux,
L'Homme inſtruit par l'habitude,
Marchant avec certitude

ELOQUENCE.

Dans leurs ſentiers lumineux,
Imitoit ſans autre étude
Ce qu'il admiroit en eux.

(*Rousseau.*)

❦

ENFERS.

ENFERS.

FIGURE III.

LA VILLE étoit ſur un rocher, poſée comme un nid ſur le haut d'un arbre ; au pied de ce rocher on trouvoit la caverne de laquelle les timides Mortels n'oſoient approcher ; les Bergers avoient ſoin d'en détourner leurs troupeaux ; la vapeur ſouffrée du marais Stygien qui s'exhaloit ſans ceſſe par cette ouverture, empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni herbes ni fleurs ; on n'y ſentoit jamais les doux zéphyrs, ni les graces naiſſantes du Printemps, ni les riches dons de l'Automne ; la terre aride y languiſſoit ; on y voyoit ſeulement quelques arbuſtes dépouillés, & quelques Cyprès funeſtes. Au loin, même tout à l'entour, Cérès refuſoit aux Laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits ; les grappes de raiſin ſe deſſéchoient au-lieu de murir ; les Naïades triſtes ne faiſoient point couler une onde pure ; leurs flots étoient toujours amers & troubles ; les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette terre

ENFERS. hérissée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer; ils alloient chanter leurs amours sous un Ciel plus doux; là on n'entendoit que le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux; l'herbe même y étoit amère, & les troupeaux qui la paissoient ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir; le Taureau fuyoit la Genisse, & le Berger tout abattu oublioit sa musette & sa flûte. * De cette caverne sortoit de temps en temps une fumée noire & épaisse qui faisoit une espèce de nuit au milieu du jour; les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les Divinités infernales; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

(*De Fénelon; Télémaque, Livre XVIII.*)



FIGURE II. TÉLÉMAQUE apperçut des visages pâles, hideux & contristés; c'est une tristesse noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature; ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs fautes, que leurs fautes mêmes; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux

Enfers.

comme des ſpectres horribles ; elles les pourſuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les a ſéparés de leurs corps ; dans le déſeſpoir où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une mort qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux ; * ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les perſécute ; mais ils ſont réſervés à la vengeance qui diſtille ſur eux goutte à goutte, & qui ne tarira jamais : la vérité qu'ils ont craint de voir fait leur ſupplice : ils la voient, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux ; ſa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes, elle eſt comme la foudre ; ſans rien détruire au-dehors, elle pénètre juſqu'au fond des entrailles : ſemblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fondue par ce feu vengeur ; il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien ; il diſſout juſqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir ; on eſt arraché à ſoi-même, on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant ; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſpérance qui rend forcené.

(*Le même ; au même endroit.*)



ENFERS.
FIGURE II.

QUELLES clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrents de fumée & quels feux effroyables !
Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent ſous mes pas !
« O mon fils ! vous voyez les portes de l'abîme
» Creuſé par la juſtice, habité par le crime.
» Suivez-moi ; les chemins en ſont toujours ouverts ».
Ils marchent auſſi-tôt aux portes des Enfers.
* Là gît la ſombre Envie, à l'œuil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche ;
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelants ;
Triſte amante des morts, elle hait les vivants ;
Elle apperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'Orgueuil qui ſe plaît & s'admire.
La Foibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime & détruit les vertus ;
L'Ambition ſanglante, inquiéte, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée ;
La tendre Hypocriſie aux yeux pleins de douceur,
Le Ciel eſt dans ſes yeux ; l'Enfer eſt dans ſon cœur.
Le Faux-Zèle étalant ſes barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin père de tous les crimes.
Des Mortels corrompus ces tyrans effrénés,
A l'aſpect de Henri paroiſſent conſternés.
Ils ne l'ont jamais vu ; jamais leur troupe impie
N'approcha de ſon ame à la vertu nourrie.
« Quel mortel, diſoient-ils, par ce Juſte conduit,
» Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit » ?

Le

Le Héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançoit à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louïs guidoit ses pas : « Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
» L'assassin de Valois ! ce monstre devant moi.....
» Mon père ! il tient encor ce couteau parricide
» Dont le conseil des Seize arma sa main perfide ;
» Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels
» Osent de son portrait souiller les saints Autels ;
» Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue,
» Ici dans les tourments l'Enfer les désavoue ».
« Mon fils, reprit Louïs, de plus sévères loix
» Poursuivent en ces lieux les Princes & les Rois :
» Regardez ces tyrans adorés dans leur vie ;
» Plus ils étoient puissants, plus Dieu les humilie ;
» Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
» Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
» La Mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
» Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires
» De qui la complaisance avec dextérité,
» A leurs yeux éblouïs cachoit la vérité.
» La vérité terrible ici fait leurs supplices ;
» Elle est devant leurs yeux ; elle éclaire leurs vices.
» Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérans ;
» Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu tyrans ;
» Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
» La foudre qu'ils portoient à leur tour les écrase ;
» Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéants,
» Sur un trône avili fantômes impuissants ».
Henri voit près des Rois leurs insolents Ministres ;
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres

ENFERS.

Enfers. Qui, des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères,
L'inestimable prix des vertus de nos pères.

(*M. de Voltaire*; Poëme de *la Henriade*, Ch. VII.)



Enjoument.

Enjoument. *Figure I.*

* *

Cette folie est sage & vaut de la raison;
Elle fait à la fois les charmes de la vie,
* En jettant un air gai sur ce qui nous ennuie.
Par elle un rien amuse, intéresse, séduit;
C'est elle qui toujours, lorsque le plaisir fuit,
Nous ramme au plaisir sans souffrir d'intervalle;
Des routes du bien être elle est la principale :
Avec elle on sçait tout, & sans être sçavant;
Sans elle le sçavoir n'offre qu'un ignorant;
L'esprit se fait un jeu d'une critique fine;
Sans paroître guindé, sur un mot il badine;
Et l'on goûte à son gré l agréable douceur......

(*De Boissy.*)



ENTHOUSIASME.

ENTHOUSIASME. *FIGURE XVI.*

* * QUEL souffle divin m'enflamme?
D'où nait cette soudaine horreur?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
* Loin d'ici, profane Vulgaire;
Apollon m'inspire & m'éclaire;
C'est lui; je le vois, je le sens;
Mon cœur cède à sa violence:
Mortels, respectez sa présence;
Prêtez l'oreille à mes accents.



Les temps prédits par la Sibille
A leur terme sont parvenus;
Nous touchons au règne tranquile
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la saison desirée
Où Thémis & sa sœur Astrée
Rétablissant leurs saints Autels,
Vont ramener ces jours insignes
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.



Où suis-je? Quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés!
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés!

ENTHOU-SIASME.

Un nouveau monde vient d'éclore ;
L'Univers se reforme encore
Dans les abîmes du cahos ;
Et, pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de Héros.



Les Eléments cessent leur guerre ;
Les Cieux ont repris leur azur ;
Un feu sacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur ;
On ne craint plus l'herbe mortelle ;
Et le Crocodile infidèle
Du Nil ne trouble plus les eaux ;
Les Lions dépouillent leur rage,
Et, dans le même pâturage,
Bondissent avec les troupeaux.

(*Rousseau ;* Ode *sur la naissance du Duc de Bourgogne.*)



ENTRETIEN.

ENTRETIEN.

FIGURE XXV.

* * * * * * * * * EN votre entretien,
La bagatelle à part; le monde n'en croit rien;
Laiſſons le monde & ſa croyance;
La bagatelle, la ſcience,
Les chimères, le rien, tout eſt bon. Je ſoutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens;
* C'eſt un parterre où Flore épand ſes biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repoſe,
Et fait du miel de toute choſe.

(*LA FONTAINE.*)

FIGURE XIX.

QUICONQUE avec moi s'entretient,
Semble diſpoſer de mon ame;
S'il ſent vivement, il m'enflamme,
Et, s'il eſt fort, il me ſoutient.
Un Courtiſan pêtri de feinte,
Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte;
Mais un eſprit libre & ſans crainte,
M'enhardit & me fait penſer;
* Mon feu s'échauffe à ſa lumière,
Ainſi qu'un jeune Peintre, inſtruit
Sous Coypel & ſous Largilière,
De ces maîtres qui l'ont conduit

ENTRETIEN.

Se rend la touche familière ;
Il prend malgré lui leur manière,
Et compoſe avec leur eſprit.

(*M. DE VOLTAIRE ; Epître à M. Fakener.*)

ÉTUDE.

ÉTUDE.

FIGURE XVI.

OUI, tout m'attache ici, j'y goûte avec plaiſir
Les charmes peu connus d'un innocent loiſir ;
J'y vis tranquile, heureux, à l'abri de l'envie ;
La folle ambition n'y trouble point ma vie ;
Content d'une fortune égale à mes ſouhaits,
J'y ſens tous mes deſirs pleinement ſatisfaits ;
Je ſuis ſeul en ce lieu, ſans être ſolitaire,
Et toujours occupé, ſans avoir rien à faire.
D'un travail ſérieux veux-je me délaſſer ?
Les Muſes auſſi-tôt viennent m'y careſſer ;
Je ne contracte point, grace à leur badinage,
D'un Sçavant orgueilleux l'air farouche & ſauvage ;
J'ai mille Courtiſans rangés autour de moi ;
* Ma retraite eſt mon Louvre, & j'y commande en Roi.

(*NÉRICAULT DESTOUCHES.*)



FORTUNE.

FORTUNE. FIGURE X.

FORTUNE, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouïs ?
Jusques à quand, trompeuse Idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes Autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des Mortels ?

Le Peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme *Grandeur de courage*,
Valeur, *Prudence*, *Fermeté* ;
Du titre de *Vertu suprême*
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris ;
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en Héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais, de quelque superbe titre
Dont ces Héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.

FORTUNE.

Je n'y trouve qu'extravagance,
Foibleſſe, injuſtice, arrogance,
Trahiſons, fureurs, cruautés;
Etrange vertu qui ſe forme
Souvent de l'aſſemblage énorme
Des vices les plus déteſtés.



Apprends que la ſeule ſageſſe
Peut faire les Héros parfaits;
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuſte victoire
Que le ſort remporte pour eux:
Et que, devant ſes yeux ſtoïques,
* Les vertus les plus héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.

(*Rousseau ;* Ode *à la Fortune.*)



GALANTERIE. *FIGURE XIX.*

GALANTERIE.

QUE DIS-JE? Pour chaſſer la Triſteſſe cruelle,
Un monſtre encor plus affreux qu'elle,
Qu'ont mis au jour le deſir effréné
Et la Coquetterie,
A fait ſentir par-tout ſon ſouffle empoiſonné;
On l'appelle *Galanterie.*

* Il a, ſous ce beau nom, ſéduit tous les eſprits,
Et trouvé le ſecret de régner à Paris.

(*De Boissy.*)

GALANTERIE.

GÉNIE.

GÉNIE.

FIGURE X.

O! du Génie uſage trop funeſte!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleſte,
Fait pour chanter, ſur des tons gracieux,
Les Conquérants, les Belles & les Dieux,
Chez une foule au Parnaſſe étrangère,
Soit ſi ſouvent le jargon de Mégère,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime & la honte des mœurs?
* Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même inſtant faſſent ſouvent éclore
Les ſucs mortels & les poiſons vengeurs?

(*M. Gresset.*)

GLOIRE.

GLOIRE.

FIGURE XIX.

Heureux qui dans d'obſcurs travaux
A ſoi-même ſe rend utile!
Il faudroit, pour vivre tranquile,
Des amis & point de rivaux.

GLOIRE.

La Gloire eſt toujours inquiette;
Le Bel-eſprit eſt un tourment ;
On eſt dupe de ſon talent ;
C'eſt comme une épouſe coquette ;
Il lui faut toujours quelque amant :
Sa vanité qui vous obsède,
S'expoſe à tout imprudemment ;
* Elle eſt des autres l'agrément,
Et le mal de qui la poſsède.

(*M. De Voltaire ; Lettre au Préſident Hénault.*)



GRANDEUR.

GRANDEUR.

Figure XXI.

POLITIQUES profonds, rapides Conquérants,
L'Univers ébloui vous place aux premiers rangs.
Que, pour en mieux juger, la raiſon nous éclaire ;
Les Guerriers ſont marqués au même caractère.
Depuis ce furieux de carnage altéré,
Du beau titre de *Grand* par la Grèce honoré,
Juſqu'à ce Roi du Nord, dont la valeur extrême
Ne fut pas moins funeſte aux autres qu'à lui-même,
Un Héros cherche à vaincre, & ne peut s'en laſſer,
Tant qu'il lui reſte encore un Peuple à terraſſer ;
* Un Héros ſur ſes pas ne tourne point la tête ;
Il court rapidement de conquête en conquête ;
Et ſans ceſſe de ſang arroſe ſes lauriers,
Seul & frivole objet de ſes travaux guerriers ;

GRANDEUR.

Voilà le Conquérant. Quel eſt le Politique !
Un mortel circonſpect, dont tout l'eſprit s'applique
A lire dans nos cœurs par ſes tours captieux,
Sans que jamais le ſien ſe dévoile à nos yeux ;
Il cherche à nous tromper. Nommerons-nous *Sageſſe*
Un art qui n'eſt fondé que ſur notre foibleſſe ?
Mais enfin j'y conſens ; que des ſuccès heureux
Les conduiſent au but où tendent tous leurs vœux ;
Que l'un nous aſſerviſſe & l'autre nous abuſe,
L'un par la force ouverte, & l'autre par la ruſe ;
L'artifice pervers, l'homicide valeur,
Seroient-ils, ſelon vous, les ſources de l'honneur ?
Non, celui qui ne prend que la vertu pour guide,
Qui s'élève aux honneurs dont il n'eſt point avide ;
Celui qui ſans gémir dans l'exil, dans les fers,
Conſerve ſa grandeur au milieu des revers ;
Soit que par ſes vertus, aimé de ſa Patrie,
Sage comme Antonin, il déſarme l'envie ;
Soit que, perſécuté par un injuſte ſort,
Ferme comme Socrate, il reçoive la mort ;
Celui-là ſeul eſt grand & digne qu'on l'admire.

(*M. l'Abbé* DU RESNEL ; *Eſſai ſur l'Homme.*)



HONNEUR.

HONNEUR.

* * * * * * * * * * * * * *

FIGURE XXV.

VAS, la honte ſeroit de trahir ce que j'aime;
Cet honneur étranger parmi nous inconnu,
N'eſt qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu;
C'eſt l'amour de la gloire & non de la juſtice,
La crainte du reproche & non celle du vice.
Je fus inſtruite, Emire, en ce groſſier climat,
* A ſuivre la vertu ſans en chercher l'éclat;
L'honneur eſt dans mon cœur, & c'eſt lui qui m'ordonne
De ſauver un Héros que le Ciel abandonne.
(*M. DE VOLTAIRE*; Tragédie d'*Alzire*, Act. IV, Sc. 3.)

JEU.

JEU.

FIGURE XXV.

LES PLAISIRS ſont amers ſi-tôt qu'on en abuſe;
Il eſt bon de jouer un peu;
Mais il faut ſeulement que le Jeu nous amuſe.
Un Joueur d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe,
D'être fort honnête-homme & de jouer gros jeu:
Le deſir de gagner qui nuit & jour occupe,
Eſt un dangereux aiguillon;
Souvent quoique l'eſprit, quoique le cœur ſoit bon,
* On commence par être dupe,
On finit par être fripon.
(*DESHOULIERES.*)



IGNORANCE.

IGNORANCE.

FIGURE XXV.

MON AMI, l'Ignorante ignore ſon devoir,
Et peut s'en écarter ſans s'en appercevoir;
La Sçavante au contraire en connoît l'étendue;
La ſcience eſt pour elle une garde aſſidue :
Son eſprit, s'élevant aux ſublimes objets,
S'occupe tout entier des plus graves ſujets;
Et, loin qu'aux ſéducteurs il ſoit prompt à ſe rendre,
Juſqu'aux plaiſirs permis il a peine à deſcendre.

(*NÉRICAULT DESTOUCHES.*)



INQUISITION.

INQUISITION.

FIGURE IV.

ON S'ASSEMBLE; & déja les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales;
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux :
L'un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au Légat ſeul, & devant lui déclare
Qu'il eſt temps que les Lis rampent ſous la Tiare;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant Tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monacal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les Autels, & qui les déshonore;
* Qui tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré;
Comme ſi nous vivions dans ces temps déplorables
Où la terre adoroit des Dieux impitoyables

INQUISITION.

Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantoient d'appaiser par le sang des Humains.

(*M. De Voltaire; Poëme de la Henriade*, Ch. VI.)



LECTURE.

LECTURE.

Figure XIX.

Aux frivoles Lecteurs l'Abeille fait la guerre;
* Chaque livre est comme un parterre
Où l'on s'amuse utilement;
Mais qui promène un œuil rapide
Sur les fleurs & les fruits de ce jardin charmant,
Prive d'un miel aussi doux que solide,
Et l'esprit & le sentiment.

(*M. Pesselier.*)



LIBERTÉ.

LIBERTÉ.

Figure XIX.

Le temps, d'une aîle prompte & d'un vol insensible
Fuit & revient sans cesse à ce Palais terrible;
Et de-là sur la terre il verse à pleines mains,
Et les biens & les maux destinés aux Humains.
* Sur un Autel de fer un livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'Histoire irrévocable;
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaisirs:
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière;

Sous

Sous un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſçait l'aſſujettir ſans la tyranniſer ;
A ſes ſuprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée,
Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux Deſtins penſe donner des loix.

(*M. DE VOLTAIRE* ; Poëme de *la Henriade*, Ch. VII.)

LIBERTÉ.



LUXE.

LUXE.

FIGURE XIX.

TEL QUE l'aſtre brillant qui ſort du ſein de l'onde
Pour enrichir chaque ſaiſon ;
Tel le Luxe embellit le monde,
Quand il eſt dirigé par la ſaine raiſon.
Mais ſi la mode, la folie,
Le caprice & la vanité,
Gouvernent ſon empire au gré de leur manie,
* Son éclat impoſteur devient un incendie,
Dont la funeſte activité
S'étend juſqu'aux tréſors utiles à la vie,
Et ne laiſſe en ceſſant à l'homme épouvanté
Que le travail & l'induſtrie
Pour combatre ſa pauvreté.

(*S. ROMAN.*)



MALADIE.
FIGURE IV.

MALADIE.

J'Ai vu mes triſtes journées
Décliner vers leur penchant ;
Au midi de mes années
Jé touchois à mon couchant;
* La Mort, déployant ſes aîles,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouïs;
Et, dans cette nuit funeſte,
Je cherchois en vain le reſte
De mes jours évanouïs.



Grand Dieu ! votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus ;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tiſſus.
Mon dernier ſoleil ſe lève ;
Et votre ſouffle m'enlève
De la terre des vivants,
* Comme la feuille ſéchée
Qui de ſa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.



Comme un tigre impitoyable,
Le mal a briſé mes os;
Et ſa rage inſatiable
Ne me laiſſe aucun repos.

Victime foible & tremblante,
A cette image ſanglante,
Je ſoupire nuit & jour;
Et, dans ma crainte immortelle,
Je ſuis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.



Ainſi de cris & d'alarmes
Mon mal ſembloit ſe nourrir;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Etoient laſſés de s'ouvrir.
Je diſois à la Nuit ſombre:
« O Nuit! tu vas dans ton ombre
» M'enſevelir pour toujours ».
Je rediſois à l'Aurore:
« Le jour que tu fais éclore
» Eſt le dernier de mes jours.



» Mon ame eſt dans les ténèbres;
» Mes ſens ſont glacés d'effroi;
» Ecoutez mes cris funèbres,
» Dieu juſte, répondez-moi ».
Mais enfin ſa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit ſous mes pas;
Son ſecours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

MALADIE.

Seigneur, il faut que la terre
Connoiſſe en moi vos bienfaits;
Vous ne m'avez fait la guerre,
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la Grace
Départ ce don efficace
Puiſé dans ſes ſaints tréſors,
Et qui, ralumant ſa flamme,
Trouve la ſanté de l'ame
Dans les ſouffrances du corps.



C'eſt pour ſauver la mémoire
De vos immortels ſecours;
C'eſt pour vous, c'eſt pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés ſacrées
Ne ſeront point célébrées
Dans l'horreur des monuments;
La Mort aveugle & muette
Ne ſera point l'interprète
De vos ſaints commandements.



Mais ceux qui de ſa menace,
Comme moi, ſont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos céleſtes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples

Maladie.

Les Mortels les plus glacés ;
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique uſage
Des jours que vous leur laiſſez.

(*Rousseau ; Cantique.*)



Malheur.

Malheur.

Figure XXVI.

Eh, quoi! tous les malheurs aux humains réſervés,
Faut-il, ſi jeune encor, les avoir éprouvés ?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie
Dès ma première aurore ont aſſiégé ma vie.
De déſerts en déſerts errant, perſécuté,
J'ai langui dans l'opprobre & dans l'obſcurité.
Le Ciel ſçait cependant ſi, parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui devoroit mon cœur,
J'embraſſai les vertus qu'exigeoit mon malheur ;
Je reſpectai, j'aimai juſqu'à votre miſère ;
Je n'aurois point aux Dieux demandé d'autre père ;
Ils m'en donnent un autre, & c'eſt pour m'outrager ;
Je ſuis fils de Cresfonte & ne puis le venger.
Je trouve une autre mère ; un Tyran me l'arrache ;
Un déteſtable hymen à ce monſtre l'attache ;
Je maudis dans vos bras le jour où je ſuis né ;
Je maudis le ſecours que vous m'avez donné.

MALHEUR.

* Ah, mon père! ah! pourquoi d'une main égarée
Reteniez-vous tantôt la main déſeſpérée?
Mes malheurs finiſſoient; mon ſort étoit rempli
(*M. DE VOLTAIRE;* Tragédie de *Mérope*, Act. V. Sc. 1.)



MEDECINS.

MÉDECINS.

FIGURE XXVII.

TU REVENOIS couvert d'une gloire éternelle;
Le Gévaudan ſurpris t'avoit vu triompher
Des traits contagieux d'une peſte cruelle;
Et ta main venoit d'étouffer
De cent poiſons cachés la ſemence mortelle.
Dans *Maiſons* cependant, je voyois mes beaux jours
Vers leurs derniers moments précipiter leur cours;
* Déja près de mon lit la Mort inexorable
Avoit levé ſur moi ſa faux épouvantable.
Le vieux Nocher des morts à ſa voix accourut;
C'en étoit fait; ſa main tranchoit ma deſtinée;
Mais tu lui dis; *Arrête;* & la mort étonnée
Reconnut ſon vainqueur, frémit & diſparut.

(*M. DE VOLTAIRE; Poéſies diverſes.*)



MODE.

MODE.

FIGURE XIV.

LA MODE eſt un tyran des Mortels reſpecté,
Digne enfant du dégoût & de la nouveauté;
Qui de l'Etat françois, dont elle a les ſuffrages,
Au-delà des deux mers diſperſe les ouvrages,

MODE.

Augmente avec ſuccès leur immenſe cherté,
Selon leur peu d'uſage ou leur fragilité.
Son Trône eſt un miroir dont la glace infidelle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle;
Les François inconſtants admirent dans ſes mains
Des tréſors mépriſés du reſte des humains.
* Aſſiſe à ſes côtés, la brillante parure
Eſſaie, à force d'art, de changer la nature;
La beauté la conſulte; & notre or le plus pur
N'achète point trop cher ſon rouge & ſon azur.
La Mode aſſujettit le ſage à ſa formule;
La ſuivre eſt un devoir; la fuir un ridicule.
Depuis nos ornements juſques à nos écrits,
Elle attache à ſon gré l'eſtime ou le mépris;
Et réglant tour à tour tous les rangs où nous ſommes,
Elle place les ſots, & nomme les grands-hommes.

(*M. l'Abbé* DE BERNIS.)

MUSES.

MUSES.

FIGURE X.

FILLES du Ciel, chaſtes & doctes Fées,
Qui des Héros conſacrant les trophées,
Garantiſſez du naufrage des temps
Les noms fameux & les faits éclatants:
Des vrais lauriers ſages diſpenſatrices,
Muſes, jadis mes premières nourrices,
De qui le ſein me fit preſque en naiſſant
Tetter un lait plus doux que nourriſſant;

MUSES.

Je vous écris, non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que, dès mon plus jeune âge,
A cultivé votre amour maternel,
Mais pour vous dire un adieu ſolennel:
« Quel compliment! quelle bruſque incartade!
» Me direz-vous; d'où vient cette boutade?
» De quoi ſe plaint ton eſprit ulcéré?
* * * * * * * * * * * * * * *
» C'eſt par nos ſoins que ton eſprit docile,
» Prenant pour guide & Térence & Virgile,
» Dans leur école a de bonne heure appris
» A diſtinguer des ſolides écrits;
» Ces vains amas d'antithèſes pointues,
» D'expreſſions flaſques & rebattues
» Dont nous voyons tant d'Auteurs admirés
» Farcir leurs vers du badaut révérés.
» Voilà tout l'art, voilà tous les myſtères
» Que t'ont appris nos leçons ſalutaires;
» Mais ces leçons t'ont-elles engagé
» A brocarder un Auteur affligé,
» Aſſez puni de l'orgueuil qui l'enivre,
» Et du malheur d'avoir fait un ſot livre;
» Par le chagrin de ſentir ſon travers,
» Et de ſe voir tout vif rongé des vers?
» Eſt-il permis de braver ſur l'échelle
» Un patient jugé par la Tournelle?
» Laiſſons le pendre au-moins ſans l'inſulter;
» Vous dites vrai. Mais comment l'éviter?
» Dès qu'un Ouvrage a commencé de naître,
» Soit qu'au Théâtre il ſe ſoit fait connoître,

MUSES.

» Soit que ſon titre orne les carrefours,
» Chacun en parle au-moins deux ou trois jours.
» Et ſi quelqu'un, ſa ſentence paſſée,
» M'en vient à moi demander ma penſée :
» Que dites-vous de ces vers chevillés,
» De ces diſcours obſcurs, entortillés ?
» Il faut parler. Que répondre ? Que faire ?
» Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.
» Fort bien ; l'avis eſt ſenſé ; grand merci ;
» Je me tairai. Mais faites taire auſſi
» Paris, la Cour, les Loges, le Parterre,
» Tous ces ſifflets plus craints que le tonnerre ;
» Ces cris enfin d'un peuple mutiné
» Dont mon vilain ſe voit aſſaſſiné.
» Laiſſe crier, & retiens ta critique,
» Répondez-vous ; la Cenſure publique
» Peut ſur un fat s'exercer tout au long ;
» Mais toi, ſois ſage, & te tais. Comment donc ?
» Quand de ſes vers un grimaud nous poignarde,
» Chacun pourra lui donner ſa nazarde,
» L'appeller *Buffle & Stupide achevé* ;
» Et moi, pour être avec vous élevé,
» Je ne pourrai, ſans faire un ſacrilége,
» Me prévaloir d'un foible privilége
» Que vous laiſſez au dernier des humains ?
» S'il eſt ainſi, je vous baiſe les mains ;
» Muſes, gardez vos faveurs pour quelque autre ;
» Ne perdons plus ni mon temps ni le vôtre
» Dans ces débats où nous nous égayons.
» Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons ;

MUSES.

» Reprenez tout. J'abandonne ſans peine
» Votre Hélicon, vos Bois, votre Hippocrène,
* » Vos vains lauriers d'épines enveloppés,
» Et que la foudre a ſi ſouvent frappés.

(*ROUSSEAU ; Epître aux Muſes.*)



MUSIQUE.

FIGURE VIII.

MUSIQUE.

LA NATURE féconde, ingénieuſe & ſage,
Par ſes dons partagés ornant cet Univers,
Parle à tous les humains, mais ſur des tons divers.
Ainſi que ſon eſprit tout peuple a ſon langage;
Ses ſons & ſes accents à ſa voix ajuſtés,
* Des mains de la nature exactement notés:
L'oreille heureuſe & fine en ſent la différence;
Sur le ton des François il faut chanter en France;
Aux loix de notre goût Lulli ſut ſe ranger;
Il embellit notre Art au-lieu de le changer.

(*M. DE VOLTAIRE ; Temple du Goût.*)



NATURE.

FIGURE XXV.

NATURE.

SANS CESSE on prend le maſque, &, quittant la Nature,
On craint de ſe montrer ſous ſa propre figure;
Par là le plus ſincère aſſez ſouvent déplaît;
Rarement un eſprit oſe être ce qu'il eſt.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite?
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?

Il n'eſt pas ſans eſprit ; mais né triſte & peſant, NATURE.
Il veut être folâtre, évaporé, plaiſant ;
Il s'eſt fait de ſa joie une loi néceſſaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La ſimplicité plaît ſans étude & ſans art ;
* Tout charme en un enfant dont la langue ſans fard,
A peine du filet encor débarraſſée,
Sçait d'un air innocent bégayer ſa penſée.
Le faux eſt toujours fade, ennuyeux, languiſſant ;
Mais la Nature eſt vraie, & d'abord on la ſent ;
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire & qu'on aime ;
Un eſprit né chagrin plaît par ſon chagrin même ;
Chacun pris dans ſon air eſt agréable en ſoi ;
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

(*BOILEAU DESPRÉAUX ; Epître à M. de Seignelay*)



NOBLESSE.

NOBLESSE.

LA NOBLESSE, Dangeau, n'eſt pas une chimère, *FIGURE XXI.*
Quand, ſous l'étroite loi d'une vertu ſévère,
Un homme iſſu d'un ſang fécond en demi-Dieux,
Suit, comme toi, la trace où marchoient ſes aïeux.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un fat, dont la molleſſe
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine Nobleſſe,
Se pare inſolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient point de lui.
Je veux que la valeur de ſes aïeux antiques
Ait fourni de matiere aux plus vieilles Chroniques ;

NOBLESSE. Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs-de-lis doré leur écuſſon.
Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si, de tant de Héros célèbres dans l'Hiſtoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers;
Si, tout ſorti qu'il eſt d'une ſource divine,
Son cœur dément en lui ſa ſuperbe origine;
Et n'ayant rien de grand qu'une ſotte fierté,
* S'endort dans une lâche & molle oiſiveté ?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de ſa haute naiſſance,
On diroit que le Ciel eſt ſoumis à ſa loi,
Et que Dieu l'a pêtri d'autre limon que moi.
Enivré de lui-même il croit, dans ſa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie:
Aujourd'hui toutefois, ſans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.
« Dites-moi, grand Héros, eſprit rare & ſublime,
» Entre tant d'animaux, qui ſont ceux qu'on eſtime ?
» On fait cas d'un courſier qui, fier & plein de cœur,
» Fait paroître en courant ſa bouillante vigueur;
» Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carrière
» S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſière;
» Mais la poſtérité d'Alfane & de Bayard,
» Quand ce n'eſt qu'une Roſſe, eſt vendue au hazard,
» Sans reſpect des aïeux dont elle eſt deſcendue,
» Et va porter la malle ou tirer la charrue.

NOBLESSE.

» Pourquoi donc voulez-vous que, par un ſot abus,
» Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus?
» On ne méblouït point d'une apparence vaine;
» La vertu d'un cœur noble eſt la marque certaine.
» Si vous êtes ſorti de ces Héros fameux,
» Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux;
» Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
» Reſpectez-vous les loix? fuyez-vous l'injuſtice?
» Sçavez-vous pour la gloire oublier le repos,
» * Et dormir en plein champ, le harnois ſur le dos?
» Je vous connois pour Noble à ces illuſtres marques;
» Alors ſoyez iſſu des plus fameux Monarques;
» Venez de mille aïeux, &, ſi ce n'eſt aſſez,
» Feuilletez à loiſir tous les ſiècles paſſés;
» Voyez de quel guerrier il vous plaît de deſcendre;
» Choiſiſſez de Céſar, d'Achille ou d'Alexandre,
» En vain un faux cenſeur voudroit vous démentir;
» Et ſi vous n'en ſortez, vous en devez ſortir.
» Mais fuſſiez-vous iſſu d'Hercule en droite ligne,
» Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne;
» Ce long amas d'aïeux, que vous diffamez tous,
» Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
» Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
» Ne ſert plus que de jour à votre ignominie:
» En vain, tout fier d'un ſang que vous déshonorez,
» Vous dormez à l'abri de ces noms révérés;
» En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères;
» Ce ne ſont à mes yeux que de vaines chimères;

NOBLESSE.

» Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
» Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
» Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
» Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

(*Le même; Satire* V.)



OBSCURITÉ.

OBSCURITÉ.

FIGURE X.

HEUREUSE Obscurité, que je vous trouve aimable!
Qu'au plus brillant éclat vous êtes préférable!
Vous n'êtes point en butte aux efforts des jaloux;
Mais, s'ils vous connoissoient, ils n'aimeroient que vous.
En vous ils trouveroient tous les biens qu'ils desirent,
Et ce parfait bonheur pour lequel ils soupirent,
Et qu'ils ne trouvent point dans ce brillant chaos
Où l'ambition règne & n'a point de repos.
Quelle foule de gens à mes yeux se présente!
On voit dans tous leurs traits le desir & l'attente;
Comme ils s'empressent tous! Ils vont à la Faveur
Offrir le doux parfum de leur encens flatteur.
O mes fils, gardez-vous de ces trompeurs hommages;
L'intérêt, à la Cour, masque tous les visages;
* Et les plus empressés à fléchir devant vous,
Nous préparent sous main les plus dangereux coups.

(*NÉRICAULT DESTOUCHES.*)



OPÉRA.

OPÉRA.

FIGURE XV.

PAR TOI-MÊME bientôt conduite à l'Opéra,
De quel air penſes-tu que ta ſainte verra
* D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces Héros à voix luxurieuſes;
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulants,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſés Rolands;
Sçaura d'eux qu'à l'amour, comme au ſeul Dieu ſuprême,
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu même;
Qu'on ne ſçauroit trop tôt ſe laiſſer enflammer;
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer:
Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa Muſique?
Mais de quels mouvements, dans ſon cœur excités,
Sentira-t-elle alors tous ſes ſens agités?
Je ne te réponds pas qu'au retour, moins timide,
Digne écolière enfin d'Angélique & d'Armide,
Elle n'aille à l'inſtant, pleine de ſes doux ſons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.

(*BOILEAU DESPRÉAUX; Satire X.*)



OPINION.

OPINION.

FIGURE XXV.

TANT QUE nous reſpirons, l'Opinion flatteuſe,
A charmer nos ennuis toujours ingénieuſe,
* Dore par ſes rayons les nuages charmants
Qui verſent ſur nos jours de trompeurs agréments.

Opinion.

Satisfait de ſes goûts, content de ſa ſcience,
Chacun a pour ſoi-même un œuil de complaiſance.
Feuilletant nuit & jour des volumes poudreux,
Dans un réduit obſcur le Sçavant eſt heureux:
L'Ignorant affranchi d'un travail ſi pénible,
Dans un lâche repos trouve un plaiſir ſenſible :
Regardant l'avenir avec tranquilité,
Le Riche de ſon bien fait ſa félicité :
Raſſuré par les ſoins que prend la Providence,
Le Pauvre vit content, malgré ſon indigence.
Vois l'Aveugle danſer? Se plaint-il que ſes yeux,
Soient pour jamais fermés a la clarté des Cieux?
Vois le Boiteux qui chante? En eſt-il moins tranquile,
Quoiqu'a former des pas ſon pied ſoit moins agile?
Dans les vapeurs du vin le Mendiant eſt Roi,
Et le Sot en tout temps vit ſatisfait de ſoi;
Le Chimiſte ébloui de l'or qu'il voit en ſonge,
Prend pour réalité ce qui n'eſt qu'un menſonge;
Et, même en déplorant ſon deſtin rigoureux,
Dans le ſein de ſa Muſe un Poëte eſt heureux.

(*M. l'Abbé* Du Resnel; *Eſſai ſur l'Homme.*)



Patrie.

PATRIE.
FIGURE XXI.

PATRIE.

Soit inſtinct, ſoit reconnoiſſance,
L'Homme par un penchant ſecret,
Chérit le lieu de ſa naiſſance,
Et ne le quitte qu'à regret:
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuſes contrées,
Sçavent plaire à leurs habitants:
Sur nos délicieux rivages,
Tranſplantez ces peuples ſauvages;
Vous les y verrez moins contents.



Sans ce penchant qui nous domine
Par un invincible reſſort,
Le Laboureur en ſa chaumine
Vivroit-il content de ſon ſort?
* Hélas! au foyer de ſes pères,
Triſte héritier de leurs misères,
Que pouroit-il trouver d'attraits?
Si la naiſſance & l'habitude
Ne lui rendoient ſa ſolitude
Plus charmante que les Palais.

(*M.* GRESSET.)



PEINTURE.

PEINTURE.

FIGURE XXXIV.

A DE SIMPLES couleurs mon art plein de magie
Sçait donner du relief, de l'ame & de la vie ;
Ce n'eſt rien qu'une toile ; on penſe voir des corps;
J'invoque, quand je veux, les abſents & les morts;
Je tranſporte les Cieux aux confins de la Terre ;
Il n'eſt événement ni d'amour ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les Myſtères profonds des Enfers & des Cieux
Sont par moi révélés ; par moi, l'œuil les découvre.
Que la porte du jour ſe ferme, ou qu'elle s'ouvre ;
Que le Soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir ;
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau ſoir;
J'en ſçais repréſenter les images brillantes.
Mon art s'étend ſur tout ; c'eſt par mes mains ſçavantes
Que les champs, les déſerts, les bois & les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaiſir on peut voir des naufrages ;
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages,
Tout y rit ; tout y charme ; on y voit ſans horreur
Le pâle Déſeſpoir, la ſanglante Fureur,
L'inhumaine Cloton qui marche ſur leurs traces ;
* Jugez avec quels traits je ſçais peindre les Graces ;
Dans les maux de l'abſence on cherche mon ſecours,
Je conſole un amant privé de ſes amours.

(*LA FONTAINE ; Œuvres poſthumes*, Tom. I.)

PEINTURE. *FIGURE XVIII.*

PEINTURE, dont la main ſçavante
De ton triomphe orne ces lieux,
C'eſt peu qu'un peuple entier te vante;
Reçois un prix plus glorieux.
Tu le ſçais, c'eſt la Poéſie
Qui d'une louange choiſie,
Seule diſpenſe la douceur;
Et, quelques honneurs qu'on te rende,
Ta plus magnifique guirlande
Doit ſortir des mains de ta ſœur.



Exerce ce pouvoir magique
Qui nous charme en nous abuſant;
* Tu ſçais du temps le plus antique
Nous faire un ſpectacle préſent.
Ces Dieux que conçurent les Fables,
Jadis fantômes vénérables,
Exiſtent au-moins ſous tes traits;
Tu donnes du corps à ces ſonges,
* Et l'on diroit que les menſonges
A ton ordre deviennent vrais.



Comme on voit l'Amante volage
Du thym, de la roſe & du lis
Former ſon ſavoureux ouvrage
Des ſucs qu'elle en a recœuillis;
Ainſi de ſources différentes,
Tes mains, avec choix inconſtantes,

PEINTURE.

Tirent un chef-d'œuvre nouveau;
Rien n'échappe à ton induſtrie,
Hiſtoire, Fable, Allégorie,
Tout s'anime ſous ton pinceau.



Quel ſouffle divin, quelle flamme
Donne la vie à tous les traits?
Dans les yeux tu dévoiles l'ame;
Tu peins ſes plus profonds ſecrets;
* Sous les couleurs obéiſſantes,
Tu rends les paſſions vivantes,
L'eſpoir, la crainte, le deſir;
Et d'un trait ta main aſſurée
Donne aux figures qu'elle crée
De la douleur ou du plaiſir.



Ici, d'une affreuſe aventure
Tu m'expoſes toute l'horreur;
A cette naïve impoſture,
Je me ſens frappé de terreur:
Là, des jeux tu traces l'image,
Et mon cœur abuſé partage
Les plaiſirs que tu me fais voir:
Là, j'envie un amour paiſible;
Et par-tout la toile inſenſible
Semble émue, & ſçait émouvoir.



PEINTURE.

Mais d'où vient qu'ici me ſurprennent
Ces prés, ces bois & ces vallons?
Mes regards au loin s'y promènent
A travers de vaſtes ſillons;
Je vois les fontaines riantes,
Coulant des roches blanchiſſantes,
Abreuver les champs altérés;
Par quel art un ſi court eſpace,
Que ma main touche & qu'elle embraſſe,
Laiſſe-t-il mes yeux égarés?

(*Houdart de la Mothe; Ode.*)



PHILOSOPHES. *FIGURE II.*

P H I L O S O P H E S.

VOTRE ſageſſe, ô divine Pallas!
Ne doit point être où l'équité n'eſt pas;
Chez les Humains cherchez d'autres aſyles,
Et dans des lieux plus nobles, plus tranquiles,
Allez trouver ces Sages épurés,
De vos rayons par l'étude éclairés,
Qui, dans le ſein de la Philoſophie,
A vous chercher ont conſumé leur vie;
Mortels divins qui, n'aſpirant qu'à vous,
Méritent ſeuls vos regards les plus doux.
Minerve y court; mais, ô ſoin inutile!
* De ſes vapeurs, la Chimère ſubtile,
Reine abſolue, avoit déja ſurpris
Ces vains Mortels d'illuſions nourris,

Philosophes.

Qui, sur la foi de leurs foibles systêmes,
Connoissant tout, sans se connoître eux-mêmes,
Cherchent hors d'eux, privés des vrais secours,
La vérité qui les fuira toujours.

(*Rousseau; Minerve*, Allégorie.)



Plaisirs.

Figure XXV.

Plaisirs.

Les Plaisirs doivent-ils marquer tous vos moments?
* C'est une source qui s'épuise;
Pour la faire durer long-temps,
Modérément il faut que l'on y puise;
Si l'on ne la ménage, on cesse d'en jouïr.
Dès qu'à l'oisiveté votre cœur s'abandonne,
Le Plaisir est pour vous prompt à s'évanouïr;
Ce n'est que le travail qui donne
Le talent de se réjouïr.

(*M. Pesselier.*)



Poesie.

Figure XVIII.

Poésie.

Pour une vile nourriture,
Pour les plus honteux intérêts,
Jadis errants à l'aventure,
Ils s'égorgeoient dans les forêts.
De leurs déserts tu les détaches;
A leurs antres tu les arraches;

Ils ſe raſſemblent à tes ſons ;
Et, dans l'enceinte de ces villes
Qu'élèvent les pierres dociles,
Ils vont écouter tes leçons.



Aux pieds du fils de Calliope
Tu tiens les tigres enchaînés ;
Tu fais du haut du mont Rhodope
Deſcendre les pins étonnés ;
Par toi, conduit juſqu'au Ténare,
Il attendrit ce cœur barbare
Que n'ont jamais touché nos pleurs ;
Mégère même eſt immobile,
Et, dans le Tartare tranquile,
Suſpend les cris & les douleurs.



Mais qui peut compter tes merveilles,
Enchantereſſe de nos ſens ?
Si je languis, tu me réveilles ;
Je vis au gré de tes accents.
Tyrtée enflamme mon courage ;
Il chante ; je vole au carnage ;
Bellone règne dans mon cœur ;
Anacréon monte ſa lyre ;
Mes armes tombent ; je ſoupire,
Et le plaiſir eſt mon vainqueur.



POÉSIE.

Par quel art le Chantre d'Achille
Me rend-il tant de bruits divers ?
Il fait partir la fléche agile,
Et par ſes ſons ſifflent les airs.
Des vents me peint-il le ravage ?
Du vaiſſeau que briſe leur rage,
Eclate le gémiſſement ;
Et de l'onde qui ſe courrouce
Contre un rocher qui la repouſſe,
Retentit le mugiſſement.



S'il me préſente ce coupable
Qui, dans l'Empire ténébreux,
Roule une pierre épouvantable
Juſqu'au ſommet du Mont affreux ;
Ses genoux tremblants qui fléchiſſent,
Ses bras nerveux qui ſe roidiſſent,
Me font pour lui pâlir d'effroi ;
Le malheureux enfin ſuccombe,
Et de la roche qui retombe,
Le bruit réſonne juſqu'à moi.



Par la cadence de Virgile,
Un courſier devance l'éclair ;
* Souvent, prêt à ſuivre Camille,
Comme elle je me crois en l'air ;
Du bœuf tardif que rien n'étonne,
Et qu'en vain ſon maître aiguillonne,

POESIE.

Tantôt je presse la lenteur;
Tantôt de ce Géant énorme
La masse lourde, horrible, informe
M'accable sous sa pesanteur.



Qu'avec plaisir je me délasse
Sous ces arbres délicieux,
Que la main d'Horace entrelace
Par des nœuds qui charment mes yeux!
Leurs branches se cherchent, s'unissent,
S'embrassent & m'ensevelissent
Dans l'ombre que font leurs amours;
Tandis que l'onde fugitive
D'un ruisseau que son lit captive
Murmure de ses longs détours.

(*M. Racine ;* Ode sur l'*Harmonie.*)



Figure XXXIV.

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges,
Sans jamais se ruiner;
Le temps a beau les combattre;
L'eau ne les sçauroit miner;
Le vent ne peut les abattre.



Sans moi tant d'œuvres fameux,
Ignorés de nos Neveux,

POÉSIE.

Périroient ſous la pouſſière.
* Au Parnaſſe ſeulement,
On emploie une matière
Qui dure éternellement.



Si l'on conſerve les noms,
Ce doit être par mes ſons,
Et non point par des machines;
* Un jour, un jour, l'Univers
Cherchera ſous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers.

(*LA FONTAINE; Œuvres poſthumes.*)



POLITESSE.

FIGURE XXI.

POLITESSE.

DANS toutes les maiſons & dans tous les états,
Elle fait régner l'ordre & craindre les éclats;
Elle règle les rangs & la prééminence;
Fait le reſpect-humain dont tout ſent la puiſſance;
* Soumet les paſſions; & ſon joug reſpecté
Eſt le plus ferme appui de la Société.
Banniſſez les dehors & les égards du monde,
Vous les verrez rentrer dans une horreur profonde;
Et les Hommes, rendus à leur férocité,
Etoufferont bientôt juſqu'à l'humanité;
L'Europe à nos regards perdra ſon avantage;
Et plus que l'Amérique elle ſera ſauvage.

(*DE BOISSY.*)



Public.

Figure XXVI.

Public.

Bon Citoyen, travaille pour la France,
Et du Public attends ta récompenſe.
Qui! le Public! ce fantôme inconſtant;
Monſtre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte & mord; qui dreſſe par ſottiſe
Une ſtatue, & par dégoût la briſe:
Tyran jaloux de quiconque le ſert;
Il profana la cendre de Colbert;
Et, prodiguant l'inſolence & l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue; il condamne au haſard
Toute vertu, tout mérite & tout art;
C'eſt lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef d'œuvre d'*Armide;*
Et pour *Judith*, *Pirame* & *Régulus*,
Abandonner *Phèdre* & *Britannicus;*
Lui qui dix ans proſcrivit *Athalie;*
Qui, protecteur d'une ſcène avilie,
Frappant des mains, bat, à tort à travers,
Au mauvais ſens qui heurle en mauvais vers.
Mais il revient; il répare ſa honte;
Le temps l'éclaire. Oui; mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce ſiècle pervers,
En attendant que les ſiens ſoient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra juſtice;
Mais, moi vivant, il faut que je jouïſſe.

PUBLIC.

* Quand dans la tombe un pauvre homme eſt inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus ?
L'ombre de Pope avec les Rois repoſe,
Un Peuple entier fait ſon apothéoſe,
Et ſon nom vole à l'Immortalité ;
Quand il vivoit, il fut perſécuté.

(*M. DE VOLTAIRE ; Epître à Madame D * *.*)

RAISON.

RAISON.

FIGURE XXI.

LA RAISON eſt de l'homme & le guide & l'appui ;
Il l'apporte en naiſſant ; elle croît avec lui :
C'eſt elle qui, des traits de ſa divine flamme
Purifiant ſon cœur, illuminant ſon ame,
Montre à ce malheureux par le vice abattu,
Que la félicité n'eſt que dans la vertu ;
Qu'elle donne aux Humains, couverts de ſon Egide,
La volupté tranquile, innocente & ſolide,
La joie & la ſanté qu'entretient dans ſa fleur
Le repos de l'eſprit & le calme du cœur ;
Que par elle un Mortel, auſſi ferme que libre,
Au milieu des revers garde un juſte équilibre ;
Rit de ſes ennemis, &, réſiſtant au ſort,
Affronte l'indigence & les fers & la mort ;
* Comme un rocher qui frappe une mer mugiſſante,
Brave des flots émus la fureur impuiſſante.

(*Le même.*)



RENOMMÉE.

RENOMMEE.

FIGURE XXXIV.

QUELLE EST cette Déesse énorme !
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles & d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre;
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les Cieux ?



C'est l'inconstante Renommée,
* Qui sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'Univers;
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités & de l'erreur;
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les Peuples du monde
Semer le bruit & la terreur.



Quelle est cette troupe sans nombre
D'Amants autour d'elle assidus,
Qui viennent en foule à son ombre
Rendre leurs hommages perdus ?
La vanité qui les enivre,
Sans relâche s'obstine à suivre

RENOMMÉE.

L'éclat dont elle les féduit :
Mais bientôt leur ame orgueilleufe
Voit fa lumière frauduleufe
Changée en éternelle nuit.

(*Rousseau ; Ode au Prince Eugène.*)



SAGESSE.

SAGESSE.

FIGURE XXV.

N'EN déplaife à ces fous nommés *Sages de Grèce ;*
En ce monde il n'eft point de parfaite Sageffe ;
Tous les hommes font fous, &, malgré tous leurs foins,
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois que cent routes féparent,
Les Voyageurs fans guide affez fouvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche ; &, courant vainement,
La même erreur les fait errer diverfement :
Chacun fuit dans le monde une route incertaine,
Selon que fon erreur le joue & le promène ;
Et tel y fait l'habile, & nous traite de *Fous*,
Qui, fous le nom de *Sage*, eft le plus fou de tous.
Mais, quoique fur ce point la Satire publie,
Chacun veut en Sageffe ériger fa folie ;
Et, fe laiffant régler à fon efprit tortu,
De fes propres défauts fe fait une vertu.
Ainfi, cela foit dit pour qui veut fe connoître,
* Le plus fage eft celui qui ne penfe point l'être ;

Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en sévère censeur;
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait, sans se flatter, le procès à son vice.

SAGESSE.

(*Boileau Despréaux ; Satire IV.*)



SANTÉ.

SANTÉ.

FIGURE XXVIII.

Il est une jeune Déesse,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus;
Les Amours, Bacchus & Morphée,
La soutiennent sur un trophée
De myrthe & de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue,
Rampe l'inutile statue
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'Univers, charme de nos années,
Heureuse & tranquile Santé,
* Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté:
Quand, prodigue des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte & d'amères douleurs
A la précoce vieillesse,
Les aveugles Mortels abrègent tes faveurs;

SANTÉ.

Je vais ſacrifier dans ton temple champêtre,
Loin des Cités & de l'ennui;
Tout nous appelle aux champs; le printemps va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.

(*M. Gresset.*)



SATIRE.

Figure XXV.

Satire.

Muse, changeons de ſtyle & quittons la Satire;
C'eſt un méchant métier que celui de médire;
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toujours fatal;
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
Maint Poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie;
Et tel mot, pour avoir réjouï le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
Peut pourrir à ſon aiſe au fond d'une boutique;
Ne craint point du Public les jugements divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin qui rit & qui fait rire,
Qu'on blâme en le liſant, & pourtant qu'on veut lire,
Dans ſes plaiſants accès qui ſe croit tout permis,
De ſes propres rieurs ſe fait des ennemis.
Un diſcours trop ſincère aiſément nous outrage;
Chacun dans ce miroir penſe voir ſon viſage;
* Et tel, en vous liſant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame & vous craint & vous hait.

(*Boileau Despréaux; Satire* VII.)

SCIENCE.

SCIENCE.

SCIENCE.

FIGURE XXV.

QUE l'esprit de l'Homme est borné !
Quelque temps qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne voit rien à fond, rien avec certitude;
De ténèbres pour lui tout est environné.
La lumière qui vient du sçavoir le plus rare,
* N'est qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare;
Bien plus que l'ignorance, elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop, que chercher à connoître,
N'est souvent qu'apprendre à douter.

(*DESHOULIERES.*)



SECRET.

SECRET.

FIGURE X.

MESSALA, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant alloit être conduit;
J'attendois que du moins l'appareil des supplices,
De sa bouche infidèle arrachât ses complices.
Mes Licteurs l'entouroient, quand Messala soudain,
Saisissant un poignard qu'il cachoit dans son sein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il destinoit peut-être:
« Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connoître,

SECRET.

» * C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir ;
» Et qui ſçait conſpirer, ſçait ſe taire & mourir ».

(*M. De Voltaire ;* Tragédie de *Brutus*, Act. V, Sc. 2.)

SERMENT.

SERMENT.

JOAD.

* * * * * * * * * * * * * *

Figure X.

VOILA donc votre Roi, votre unique eſpérance.
J'ai pris ſoin juſqu'ici de vous le conſerver ;
Miniſtres du Seigneur, c'eſt à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Inſtruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger ;
Déja ſans le connoître elle veut l'égorger :
Prêtres ſaints, c'eſt à vous de prévenir ſa rage ;
Il faut finir des Juifs le honteux eſclavage,
Venger nos Princes morts, relever votre Loi,
Et faire aux deux Tribus reconnoître leur Roi.
L'entrepriſe ſans doute eſt grande & périlleuſe ;
J'attaque ſur ſon trône une Reine orgueilleuſe,
Qui voit ſous ſes drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux ;
Mais ma force eſt au Dieu dont l'intérêt me guide ;
Songez qu'en cet Enfant tout Iſraël réſide.
Déja ce Dieu vengeur commence à la troubler ;
Déja, trompant ſes ſoins, j'ai ſçu vous raſſembler ;

SERMENT.

Elle nous croit ici ſans armes, ſans défenſe ;
Couronnons, proclamons Joas en diligence.
De-là du nouveau Prince intrépides ſoldats,
Marchons en invoquant l'Arbitre des combats ;
Et, réveillant la Foi dans les cœurs endormie,
Juſques dans ſon Palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs ſi plongés dans un lâche ſommeil,
Nous voyant avancer dans ce ſaint appareil,
Ne s'empreſſeront pas à ſuivre notre exemple ?
Un Roi que Dieu lui-même a nourri dans ſon Temple,
Le ſucceſſeur d'Aaron, de ſes Prêtres ſuivi,
Conduiſant au combat les enfants de Lévi ;
Et dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David conſacrées.
Dieu ſur ſes ennemis répandra ſa terreur ;
* Dans l'infidèle ſang baignez-vous ſans horreur :
Frappez & Tyriens & même Iſraélites.
Ne deſcendez-vous pas de ces fameux Lévites,
Qui lorſqu'au Dieu du Nil le volage Iſraël,
Rendit dans le déſert un culte criminel ;
De leurs plus chers parents ſaintement homicides,
Conſacrèrent leurs mains dans le ſang des perfides,
Et, par ce noble exploit, vous acquirent l'honneur
D'être ſeuls employés aux autels du Seigneur ?
Mais je vois que déja vous brûlez de me ſuivre ;
Jurez donc avant tout ſur cet auguſte Livre,
A ce Roi que le Ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre & de mourir pour lui.

SERMENT.

AZARIAS.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre vos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
* Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfants de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus.

(*Racine ;* Tragédie d'*Athalie*, Act. IV, Sc. 3.)



SILENCE.

SILENCE.

FIGURE XI.

COMBIEN de fois, hélas! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre alloit-il vous instruire!
De combien de soupirs interrompant le cours,
Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours!
Quel tourment de se taire, en voyant ce qu'on aime!
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler!
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler!
Ah! dans ce souvenir inquiète, troublée,
Je ne me sentois pas assez dissimulée;
* De mon front effrayé je craignois la pâleur;
Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans cesse il me sembloit que Néron en colère,
Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire;

Je craignois mon amour vainement renfermé;
Enfin j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.

(*Racine*; Tragédie de *Britannicus*, Act. III, Sc. 7.)

SILENCE.

SINCÉRITÉ.

SINCÉRITÉ.

FIGURE XXII.

CETTE Sincérité, ſans doute, eſt peu diſcrète;
Mais toujours de mon cœur ma bouche eſt l'interprète;
Abſente de la Cour, je n'ai pas dû penſer,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus; je lui fus deſtinée,
Quand l'Empire devoit ſuivre ſon hyménée;
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, ſon Palais déſerté,
La fuite d'une Cour que ſa chûte a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conſpire à vos deſirs;
Vos jours toujours ſereins coulent dans les plaiſirs;
L'Empire en eſt pour vous l'inépuiſable ſource;
Ou ſi quelque chagrin en interrompt la courſe,
Tout l'Univers, ſoigneux de les entretenir,
S'empreſſe à l'effacer de votre ſouvenir.
Britannicus eſt ſeul; quelque ennui qui le preſſe,
Il ne voit dans ſon ſort que moi qui s'intéreſſe;
* Et n'a pour tous plaiſirs, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ſes malheurs.

(*Le même; au même endroit*, Act. II, Sc. 3.)

Société.

Figure XXV.

Société.

Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté;
Nous naiſſons, nous vivons pour la Société;
A nous-mêmes livrés dans une ſolitude,
Notre bonheur bientôt fait notre inquiétude;
* Et ſi, durant un jour, notre premier aïeul,
Plus riche d'une côte, avoit vécu tout ſeul;
Je doute en ſa demeure alors ſi fortunée,
S'il n'eût point prié Dieu d'abréger la journée.

(*Boileau Despréaux; Satire X.*)

❦

Soupçon.

Figure X.

Soupçon.

Vous paroissez émus, & rougiſſez peut-être
D'avoir pu ſi long-temps me voir ſans me connoître;
Après tant de mépris, après tant de refus,
Tant d'affronts ſi ſanglants dont vous êtes confus,
Aurois-je triomphé de votre défiance?
Non, j'en ai fait ſouvent la triſte expérience;
On ne guérit jamais d'un violent ſoupçon;
L'erreur qui le fit naître en nourrit le poiſon;
* Et, dans tout intérêt, la vertu la plus pure
Peut être quelquefois ſuſpecte d'impoſture.

(*M. De Crébillon;* Tragédie de *Catilina*, Act. IV, Sc. 2.)

❦

STYLE.

STYLE.

FIGURE XXV.

FUYEZ de ces Auteurs l'abondance ſtérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile;
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant,
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſçait ſe borner, ne ſçut jamais écrire;
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur;
J'évite d'être long, & je deviens obſcur:
L'un n'eſt point trop fardé; mais ſa Muſe eſt trop nue;
L'autre a peur de ramper; il ſe perd dans la nue.
Voulez-vous du Public mériter les amours?
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours;
Un Style trop égal & toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toujours ſur un ton ſemblent pſalmodier:
* Heureux qui dans ſes vers ſçait d'une voix légère,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère!

(*BOILEAU DESPRÉAUX; Art poétique*, Ch. I.)



STUPIDITÉ.

STUPIDITÉ.

* * * * * * * * * * * * * *

FIGURE II.

LE PAUVRE eſprit de femme, & le ſec entretien!
Lorſqu'elle vient me voir, je ſouffre le martyre;
Il faut ſuer ſans ceſſe à chercher que lui dire;

STUPIDITÉ. * Et la ſtérilité de ſon expreſſion
Fait mourir à tout coup la converſation.
En vain pour attaquer ſon ſtupide ſilence,
De tous les lieux-communs vous prenez l'aſſiſtance;
Le beau temps & la pluie, & le froid & le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuiſe bientôt.

(*MOLIERE.*)



SUICIDE.

FIGURE XXV.

SUICIDE.

EN GRANDEUR de courage on ne ſe connoît guère,
Quand on élève au rang des hommes généreux,
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire
A rendu le nom ſi fameux.
Qu'ont-ils fait de ſi grand ? Ils ſortoient de la vie,
Lorſque, de diſgrace ſuivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.
Par une ſeule mort ils s'en épargnoient mille;
Qu'elle eſt douce à des cœurs laſſés de ſoupirer!
* Il eſt plus grand, plus difficile,
De ſouffrir le malheur que de s'en délivrer.

(*DESHOULIERES.*)



SUJET.

SUJET. FIGURE XXV.

AH ! quand il ſeroit vrai que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par de-là ſon devoir ;
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe,
Quel homme eſt ſans erreur, & quel Roi ſans foibleſſe ?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir,
Vous nés tous ſes ſujets, vous faits pour obéir ?
Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des Souverains ſont-ils moins précieux ?
* Nous ſommes leurs enfants, leurs Juges ſont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère ;
Trahir toutes les loix, en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat, au-lieu de le changer.

(Le même.)



TALENTS.

TALENTS. FIGURE XX.

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuſe,
Courez du Bel-eſprit la carrière épineuſe,
N'allez pas ſur des vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces,
Et conſultez long-temps votre eſprit & vos forces.
La Nature fertile en eſprits excellents,
Sçait entre les Auteurs partager les Talents.

L'un peut tracer en vers une amoureuſe flamme ;
TALENTS. L'autre d'un trait plaiſant aiguiſer l'Epigramme :
Malherbe d'un Héros peut vanter les exploits ;
Racan chanter Philis, les Bergers & les Bois ;
* Mais ſouvent un eſprit qui ſe flatte & qui s'aime,
Méconnoît ſon génie & s'ignore ſoi-même.

(*Boileau Despréaux ; Art Poétique*, Ch. I.)



TEMPS.

FIGURE XXV.

TEMPS.

Ce Vieillard qui, d'un vol agile,
Fuit ſans jamais être arrêté ;
Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité ;
A peine du ſein des ténèbres,
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit ;
* Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A meſure qu'il le produit.

(*Rousseau.*)



TRAGÉDIE.

TRAGEDIE.
FIGURE II.

LA TRAGÉDIE informe & groſſière en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple chœur où chacun en danſant,
Et du Dieu des raiſins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
Theſpis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuſe folie;
Et d'Acteurs mal-ornés chargeant un tombereau,
Amuſa les paſſants d'un ſpectacle nouveau.
Eſchyle dans le chœur jeta les Perſonnages,
D'un maſque plus honnête habilla les viſages;
Sur les ais d'un théâtre en public exhauſſé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chauſſé.
Sophocle enfin, donnant l'eſſor à ſon génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie.
Chez nos dévots Aïeux le théâtre abhorré,
Fut long-temps dans la France un plaiſir ignoré.
Des Pélerins, dit-on, une troupe groſſière
En public à Paris y monta la première;
* Et, ſottement zélée en ſa ſimplicité,
Joua les Saints, la Vierge & Dieu par piété.
Le ſçavoir à la fin, diſſipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.

(*BOILEAU DESPRÉAUX; Art Poëtique*, Ch. III.)



TRAHISON.

TRAHISON.

FIGURE I.

Ce dessein s'eſt conduit avec plus de myſtère
A peine l'Empereur a vu venir ſon frère;
Il ſe lève; il l'embraſſe; on ſe tait; & ſoudain
Céſar prend le premier une coupe à la main:
« Pour achever ce jour ſous de meilleurs auſpices,
» Ma main de cette coupe épanche les prémices,
» Dit-il; Dieux que j'appelle à cette effuſion,
» Venez favoriſer notre réunion ».
Par les mêmes ſerments Britannicus ſe lie;
La coupe, dans ſes mains, par Narciſſe eſt remplie;
Mais ſes lèvres à peine en ont touché les bords;
Le fer ne produit point de ſi puiſſants efforts;
Madame, la lumière à ſes yeux eſt ravie;
* Il tombe ſur ſon lit ſans chaleur & ſans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les eſprits;
La moitié s'épouvante & ſort avec des cris;
Mais ceux qui de la Cour ont un plus long uſage,
Sur les yeux de Céſar compoſent leur viſage.
Pour moi, dût l'Empereur punir ma hardieſſe,
D'une odieuſe Cour j'ai traverſé la preſſe;
Et j'allois, accablé de cet aſſaſſinat,
Pleurer Britannicus, Céſar & tout l'Etat.

(*RACINE;* Tragédie de *Britannicus*, Act. V, Sc. 6.)



TYRAN.

TYRAN.

FIGURE X.

PLUT-AU-CIEL que ſa main heureuſement cruelle,
Eût fait ſur moi l'eſſai de ſa fureur nouvelle;
Qu'il ne m'eût pas donné par ce triſte attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'Etat!
Son crime ſeul n'eſt pas ce qui me déſeſpère;
Sa jalouſie a pu l'armer contre ſon frère;
Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir ſans changer de couleur;
* Ses yeux indifférents ont déja la conſtance
D'un Tyran dans le crime endurci dès l'enfance.

(*Le même ; au même endroit*, Act. V, Sc. 7.)

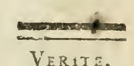


FIGURE XXV.

TEL EST l'affreux deſtin des Tyrans tels que lui;
Ils traînent avec eux un éternel ennui;
* Et c'eſt des juſtes Dieux un ordre légitime,
Que la crainte ſans ceſſe accompagne le crime.

(*DE CAMPISTRON.*)





VÉRITÉ.

VERITE.

FIGURE I.

SOUDAIN la Vérité, ſi long-temps attendue,
Toujours chère aux Humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du Roi deſcend du haut des Cieux.
* D'abord un voile épais la cache à tous les yeux;

VERITÉ. De moment en moment les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent ;
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouït jamais.
Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connoît, aime enfin la lumière immortelle ;
Il avoue avec foi que la Religion
Est au-dessus de l'homme & confond la raison ;
Il reconnoît l'Eglise, ici bas combattue,
L'Eglise toujours une, & par-tout étendue ;
Libre, mais sous un Chef ; adorant, en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces Mystères saints dont son esprit s'étonne.

(*M. DE VOLTAIRE ;* Poëme de *la Henriade*, Ch. X.)



VERS.

VERS.

FIGURE XXVI.

MAUDIT soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée ;
Et, donnant à ses mots une étroite prison,
* Voulut avec la rime enchaîner la raison.
Sans ce métier, fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie ;

VERS.

Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et, comme un gras Chanoine, à mon aiſe, & content,
Paſſer tranquilement, ſans ſouci, ſans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de ſoins, libre de paſſion,
Sçait donner une borne à ſon ambition;
Et, fuyant des grandeurs la préſence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune;
Et je ſerois heureux, ſi, pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer:
Mais, depuis le moment que cette frénéſie,
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,
Et qu'un démon, jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment,
Tous les jours malgré moi, cloué ſur un ouvrage,
Je retouche un endroit, & j'efface une page.

(*Boileau Despréaux; Satire* II.)



VULGAIRE.

VULGAIRE.

FIGURE XXV.

* * * * * Le Vulgaire ſtupide
Ne ſuit jamais que le plus mauvais guide,
Et ne voit rien qu'à travers les faux jours
D'un verre obſcur qui le trompe toujours.
D'un œuil confus il cherche, il développe,
Quelques objets. Tournez le téleſcope;
Ce qui d'abord lui parut un géant,
Semble à ſes yeux rentrer dans le néant.

VULGAIRE.

Toute vertu qui veut être admirée,
De quelque vice eſt toujours bigarée;
Et, quand par elle on ſonge à s'élever,
* D'un peu de fard il faut l'enjoliver.
Sans vermillon, ſans clinquant, ſans affiche,
Le Saint tout nu ſe morfond dans ſa niche;
On veut le voir paré de ſes habits,
Tout brillant d'or, tout chargé de rubis:
Du Peuple alors le zèle s'évertue;
Mais il lui faut décorer ſa ſtatue.

(*ROUSSEAU ; Epître V à M. le Comte du Luc.*)



FIGURE X.

QUE j'ai toujours haï les penſers du Vulgaire!
Qu'il me ſemble profane, injuſte & téméraire,
* Mettant de faux milieux entre la choſe & lui,
Et meſurant par ſoi ce qu'il voit par autrui!

(*LA FONTAINE ; Fable de Démocrite.*)



Fin du II Volume.





